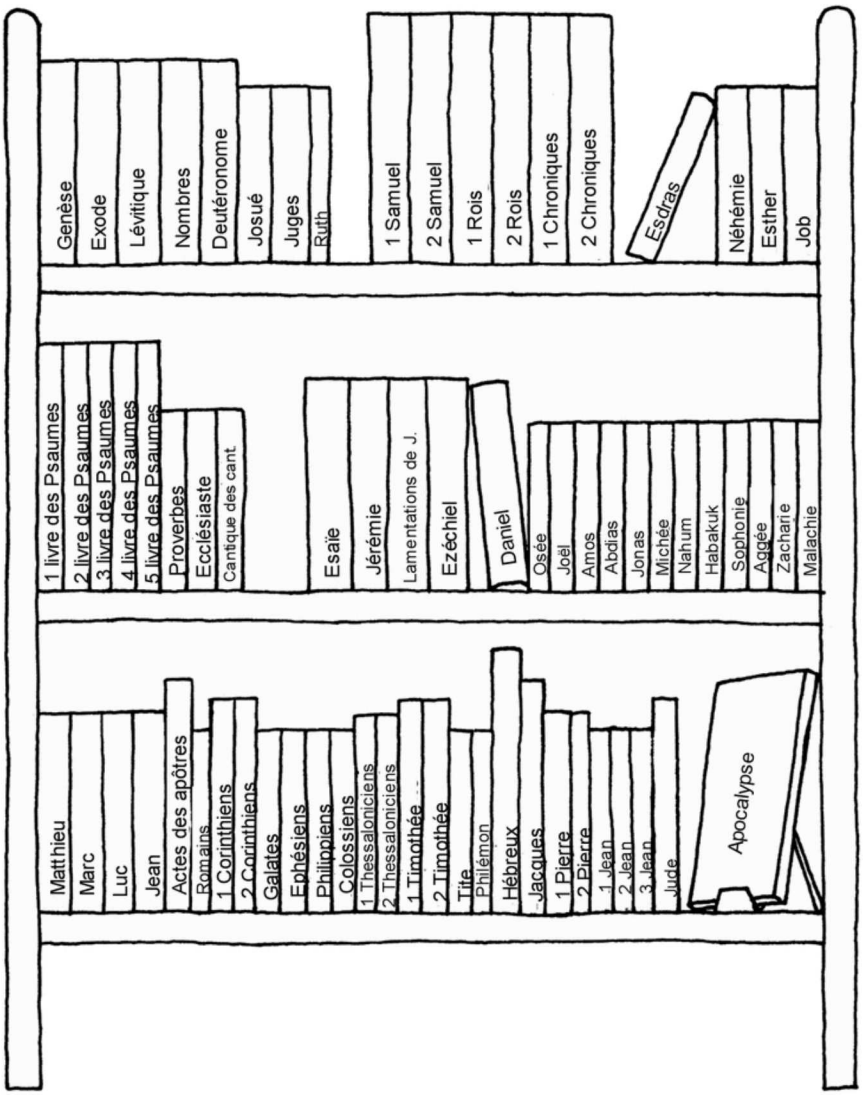
La TRANSMISSION de la BIBLE

Un livre avec des coloriages

La Bible est le livre le plus connu dans le monde. Par elle, Dieu parle aux hommes – à toi et à moi.
Dieu veut que tu apprennes à le connaître. Et la meilleure façon de le connaître, c'est de lire la Bible.
Des personnes de tous les pays ont lu ce livre et ont compris le message de Dieu.
Comment la Bible a été formée et comment elle est parvenue jusqu'à nous, c'est une histoire absolument remarquable.

Qui est l'auteur de la Bible ?

Une première surprise : La Bible n'est pas un seul livre.
Une seconde surprise : La Bible n'a pas été écrite non plus par une seule personne.
La Bible est toute une bibliothèque, composée de 66 livres différents. 39 d'entre eux sont contenus dans la première partie de la Bible, qui est l'Ancien Testament ; et les 27 livres restants se trouvent dans la seconde partie : le Nouveau Testament. Les parties les plus anciennes de la Bible datent d'au moins 3 500 ans. Les derniers livres ont été composés il y a environ 1900 ans, c'est à dire environ 100 ans après la naissance du Christ.
Et la Bible compte au moins 40 écrivains.
Mais la Bible n'est pas seulement le résultat du travail de nombreuses personnes : elle est avant tout le livre de Dieu. La Bible dit d'elle-même que les textes des divers écrivains ont été inspirés par Dieu.
Donc, Dieu a dirigé les rédacteurs de la bible, de façon à ce qu'ils écrivent exactement ce que Dieu voulait. Et cela, littéralement ! Dieu a veillé à ce que chaque mot, chaque lettre, nous soit donné comme Il le désirait, pour que ce soit bien sa pensée qui nous soit transmise. Par conséquent, vous pouvez faire pleinement confiance aux mots de la Bible.
Ce sont les mots de Dieu !



L'histoire de l'Ancien Testament

Au début, la Bible commence par la création des cieux et de la terre, puis parle du chaos qui a suivi, avant que Dieu ne crée la vie.
Tout est alors désert, sombre et vide.
En six jours de création, Dieu change tout : Il donne la vie, les lois de la nature, la lumière et place l' homme sur la terre comme chef de ce qui est créé.

Les premiers humains sont Adam et Ève.
Ils vivent dans le jardin d'Éden, le meilleur endroit de la création.
Ils sont en contact étroit avec Dieu. Mais à un moment donné Ils commettent le péché et essayent de tromper Dieu, comme si cela était possible ...
Les conséquences de leurs actes sont : la mort, le meurtre, la maladie et le deuil.

La famille d'Adam et d'Ève s'agrandit.
Mais leurs descendants se détournent de Dieu.
Dieu envoie donc le déluge.
Seulement huit personnes réfugiées dans l'arche de Noé sont sauvées.
C'est alors un nouveau départ pour l'humanité.

Joseph est mort depuis longtemps quand le pharaon, roi d'Égypte, réduit les Israélites à l'esclavage. Ils restent esclaves en Égypte pendant plus de 400 ans.
Moïse conduit le peuple d'Israël hors d'Égypte à travers le désert jusqu'aux limites de la terre de Canaan, le pays d'Abraham.

Mais plus tard, son arrière petit-fils Joseph est vendu comme esclave aux Égyptiens.
Grâce à l'aide de Dieu, il sera libéré et promu au rang de Premier ministre d'Égypte.
Sa famille vient de Canaan pour vivre en Égypte auprès de lui.

Plusieurs siècles plus tard, Abraham est appelé par Dieu à quitter sa ville natale d'Ur près de l'Euphrate, pour aller en Canaan, le pays qui est maintenant celui d'Israël.
Il atteint le pays promis et devient le père du peuple d'Israël.

Mais les choses se détériorent bientôt de nouveau.
Le germe de la corruption est là.
En construisant une immense tour dans la ville de Babel, les hommes veulent atteindre le ciel et la demeure de Dieu.
Dieu répond à cela par la confusion des langues et la dispersion des hommes sur la surface de la terre. La tour ne sera jamais achevée.

Moïse meurt.
Mais sous la conduite de Josué, les Israélites entrent dans la terre de Canaan que Dieu leur avait promise.

Josué devient le premier juge d'Israël. Israël est gouverné par des juges.
C'est donc un peuple sans roi.
Ce qui est plutôt inhabituel à l'époque !

Mais les Israélites finissent par vouloir un roi "comme tout le monde".
Saül est le premier des rois d'Israël.
Malheureusement, il n'avait pas la vraie foi en Dieu.

Quelques temps après avoir vaincu avec une fronde le héros Goliath, le jeune David devient le roi particulièrement puissant des fils d'Israël.

Le roi Salomon, fils de David, construit plus tard pour Dieu, le grand temple à Jérusalem, la capitale d'Israël.

Après sa mort, le royaume se divise en deux : le royaume du Nord (qui garde le nom d'Israël) et le royaume du sud (appelé Juda).

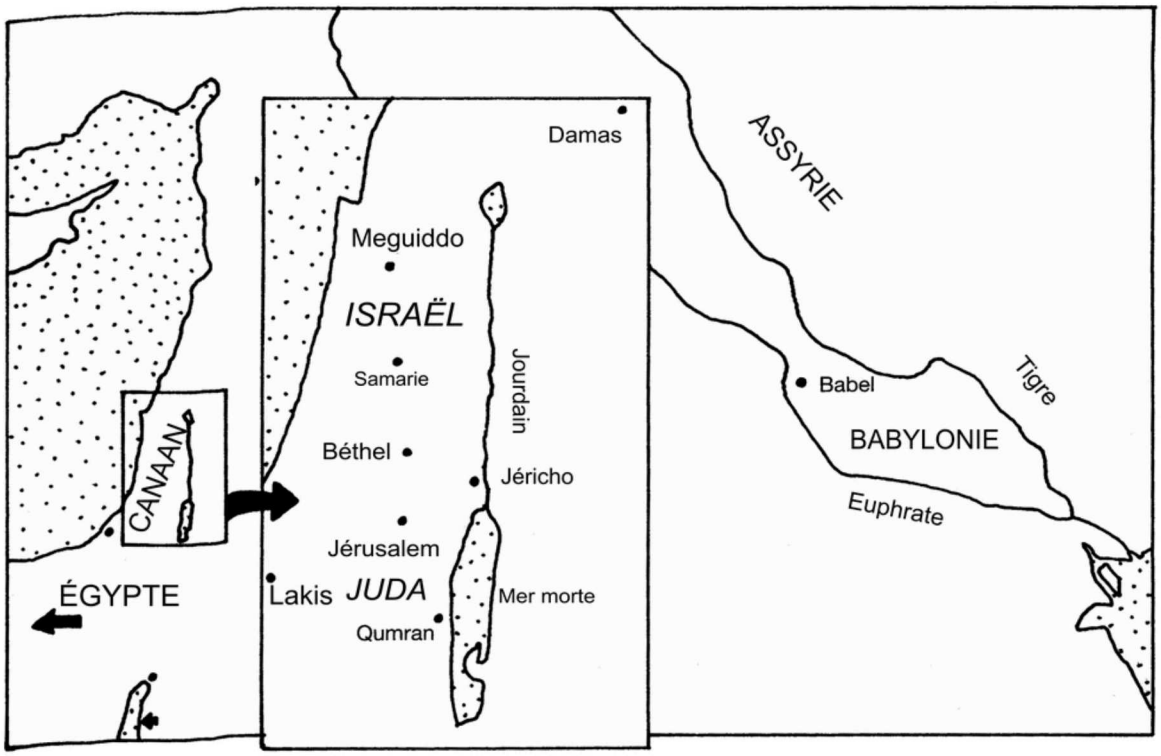
Au nord, le peuple, conduit par des rois impies, se tourne vers les idoles et fait comme les autres nations. Il doit en subir les conséquences : Dieu laisse les Assyriens envahir le royaume du Nord et déporter ses habitants.
Le pays est dévasté.

Au sud, le prophète Jérémie averti le peuple de Juda : "revenez à Dieu." - mais en vain.
Alors les Babyloniens s'emparent du royaume du sud, capturent la famille royale et une grande partie de la population est déportée.

70 ans plus tard, au temps d'Esdras et de Néhémie, Dieu a permis au peuple de Juda de retourner dans son pays.
Alors le peuple rebâtit les ruines du temple et de la ville de Jérusalem.

De nouveau le peuple se détourne de Dieu.
Une dernière fois, Dieu lui parle par le prophète Malachie. Puis il se tait.
Pendant 400 ans, le pays subit les politiques troubles des rois étrangers qui règnent sur lui jusqu'à la domination romaine.
C'est alors que Dieu commence à accomplir la promesse qu'Il a faîte depuis si longtemps.

La région du monde où cela s'est déroulé.



L'histoire du nouveau Testament

Environ 4 ans avant notre ère, Jésus nait à Bethléem.

Jean le baptiseur enseigne les foules : « Il faut se tourner vers Dieu. » Il s'appuie sur les écritures de l'Ancien Testament, qui annonçaient qu'un Sauveur, le Fils de Dieu, devait venir.

Le cruel Hérode, roi de Judée, essaie de trouver l'enfant Jésus pour le supprimer. Il voit en lui une menace pour son trône. Mais les parents fuient avec Jésus en Égypte, et reviennent plus tard en Israël.

Le Seigneur Jésus a environ 30 ans quand il commence à prêcher et à enseigner. Les nombreux miracles qu'il fait, montrent qu'il n'est pas seulement un homme, mais qu'il est aussi le Fils de Dieu. Cela dérange certaines personnes qui ont peur de perdre leur influence sur le peuple si les gens suivent Jésus. Ils deviennent ses ennemis ! D'autres le suivent et deviennent ses disciples.

Paul, un persécuteur fanatique des premiers chrétiens, vient à la foi en Jésus-Christ. Bientôt, il devient un prédicateur de la vérité chrétienne. Ses voyages le mènent jusqu'en Europe.

Trois jours plus tard, Jésus ressuscite d'entre les morts, et après 40 jours, il retourne à Dieu, son père, dans le ciel. 10 jours plus tard, à la Pentecôte, l'Esprit Saint est envoyé sur la terre.

Environ trois ans plus tard, Jésus se rend à Jérusalem. Il meurt sur la croix pour le péché des hommes: pour le mien, pour le tien .... Car lui-même n'a jamais commis de péché dans sa vie. Il est l'homme à qui Dieu a dit : « Tu es mon fils ».

Environ 25 ans plus tard, Paul est emmené comme prisonnier à Rome. De là, il écrit plusieurs de ses épîtres, qui sont recueillies dans le Nouveau Testament.

En l'an 70 après JC, Jérusalem est détruite par les Romains. Beaucoup de chrétiens fuient. Alors commence la persécution des chrétiens par les empereurs romains.

Environ en l'année 100 après JC, survient la mort du dernier des disciples de Jésus, l'Apôtre Jean. Cinq ans plus tôt, il avait écrit les derniers livres de la Bible. Dès lors, la Bible est complète.

La Bible a été copiée maintes et maintes fois pendant des siècles. La plus ancienne copie actuellement connue du Nouveau Testament a été écrite aux alentours de 125 après JC. C'est à dire, environ 25 ans après la mort de l'apôtre Jean.

Qui a écrit la Bible ?

Parfois, ce sont des scribes même professionnels, que Dieu a choisis pour rédiger des parties de la Bible.
Être scribe, à cette époque, c'était une situation particulière, car peu de gens savaient lire ou écrire. Les scribes se trouvaient dans les palais des rois, ou offraient leurs services sur la place publique. Les gens faisaient appel à eux pour rédiger des documents ou pour les leur lire. Mais pour écrire quelque chose de la parole de Dieu, il ne suffisait pas d'être un bon scribe, il fallait surtout être conduit par Dieu.
Le scribe juif Baruch a mis par écrit ce que Dieu révéla à Jérémie sur l'avenir d'Israël. Aujourd'hui, tu peux lire cela dans le livre de Jérémie. Nous connaissons le nom de Tertius parce que l'apôtre Paul lui avait dicté une lettre.
Baruch et Tertius sont avant tout des écrivains de Dieu.
Ce sont les noms de deux personnes parmi plus de quarante, qui ont contribué à rédiger la parole de Dieu, dans un laps de temps d'environ 1600 ans. Ce n'est pas leurs mots que tu lis dans la Bible, mais ceux de Dieu lui-même. Et Dieu a veillé pendant tant de siècles sur la Bible, afin qu'elle reste intacte.

La copie de la bible s'est-t-elle vraiment faite sans faute ?

Des personnes qui, par respect pour la parole de Dieu, voulaient qu'elle soit transcrite mot pour mot et sans faute, ont autrefois défini des règles de copie extrêmement strictes :

- Aucun mot ne devait être écrit de mémoire.
- Chaque lettre devait être écrite proprement avec une encre contenant de la suie, donc ineffaçable.
- Même si une seule lettre était fausse ou mal écrite, le rouleau entier devait être réécrit. C'était sévère, mais cela permettait d'éviter les erreurs et les falsifications.
- Finalement un examinateur comptait les lettres. Si leur nombre ne concordait pas avec celui du modèle, le texte entier devait être réécrit.

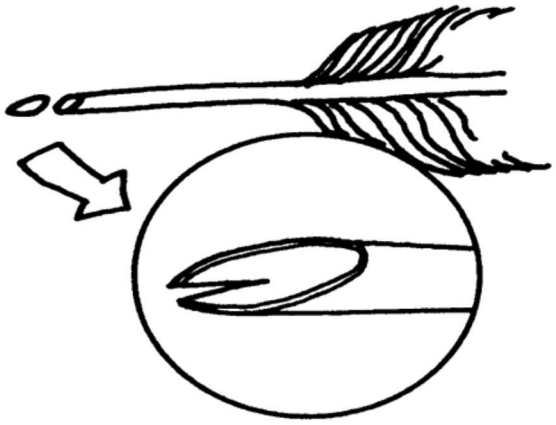
C'était un travail difficile, demandant une importante concentration ! Travail réservé aux meilleurs scribes !

Les gens qui rejettent la Bible prétendent facilement que, pendant les siècles où la Bible a été sans cesse recopiée, beaucoup d'erreurs se sont glissées dans le travail des copistes. Selon eux, le texte contenu dans les bibles que nous achetons aujourd'hui n'aurait plus grand chose à voir avec les manuscrits originaux. Les chercheurs ont montré depuis longtemps que ces sceptiques ont tort. La Bible nous a été transmise avec un texte incroyablement fidèle à l'original.

Pour faire les instruments d'écriture de l'époque de Baruch :

Tu as besoin : d'une (grosse) plume ou d'un morceau de roseau (disponible chez un fleuriste) ou de bambou (du jardin), d'un couteau et d'encre.

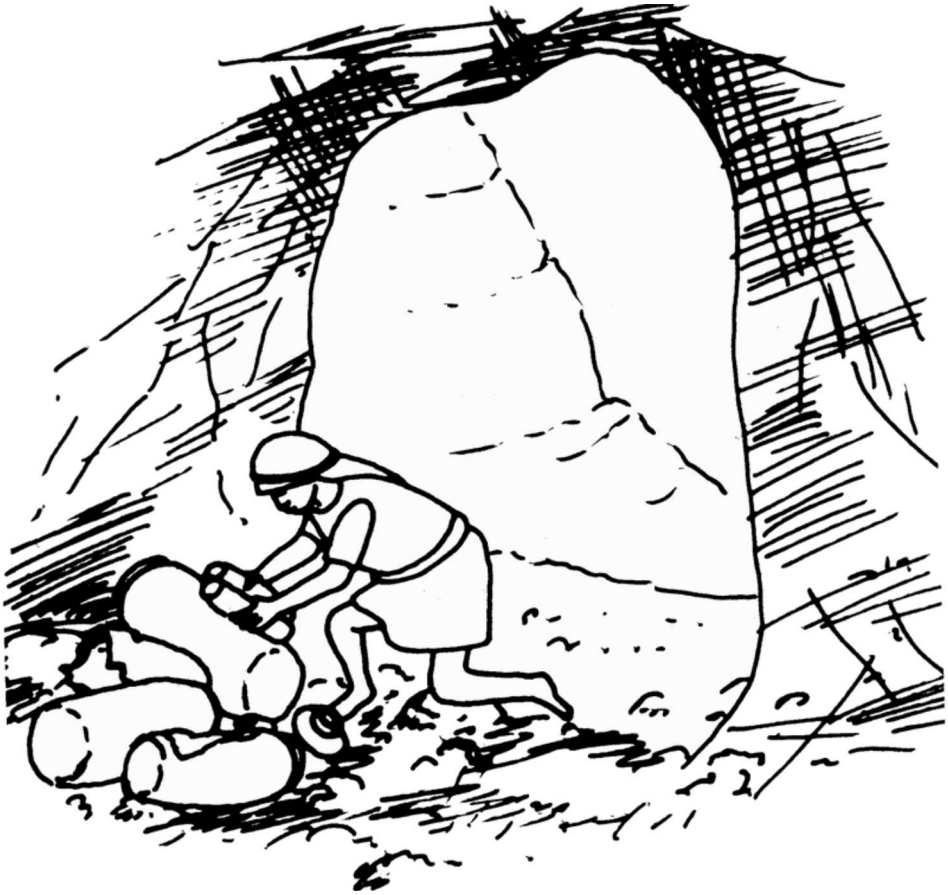
Comment procéder :
Avec l'aide d'un adulte, coupe le bout de la plume en diagonale. Ensuite, tu dois faire une entaille bien nette à l'extrémité (regarde l'illustration). Tu trouveras la recette pour fabriquer l'encre dans les pages suivantes.



Quel est l'âge des plus anciens textes bibliques encore existants ?

En 1947, un garçon Bédouin nommé Muhammed edh-Dhib, mène brouter, comme d'habitude, son petit troupeau de chèvres, vers des grottes non loin de la mer Morte. Tout à coup, une de ses bêtes disparaît. Il soupire : « elle s'est sûrement échappée dans une grotte pour trouver de l'ombre». Afin de ne pas grimper dans chaque grotte, il y jette des pierres par leurs entrées. C'est alors qu'il entend le bruit d'un objet en argile qui se casse...

« Un trésor ! » Pense-t-il ; et il grimpe aussi vite qu'il le peut dans la grotte. Il y sent une odeur de moisi. Quelques secondes plus tard, ses yeux s'habituent à l'obscurité. Muhammed découvre alors dans un coin des vases soigneusement couverts. Quand il ôte ce qui couvrait les vases, il se rend compte que ceux ci sont remplis de rouleaux de parchemin.



"Tout cela m'a l'air bien vieux," pense Muhammed. "Malheureusement, je ne peux pas lire cette écriture." Avec agilité, il se glisse hors de la grotte et rejoint le camp des Bédouins.

Immédiatement les Bédouins viennent inspecter la zone où se trouvent les grottes. Ils trouvent de nombreux autres rouleaux, entiers ou en fragments, de parchemins cachés dans des vases d'argile. Ils comportent de vieilles écritures manuscrites.

Après maints détours, les parchemins parviennent aux mains de scientifiques à Jérusalem.

Les experts sont unanimes. Ces rouleaux de Qumrân (nom de la grotte) datent de la période d'environ 200 avant JC à 70 après JC.
C'est une nouvelle sensationnelle, car jamais d'aussi vieux rouleaux bibliques n'avaient été découverts.
Les archéologues étudient minutieusement les objets découverts. Des spécialistes en écriture examinent les parchemins. Leurs conclusions sont claires : ces manuscrits vieux de plus de 2000 ans, copies de textes de l'Ancien Testament, concordent quasiment à cent pour cent, et au mot près, avec le texte de la Bible d'aujourd'hui.
Dieu a veillé à ce que les copies de sa Parole demeurent exactes. Au cours de la longue période de la composition de la Bible, on a certainement perdu des copies à cause des guerres ou des incendies, et la longue utilisation des manuscrits finissait par les rendre illisibles. C'est pourquoi de nouvelles copies étaient continuellement faites.
Toutes les découvertes des manuscrits de l'Ancien Testament montrent comment Dieu a pris grand soin de sa Parole, la Bible. Les erreurs des scribes sont extrêmement rares.

Comment faire de l'encre à la manière d'autrefois ?

Tu as besoin :

de morceaux d'écorce d'arbre, de sel, de vinaigre, d'un marteau, d'un vieux pot, d'une passoire, d'un récipient avec un couvercle (de préférence en verre)

Comment procéder :

Mets l'écorce d'arbre dans un sac en plastique et brise la en petits morceaux à l'aide du marteau (utilise de l'écorce tombée des troncs).

Remplis 250 ml d'eau dans le vieux pot et ajoute les morceaux d'écorce. Laisse - les cuire pendant environ une heure à feu doux en couvrant le pot, (fais-toi aider d'un adulte).

Retire le pot de la plaque de cuisson et laisse refroidir le mélange d'encre. Attention ! Ensuite, QUAND IL EST BIEN FROID, verse le liquide obtenu dans le pot de verre propre, en utilisant la passoire.

Ajoute une demie cuillère à café de sel et de vinaigre, pour empêcher l'encre brune de moisir trop vite. Ferme le pot de verre avec son couvercle. Pour conserver l'encre plus longtemps, range-la au réfrigérateur.

L'encre pour les rouleaux manuscrits était en fait fabriquée avec de la suie, de la « gomme (ou résine) arabique » (une résine d'arbre qu'on peut trouver en pharmacie), du miel d'abeille ou bien du blanc d'œuf.

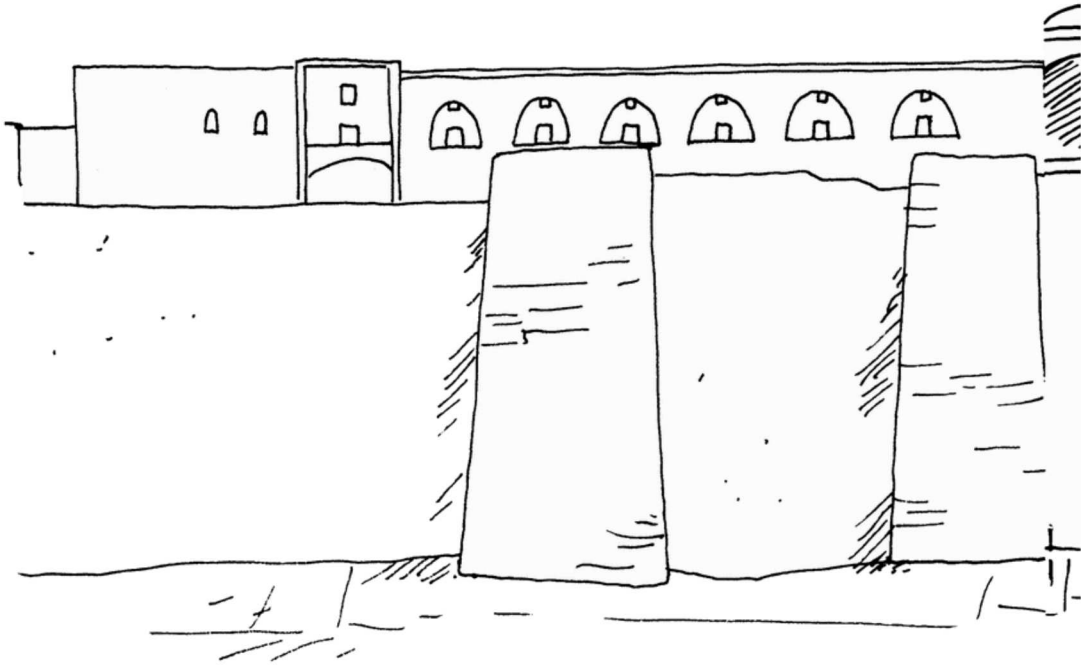
Dans un VIEUX pot, verse une pleine tasse d'eau, 2 cuillères à café de miel, 4 cuillères à café de « résine arabique », et une demi-cuillère à café de vinaigre (pour que ça ne moisisse pas). Mélange le tout vigoureusement avec un morceau de bois. A cela tu ajoutes avec précaution une demi-cuillère à café de suie, en continuant de remuer. (de préférence, ne pas respirer fort, et ne pas tousser à ce moment-là !)

Si l'encre est trop liquide, tu peux encore ajouter de la "résine arabique". Dans le cas contraire, ajoute un peu d'eau. (Il est conseillé de procéder à cette fabrication d'encre dehors, car la suie peut causer des taches grasses).

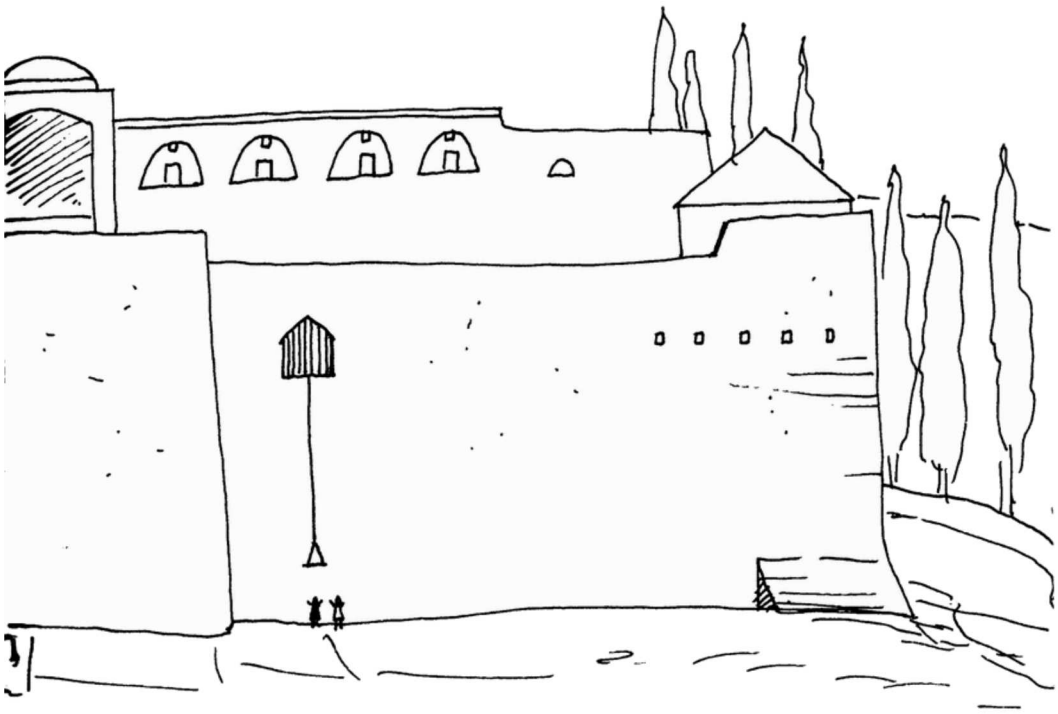
La découverte de Tischendorf.

La question se pose à nouveau : le texte actuel de la Bible est-il authentique?

En 1844, le savant Konstantin von Tischendorf est en route pour les montagnes du Sinaï. Depuis l'Allemagne, il passe par l'Italie et fait voile pour l'Égypte. Arrivé là, il quitte le Caire à dos de chameau et atteint au bout de dix jours d'un périlleux parcours, le monastère de Sainte-Catherine dans les montagnes du Sinaï. Là, il espère pouvoir trouver une très ancienne Bible. Le cloître existe depuis de nombreux siècles, il est imprenable, invincible car il se trouve dans une montagne en plein désert.
Les murs du monastère n'ont point de porte. Ainsi, personne ne peut y entrer sans l'accord des moines. Un moine jette d'une lucarne une pièce de bois attachée à deux vieilles cordes. C'est une sorte d'ascenseur, plutôt ancestral !



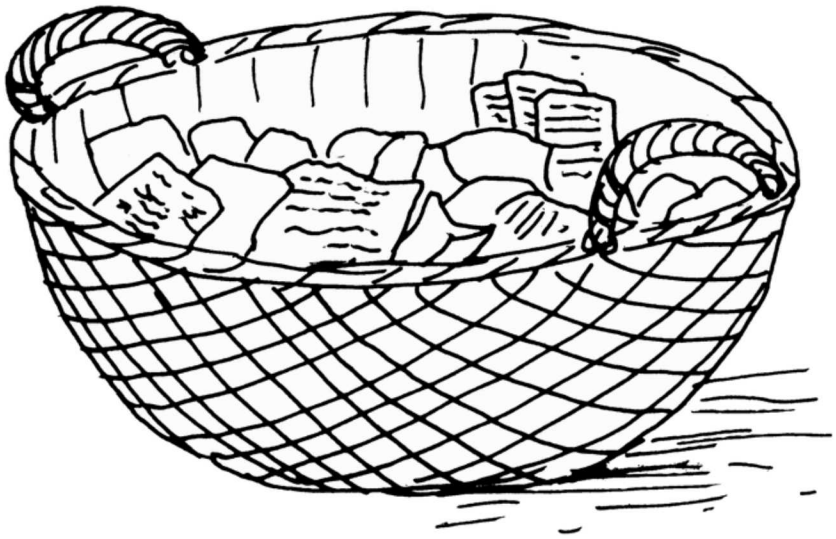
Tischendorf est tiré d'en bas jusqu'à la lucarne qui se trouve dix mètres plus haut. Par là, il peut enfin poser ses pieds sur le sol ferme du monastère.



Konstantin von Tischendorf explore le monastère afin de trouver de vieux manuscrits. Il passe au peigne fin chaque recoin. Il examine chaque livre dans la bibliothèque. - Rien !

Au beau milieu de la bibliothèque se trouve une gigantesque veille corbeille à papiers. "Pourquoi ne pas fouiller dans ce qui tient lieu de poubelle dans cette bibliothèque ? " pense-t-il.

Une odeur de moisi se dégage de ces papiers vieux de plusieurs siècles, tandis que Tischendorf les manipule.



Tout à coup, tout ébahi, il voit un rouleau de parchemin écrit en grec ancien, rouler vers lui.
Il poursuit ses recherches et trouve 129 pages d'une Bible ancestrale. Jusqu'à présent, personne n'avait découvert d'aussi vieilles pages manuscrites de la Bible.
Tischendorf est autorisé à emporter 43 exemplaires de ces pages en grec ancien. Puis il retourne en Allemagne.
Désirant absolument trouver les pages manquantes, il retourne au monastère dix ans plus tard. Mais il ne trouve rien, et doit rentrer bredouille.
Quatre ans plus tard, Tischendorf se rend pour la troisième fois au monastère du Sinaï, mais sans succés … jusqu'à la veille de son départ. Ce soir là, il rencontre encore une fois le responsable du cloître. Et comme par pur hasard, celui-ci lui montre un vieux manuscrit biblique dont il fait la lecture chaque jour.
Tischendorf est tout ému ... les pages de parchemin recherchées se trouvent là, juste devant lui.
On ne permet pas à Konstantin von Tischendorf d'emmener cette Bible en Europe. Mais les moines l'autorisent à la recopier.
Le texte lui est amené dans un autre monastère, au Caire, en Égypte, pas très loin du Sinaï. Un médecin et un pharmacien l'aident. 110.000 lignes en grec ancien, sont recopiées en très peu de temps.
Plus tard, le monastère offre le manuscrit au tsar de Russie. Et en 1933, la Russie le vend à l'Angleterre.
Un nom scientifique lui est donné : Codex Sinaiticus (cela signifie : Le Livre du Sinaï)

En réalité, ce manuscrit est d'une valeur inestimable. Il prouve que le texte original du Nouveau Testament n'a pas non plus été déformé malgré les innombrables copies.

Dieu prend soin de sa Parole et fait en sorte que sa parole ne soit pas modifiée, même durant des millénaires.

Codex Sinaiticus (Le livre du Sinaï)

Fayoum

Découvertes dans les gravats d'une oasis -ou : jusqu'où peut-on se rapprocher des textes bibliques originaux ?

En 1920, deux scientifiques britanniques ont choisi un travail intéressant. Dans le village de l'oasis égyptienne de Fayoum, ils creusent et fouillent les vieux tas où l'on a accumulé les décombres et les déchets pendant des siècles. Avec beaucoup d'intérêt, ils examinent ces décombres vraiment à la loupe.

Grenfell et Hunt sont des archéologues. Ils creusent dans le sol à la recherche d'objets antiques qui révèlent comment les gens vivaient autrefois.

Depuis toujours dans cette oasis, chaque déchet ou objet dont on n'avait plus usage, était toujours jeté au même endroit. Dans ce monceau de décombres, ce qui a été jeté dans les siècles reculés se trouve en dessous. Et les deux archéologues soupçonnent qu'au fond, on y a jeté du matériel d'écriture.

Grenfell et Hunt creusent toujours plus profondément dans les montagnes de

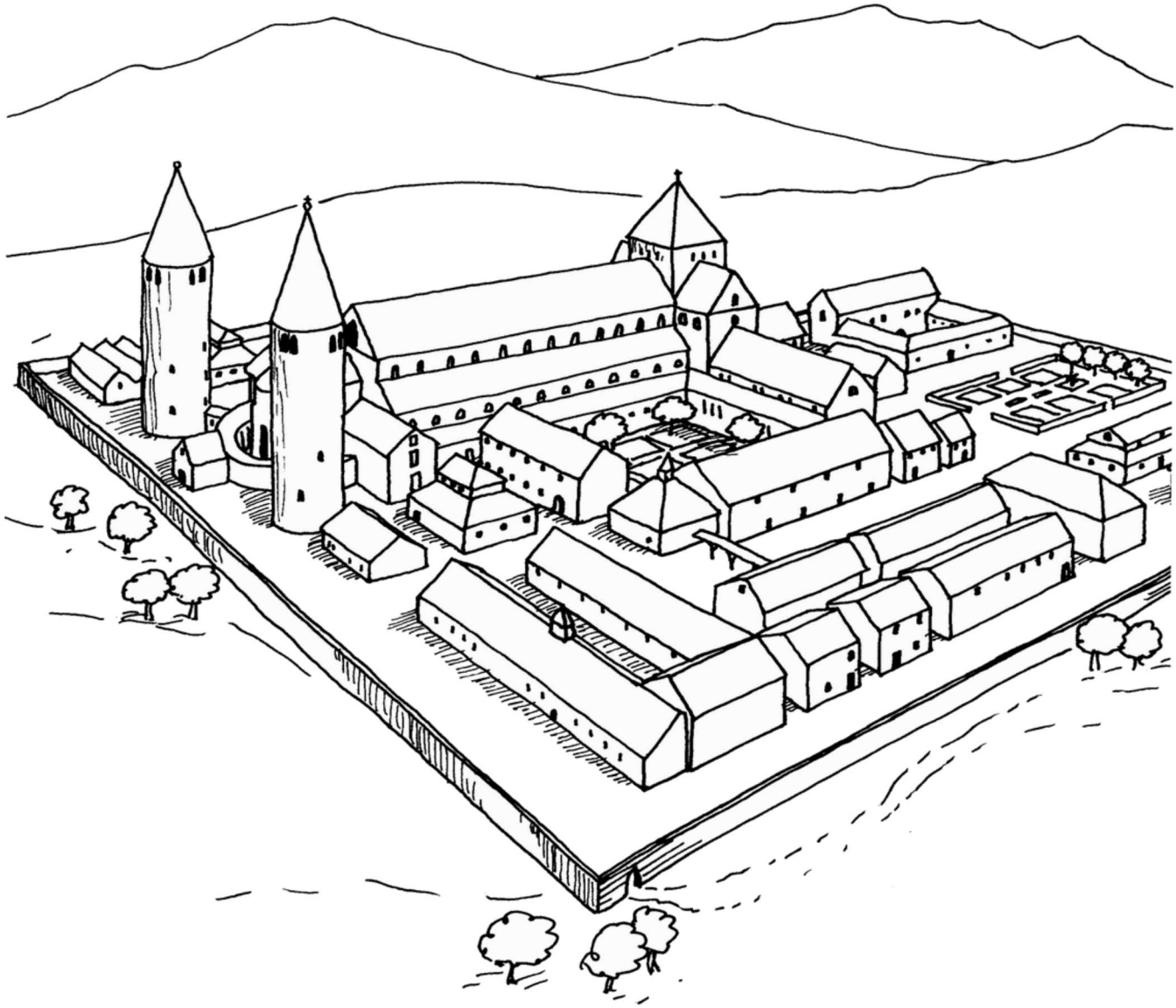
déchets. Soudain, leur recherche est couronnée de succès. Une énorme quantité de lambeaux de papyrus extrêmement anciens, se trouve tout au fond des déchets.
Ces pièces archéologiques sont transportées en Angleterre et déchiffrées. Elles finissent dans les tiroirs des musées et le temps passe sans que plus personne ne pense à elles.
Quinze ans plus tard, le chercheur Roberts examine à nouveau certains de ces morceaux de papyrus. L'un d'entre eux, qui n'est que de la taille de la paume d'une main, fait sensation. L'écriture se trouve sur ses deux faces ; ce sont des versets de l'Évangile selon Jean. Ce document date, d'après les scientifiques, de l'an 125 après Jésus Christ. Et on sait que l'apôtre Jean a écrit son évangile vers l'an 100. Sa copie trouvée dans l'oasis égyptienne, est, au point de vue du moment où elle a été faite, toute proche de l'original. Mais ce fragment de papyrus (nommé « P52 » par les chercheurs) contient les mêmes mots que ceux de l'évangile que nous avons aujourd'hui : les chrétiens d'autrefois avaient entre les mains, la même vérité biblique que nous.

Papyrus P52

Dans quelle langue la Bible a-t-elle été écrite ?

L'hébreu est la langue de l'Ancien Testament et le grec celle du Nouveau Testament. Mais vers la fin de l'antiquité ou au début du moyen âge, en Europe

Occidentale, bien peu de gens s'intéressaient à ces langues.
Le latin est à cette époque, en Occident, la langue universelle. Et très vite apparaissent de nombreuses traductions latines de la Bible. Mais qui ne sont pas toujours de bonne qualité.
Par conséquent, aux alentours de l'an 400, on confie à Jérôme la tâche de traduire la Bible en latin de façon bien précise.
Sa traduction est appelée Vulgate (c'est à dire : populaire). Jérôme a d'ailleurs traduit la bible dans un latin qui était compréhensible non seulement par les scientifiques de l'époque, mais aussi par les gens plus simples.

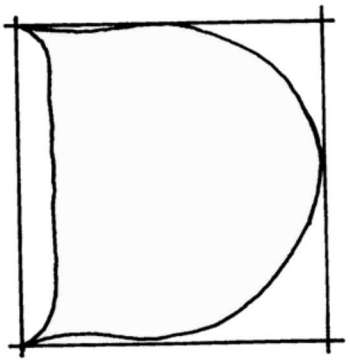


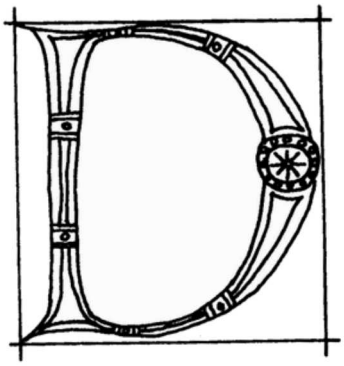
Et dans les monastères d'Europe, la bible Vulgate, est, depuis lors, non seulement étudiée par les moines, mais aussi copiée maintes et maintes fois. Au début, les bibles ne contiennent que du texte. Plus tard, quelques paragraphes sont précieusement décorés de grandes initiales colorées et d' images.

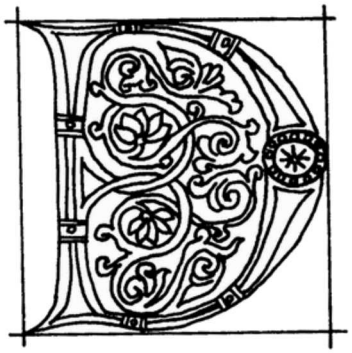
Pour écrire des initiales comme au Moyen-Âge

Tu as besoin :
de myrtilles ou de fraises, d'une passoire, d'un bol, d'une cuillère, de vinaigre, de sel
Comment procéder :
Remplir la passoire de myrtilles ou de fraises. (Avec les myrtilles tu obtiens la couleur bleue, et avec les fraises, la couleur rouge). Tu peux aussi bien sûr prendre d'autres baies colorées.
Tiens la passoire au-dessus du bol et écrase les baies avec la cuillère (ou bien utilise le robot électrique) pour obtenir une purée, puis tamise le tout.
Ajoute au jus de baies, une demi-cuillère à café de sel et de vinaigre.
Ton encre colorée est prête.
Tu peux, avec un crayon, recopier les initiales que tu trouves à la page suivante, avec leurs ornements. Tu peux aussi les modifier, ou développer d'une autre manière les décorations. Ensuite, colorie les initiales avec ton encre colorée. Utilise un crayon le moins gras possible, afin de pouvoir en effacer le tracé après le séchage de l'encre.
Tu peux également colorier ta feuille de papier. Et ensuite, en utilisant l'encre noire que tu avais faite avec de l'écorce d'arbre, remplir la page des mots que tu veux.

La simple lettre «D» devient une magnifique initiale.







Encore trois autres initales

Pourquoi pouvons-nous maintenant lire la Bible dans les langues modernes ?
– exemple de la bible en allemand.

En 1521,des soldats armés traversent à cheval la cour du château de la Wartburg. Ils amènent avec eux un moine. Le châtelain conduit celui-ci dans une petite chambre située dans une tour, où il y a seulement un lit, une table et une chaise. Le moine s'appelle Martin Luther et il a été enlevé par des amis qui veulent le protéger d'un guet-apens.
Martin Luther avait expliqué au peuple : Dieu aime les hommes et veut leur pardonner leurs péchés. Et encore : Il n'y a qu'un seul chemin vers Dieu : Il faut croire en Dieu et lui confesser ses péchés. Alors Dieu pardonne. Par contre, vouloir gagner la faveur de Dieu avec de l'argent, c'est impossible. A cause de ce message clair, certains hommes haïssent Martin Luther et veulent le tuer. Il vaut donc mieux qu'il reste quelques mois caché dans ce château, le temps que ses ennemis l'oublient.

C'est dans cette chambre de la tour, au château de la Wartburg, que Martin Luther commence à traduire la Bible en allemand. Pour le Nouveau Testament, il le fait en seulement quelques mois. La traduction de cette partie de la bible est prête en Septembre 1522.
La Bible complète sera imprimée en 1534.

Comment fait-on une traduction de la bible ?

Traduire est un travail difficile.

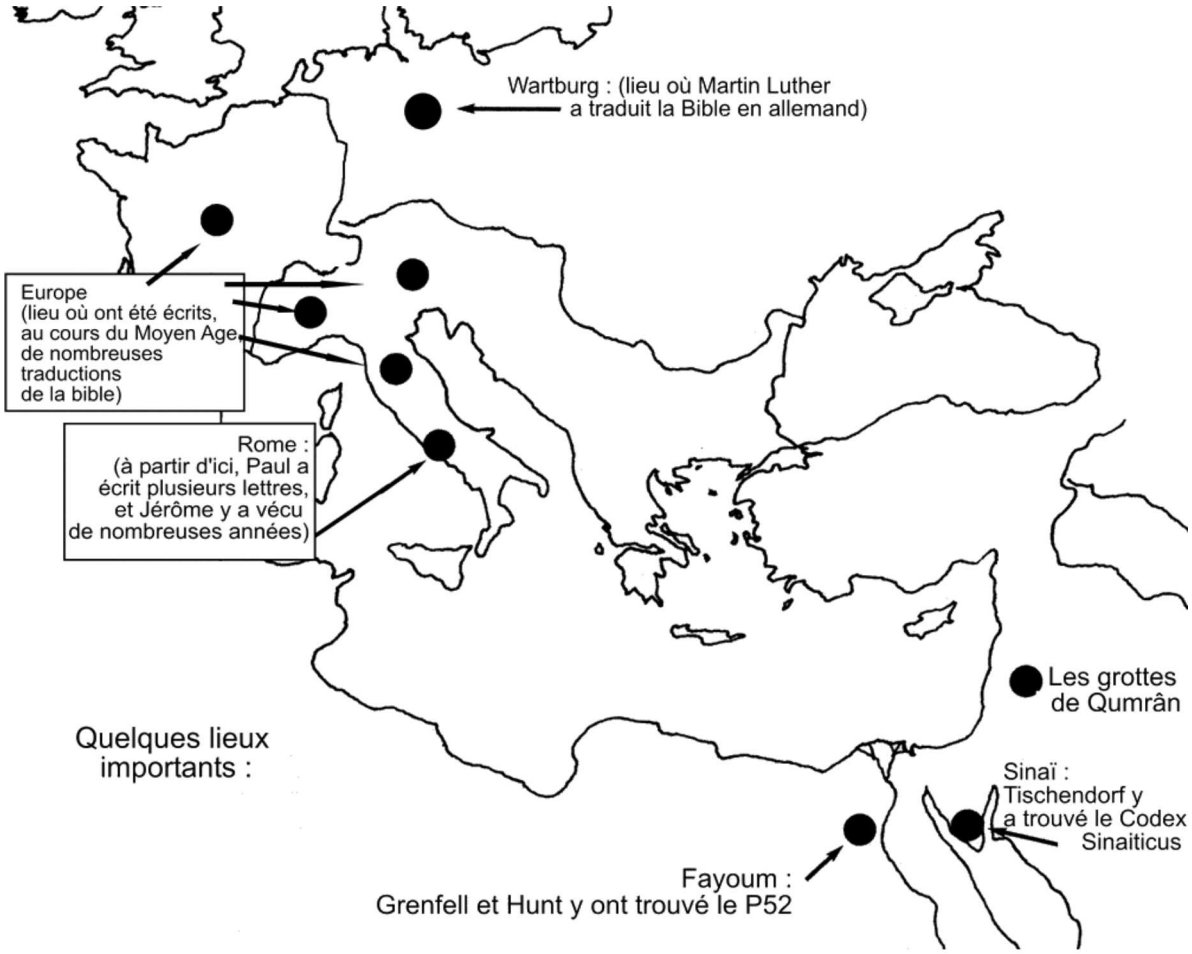
Les deux langues, l'hébreu et le grec ancien bibliques, sont écrits uniquement en lettres majuscules, très souvent sans espace et sans ponctuation.
Par conséquent, c'est tout un art que de savoir où commence une nouvelle phrase.
De plus, il n'existe pas de voyelles en hébreu (comme a, e, i, o, u), il existe seulement des consonnes (comme b,c,d,f,g,h ...). Les voyelles sont prononcées, mais pas écrites. Le premier verset de la Bible serait écrit comme cela en français :

CMMNCMNTDCRLSCXTLTRR
_____
_____
_____

Déjà décodé ?
Très bien : compare avec la solution qui se trouve à la fin du document.

Au début, les traductions n'étaient pas très nombreuses. Tout d'abord, l'Ancien Testament a été traduit en grec. C'était aux environs de l'an 200 avant JC.
Ensuite, suivent les traductions en araméen (syrien ancien), en langue copte (ancien égyptien) et en arménien. A l'époque de Luther, une quinzaine de traductions étaient en circulation.
Aujourd'hui, la Bible, ou des parties de la Bible, sont traduites dans plus de 2000 langues.
Tous les jours, des traducteurs dans de nombreuses langues sont à l'œuvre.

La Bible est de tout temps le livre le plus connu et le plus répandu dans le monde. Dieu a les yeux sur sa Bible. Il a toujours veillé à ce qu'au cours des temps, elle ne soit pas modifiée, ni falsifiée, ni détruite, afin qu'elle parvienne jusqu'à nous dans son intégrité.
Dieu a également les yeux sur toi. Il t'aime et désire que tu le connaisse. C'est pourquoi il a donné aux hommes la Bible. Si tu la lis, tu apprendras à connaître Dieu. Dieu t'attend.



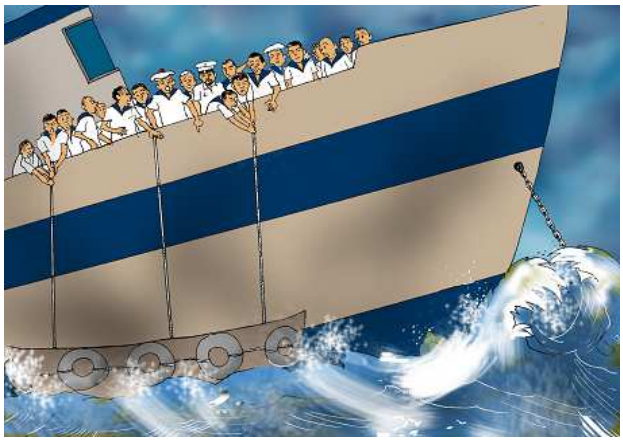
Solution : " Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre."

Deux hommes sont morts pour moi

Tempête

Le soir, quand le vent se lève et les vagues de la mer viennent se fracasser contre les rochers, j'aime me promener le long de la plage. Je pense alors à Eric. Nous étions, lui et moi, engagés sur le même bateau de pêche. Eric avait souvent essayé de me parler de son Dieu, de l'amour de Jésus pour les pécheurs. Un pécheur, je savais bien que j'en étais un. Et c'est peut-être à cause du malaise que ce mot m'apportait que j'avais toujours mis fin à la conversation par une stupide plaisanterie: « Eh, Monsieur le curé, ce n'est pas l'heure de votre messe ! »

Pourtant ce fameux soir, aucun des hommes de l'équipage ne pensait à rire ou à plaisanter. En effet, le vent hurlait sur la mer, les vagues en furie se jetaient contre les flancs de notre bateau. Tout le monde était mobilisé pour lutter contre la force des éléments déchaînés... Puis ce fut un choc terrible: le navire s'était déchiré sur des rochers sombres qui se trouvaient à fleur d'eau. Des craquements sinistres venaient du flanc du navire éventré. Les vagues semblaient pousser des cris de victoire en s'engouffrant dans les cales.



Pas de place pour tout le monde !

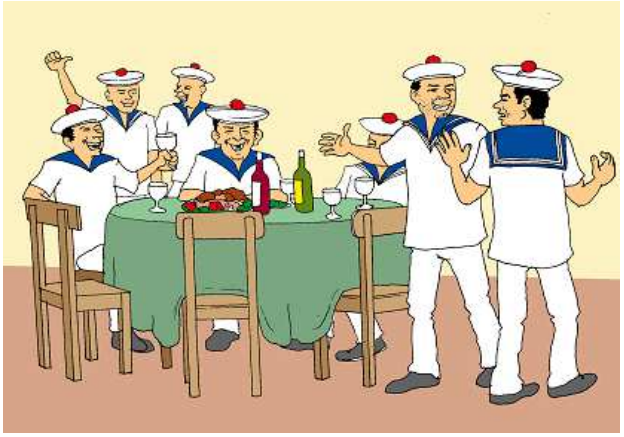
Il n'y avait aucun doute, nous allions sombrer rapidement. Aussi avait-on détaché les embarcations de secours. Silencieusement, tout l'équipage s'était rassemblé. Chacun s'était alors rendu compte qu'il n'y aurait pas assez de place pour tout le monde dans les canots de sauvetage. Le capitaine alors a tiré au sort pour désigner ceux qui partiraient et ceux qui resteraient. Avec trois autres j'avais été désigné pour rester sur le navire. Aussi, la mort dans l'âme, je regardais mes camarades quitter le bateau pour prendre place un à un dans les canots de sauvetage. Je regardais Eric et il restait parfaitement paisible. Il peut bien être tranquille, pensais-je en moi-même, puisque le sort l'a désigné pour partir. Il a une place lui, dans un canot, tandis que moi... Mais au moment où est arrivé le tour d'Eric de quitter le bateau, il me poussa en avant: Vas-y à ma place, dit-il, tu n'es pas prêt à rencontrer Dieu, tandis que pour moi, pas de problème. Sans avoir eu le temps de répondre ou de protester, je me trouvai dans une des embarcations de secours. Après nous être éloignés du bateau pendant assez longtemps, je me souviens de m'être tourné juste à temps pour voir le navire s'enfoncer dans les flots. Je laissais derrière moi mon camarade Eric. Mon cœur se serrait. Il venait de donner sa vie pour moi !

À force de ramer nous avons atteint la côte.

Il faut fêter cela !

Quelques jours après, les camarades voulaient fêter notre sauvetage. Viens, m'ont-ils dit, une chance pareille, ça s'arrose !
– Non, plus jamais rien pour moi ne sera comme avant.
Les paroles d'Eric restaient gravées dans ma mémoire: «Tu n'es pas prêt à rencontrer Dieu». Je voulais me mettre en règle avec le Dieu d'Eric.
À force de penser, de chercher, je suis tombé sur une vieille Bible tout usée. J'ai compris alors que deux hommes étaient morts pour moi: Eric là-bas dans la tempête lorsqu'il m'avait laissé sa place dans le canot, mais aussi Jésus lorsque sur la croix il avait souffert pour effacer mes péchés.

Oui maintenant, moi aussi, je suis prêt à rencontrer Dieu. Et en attendant de rejoindre mon camarade, pour voir ensemble celui qui nous a aimés jusqu'à mourir sur la croix, je désire vivre, non plus pour moi-même, mais pour celui qui pour moi est mort et a été ressuscité.



Dieu répond

Dans la rue

- Allumettes, Monsieur, allumettes!

Absorbé par ses pensées, le grand monsieur ne semble pas remarquer le gamin qui lui court après pour lui vendre sa marchandise.

- Allumettes, Monsieur, allumettes!

La nuit est tombée depuis longtemps et une petite pluie fine mouille le trottoir et le transperce jusqu'aux os.

- Allumettes, Monsieur! Deux boîtes pour trois francs.

Qu'est-ce que tu fais là?

Enfin le grand monsieur se retourne. Il contemple l'enfant qui peut avoir huit ans.

- Mais qu'est-ce que tu fais là? Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi?

- Pas avant d'avoir dix francs pour acheter quelque chose à manger pour maman et pour moi.

- Mais, ta mère, pourquoi ne travaille-t-elle pas?

L'enfant secoue la tête.

- Non, elle est trop malade. Monsieur, deux boîtes pour trois francs, c'est pas cher.

Malgré la nuit, le froid et la pluie, quelque chose dit au grand monsieur de ne pas renvoyer l'enfant. Écoute, je suis médecin et si tu me conduis auprès de ta mère peut-être pourrais-je quelque chose pour elle.

Malade

L'enfant sautillant sur le bord de trottoir conduit le grand monsieur jusque chez lui. Une maison sale, une porte qui grince, un escalier qui gémit, et bientôt ils se trouvent tous les deux dans une petite chambre obscure. D'abord, le monsieur ne distingue rien qu'une faible lumière posée sur une table au milieu de la pièce. Puis, s'habituant à l'obscurité, il voit un lit dans lequel une femme est couchée.

- Madame, je viens vous soigner, je suis médecin et c'est votre garçon qui m'a dit que vous étiez malade.

Après un rapide examen de la malade, il se redresse:

- il vous faut entrer à l'hôpital.

Qui va s'occuper de Jeannot ?

- Oh monsieur! Qui va s'occuper de Jeannot? Il y a longtemps que je sais que je dois aller à l'hôpital. Aussi ai-je prié pour que quelqu'un s'occupe de mon garçon, mais je ne connais personne. Tenez, on parle justement dans le journal d'un monsieur Barnardo qui a une grande maison où il recueille les enfants seuls. J'ai prié aussi pour avoir l'adresse de ce monsieur mais je ne sais comment la trouver.

Puis, levant les yeux vers son interlocuteur:

- Dieu peut encore me répondre, n'est-ce pas?

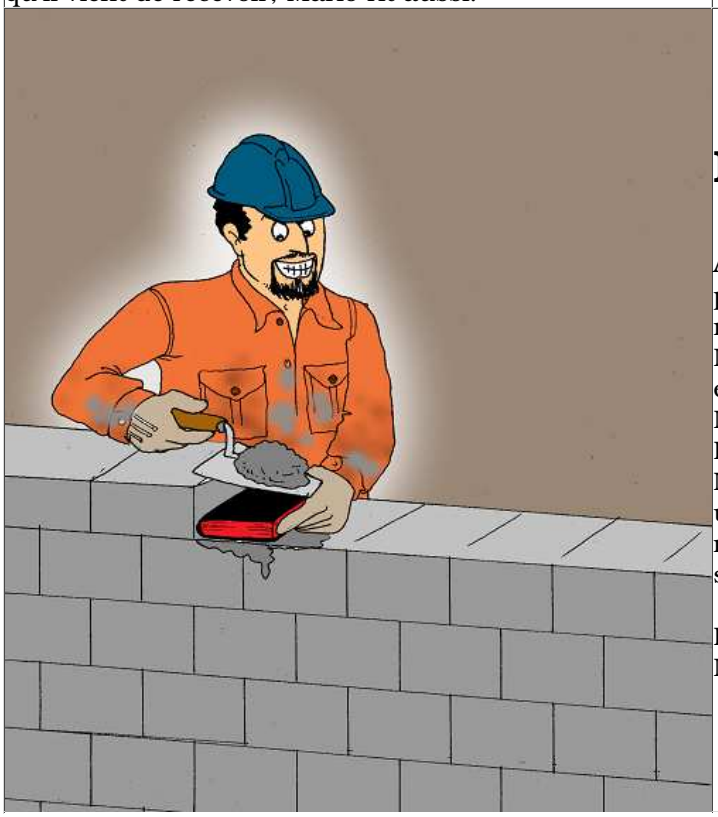
Le monsieur ne répond pas. Il regarde ces grands yeux remplis de fièvre qui le questionnent. Il se lève. La lumière de la chandelle projette sa grande ombre sur le mur.

- Madame, je vais vous conduire à l'hôpital. Quant à Jeannot, ne vous inquiétez pas. Je suis le docteur Barnardo.

La Bible cachée dans le mur

Dans le petit matin

Dans le petit matin rempli de brouillard, Mario a passé les courroies de son sac autour de son épaule. Il se dirige vers le chantier où il travaille comme maçon à la construction d'un immeuble de plusieurs étages. Chemin faisant, il rencontre des camarades. Sans rien dire ils marchent ensemble dans la rue noyée de brume. Mais... tout à coup, sortant de l'ombre, une dame s'approche du groupe et s'adressant à Mario: «Tenez, Monsieur, voici un Nouveau Testament que je vous offre». Puis elle disparaît dans la nuit comme elle est venue. Mal réveillé, Mario ne sait pas très bien ce qui lui arrive et ce sont les rires et les moqueries de ses camarades qui le ramènent à la réalité. « Ha, ha, ha ! Regardez, les gars, Mario qui reçoit un livre de religion ! Eh, Monsieur le curé, préparez-nous un beau sermon !» Les rires fusent. Tout en tenant le Nouveau Testament qu'il vient de recevoir, Mario rit aussi.



Drôle de cachette !

Arrivé au chantier, chacun s'est mis au travail. Les plaisanteries ont continué de plus belle : que Mario ait reçu un livre religieux, c'est vraiment trop drôle ! « Mario, la dame s'est bien rendu compte que c'est toi qui en avais le plus besoin. » «Hé, les gars, s'exclame Mario, regardez ce que j'en fais, de ce livre !» Brandissant d'une main sa truelle et de l'autre le Nouveau Testament, il le pose parmi les briques. «Voilà, un peu de mortier, une autre brique dessus. Le diable même ne pourra pas le trouver. » Les rires des maçons se perdent dans le clair matin.

Le temps a passé... L'immeuble à la construction duquel Mario a travaillé est achevé depuis longtemps.

Incendie

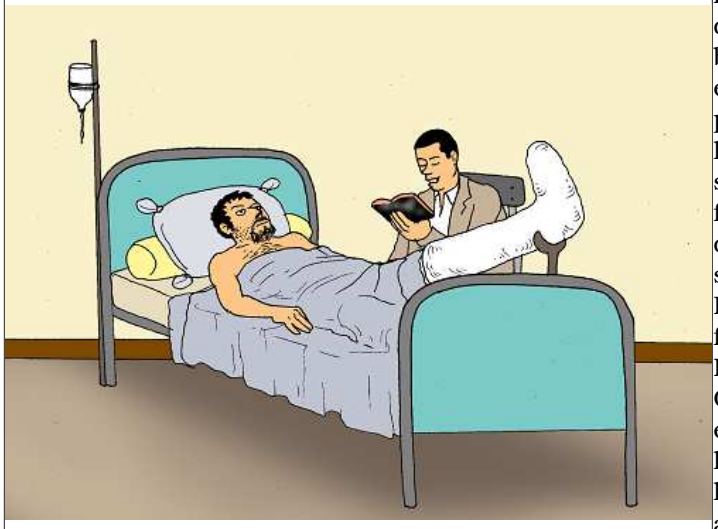
Mais un jour, le feu s'est déclaré dans le bâtiment. Il n'a laissé de la bâtisse que des murs noircis et un enchevêtrement de poutres calcinées. Quand tout a été fini, on a engagé des démolisseurs pour enlever les pierres et les décombres. Parmi eux, Giovanni, armé d'un pied-de-biche, descelle une à une les pierres noircies. Soudain son instrument heurte quelque chose de bizarre. Giovanni se penche, on dirait un livre, enfoui là comme on cacherait un trésor. Il le prend dans ses mains, le tourne et le retourne: les flammes ne l'ont pas touché. Giovanni sent qu'il y a là comme un mystère. Si on a mis ce livre dans une cachette aussi sûre, pense-t-il, c'est qu'il doit avoir de la valeur. Il met le livre dans sa poche et reprend son travail, se demandant bien par quel mystère ce livre a été mis là et pourquoi les flammes l'ont épargné. Rentré chez lui le soir, Giovanni lit le Nouveau Testament. A-t-il trouvé un trésor? Oui, et quel trésor! Jésus comme Sauveur! Pour lui, plus rien ne sera comme avant. Il est même décidé à laisser ses outils de maçon pour annoncer à d'autres la bonne nouvelle du salut.

Sur le marché

Quelque temps après, Giovanni est derrière son stand de livres sur un marché. Oui, il vend des Bibles et des Nouveaux Testaments. Il désire que tous connaissent la parole de Dieu et le grand salut que Dieu offre et qu'il a trouvé, lui, en lisant le livre caché dans le mur. Or, un jour, devant son stand est passé un groupe d'ouvriers à la pause de midi, juste avant de reprendre le travail. «Regardez, on vend la Bible ici», s'écrie l'un d'eux. « Moi, je connais un endroit où il y a un Nouveau Testament dans les murs d'un immeuble, que même le diable est incapable de le trouver.» C'est Mario qui vient de parler. Giovanni s'avance et le regardant droit dans les yeux: «Et que diriez-vous si ce Nouveau Testament, je vous le montrais?»
«Ah non, impossible ! Je vous dis que même le diable ne peut pas le trouver.» Giovanni alors, sans rien dire, tend à Mario le petit livre tout maculé de mortier. Alors toute la scène du petit matin de février lui revient en mémoire: la dame sortie de l'ombre, lui tendant ce livre et puis lorsque, avec sa truelle, il l'a si bien caché au milieu des rires de ses camarades. Puis tout s'efface pour laisser place à la colère et à une révolte sourde qui monte en lui contre ce Dieu qui le cherche et dont il ne veut pas. Il lève les yeux et rencontre le regard de Giovanni qui lui sourit affectueusement.

Tout saccagé

Son sang ne fait qu'un tour. Venez, les gars, ce marchand de bouquins a besoin d'une leçon. Avec trois ou quatre de ses camarades, Mario se précipite, bousculant Giovanni, renversant le stand et éparpillant les livres: il faut qu'il casse, il faut qu'il cogne. Et quand Mario et ses complices se perdent dans la foule qui remplit le marché, Giovanni se relève péniblement. Malgré ses contusions, il essaie de ramasser ses livres épars. Oui, son stand ressemble à un champ de bataille. Un champ de bataille, il y en a pourtant un autre, invisible. Dans le cœur de Mario se déroule en effet un terrible combat. Oui, le Dieu capable de mettre devant ses yeux le livre enfoui pendant tant et tant d'années le cherche au milieu de cette foule où il s'est caché après son mauvais coup.



À l'hôpital

Quelque temps après, c'est dans une chambre d'hôpital que nous retrouvons Mario, étendu sur le dos. Une mauvaise chute l'a conduit là. Il se morfond, en proie à de tristes pensées. Le plafond est désespérément blanc, blanc comme le plâtre dans lequel sa jambe est prise… et pas un camarade pour venir le distraire, personne pour lui donner des nouvelles, pour le visiter, pour l'aider, pour l'aimer. On frappe…«Entrez.» La porte s'ouvre: Giovanni. «Bonjour !» Mario ne répond pas, il fixe obstinément le blanc du plafond. C'est bien la dernière personne qu'il avait envie de voir. Giovanni s'assied et lui parle gentiment, s'enquérant de son état. Puis, avant de partir, il lui lit quelques versets dans le fameux Nouveau Testament de la maison brûlée. Pendant toute la visite Mario ne desserre pas les lèvres. Giovanni est revenu plusieurs fois. Mario a fini par éprouver un certain plaisir à ses visites. Son cœur si longtemps enfermé comme dans un étau, s'est lentement ouvert. Jésus alors est entré, Jésus qui l'a aimé et cherché si longtemps est devenu son Sauveur personnel.
« J'ai été trouvé de ceux qui ne me cherchaient pas. » (Romains 10 verset 20)
N'est-ce pas l'expérience de Mario?

Seigneur, tu me connais parfaitement

(D'après le Psaume 139)

Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève,
Tu discernes de loin ma pensée ;
Tu connais mon sentier et mon coucher,
Tu es au fait de tous mes chemins.
La parole n'est pas encore sur ma langue, que voilà, ô Éternel !
Tu la connais tout entière.
Tu me tiens serré par derrière et par devant,
Tu as mis ta main sur moi,….
Connaissance trop merveilleuse pour moi,
Si élevée que je ne peux l'atteindre !

Où irai-je loin de ton Esprit ?
Où fuirai-je loin de ta face ?

Si je monte aux cieux, tu y es ;
Si je me couche au séjour des morts, t'y voilà.
Si je prends les ailes de l'aube du jour,
Si je fais ma demeure au bout de la mer,
Là aussi ta main me conduira et ta droite me saisira.

Si je dis : Au moins les ténèbres m'envelopperont,
Alors la nuit est lumière autour de moi.
Les ténèbres même ne sont pas obscures pour me cacher à toi,
La nuit resplendit comme le jour, l'obscurité est comme la lumière.

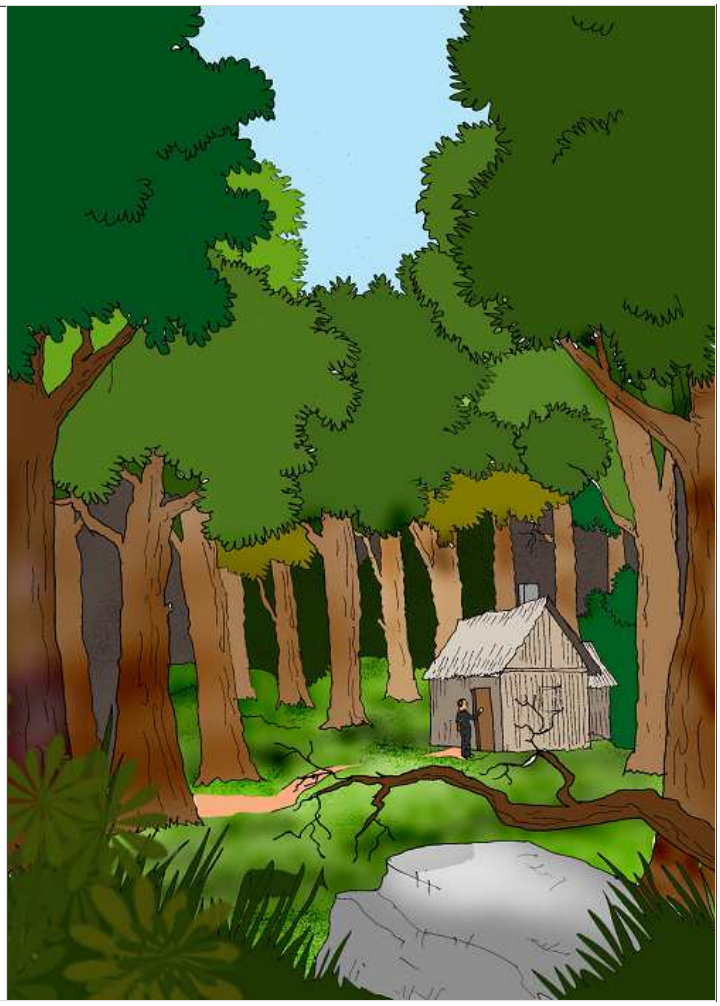
Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ;
Examine-moi, et connais mes pensées.
Regarde s'il y a en moi quelque mauvais chemin,
Conduis-moi dans la voie éternelle.

« Il n'existe aucune créature qui soit cachée devant Dieu, mais tout est nu et découvert aux yeux de celui à qui nous avons affaire. » (Hébreux 4.13)
« Ses yeux sont sur les voies de l'homme, et il voit tous ses pas. » (Job 34:21)

La Bible coupée en deux

La petite maison dans la forêt

Imaginez, peut-être en fermant les yeux, une petite maison isolée, perdue au milieu d'une immense forêt.
Dans la cuisine, Perrine balaie le sol pendant que dehors les oiseaux chantent et qu'un vent léger joue dans les branches des grands arbres.
Tout à coup, Perrine sursaute, interdite: on vient de frapper à la porte d'entrée. Qui donc peut venir jusque-là alors qu'il ne vient jamais personne?
Posant son balai, elle va ouvrir et se trouve face à quelqu'un qu'elle ne connaît pas.

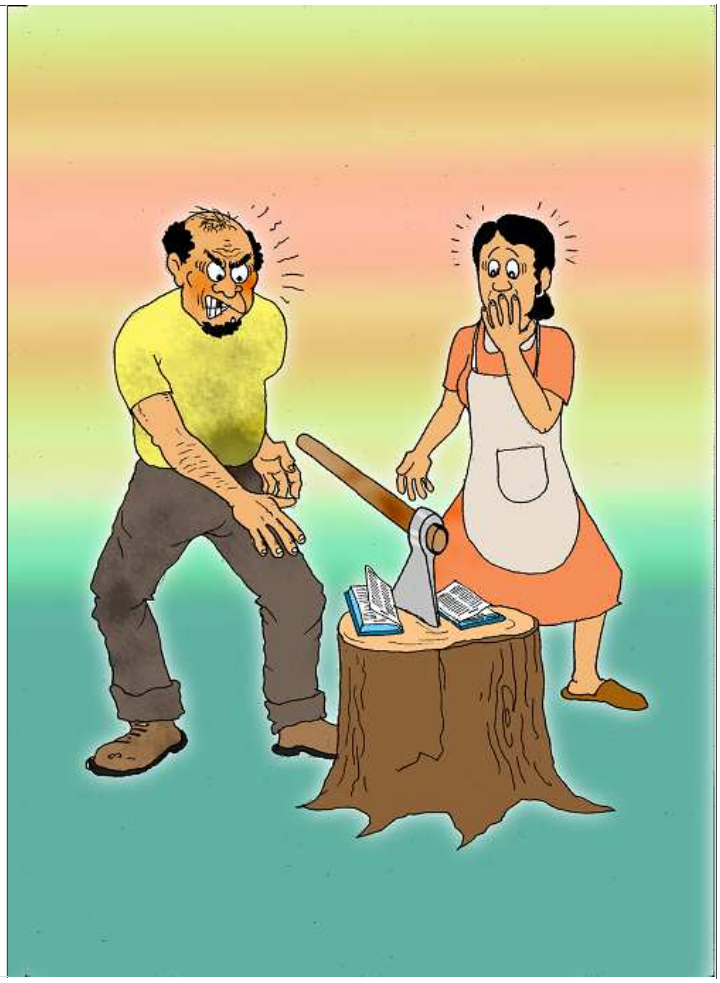


Voudriez-vous en acheter un ?

– Bonjour, Madame! Je vends des Nouveaux Testaments, c'est une partie de la Bible. Ils ne coûtent que dix francs! Ne voudriez-vous pas en acheter un?
L'homme lui tend un petit livre bleu.
Oui, Perrine voudrait bien en acheter un. Elle sent justement dans la poche de son tablier qu'elle chiffonne nerveusement entre ses doigts, une pièce de dix francs.
Alors, comme si elle faisait quelque chose d'interdit, elle glisse la pièce dans la main du vendeur, attrape le petit livre et referme la porte sans même prendre congé de son visiteur.
Quand elle se retrouve seule, Perrine pense avec inquiétude à Georges, son mari:
Que va-t-il dire? Il travaille comme bûcheron dans la forêt et va rentrer tout à l'heure pour le repas de midi.
Perrine craint ses colères, aussi se reproche-t-elle son achat.
Le voilà justement qui arrive!
Georges pose sa hache et sa haute silhouette s'encadre dans la porte.
Perrine sert le repas. Puis, le cœur battant, elle raconte la visite du matin et son nouvel achat.

Deux morceaux

Georges pose sa fourchette. Le voilà qui se met en colère, et quelle colère! Il gesticule et crie:
– Comment peux-tu gaspiller l'argent que je gagne avec tant de peine?
Perrine balbutie que l'argent est aussi à elle...
– Ah ! il est aussi à toi... Eh bien, regarde ce que j'en fais de ce bouquin!
Saisissant d'une main sa hache et de l'autre le Nouveau Testament, il le place ouvert sur le billot qui lui sert à fendre le bois pour l'hiver. D'un seul coup, il partage le livre en deux morceaux.
– Voilà pour toi, dit-il en lançant l'un des deux morceaux en direction de Perrine.
Quant à l'autre, il le fourre dans la poche arrière de son pantalon et, encore très en colère, repart travailler au bois.



Lecture à la cuisine

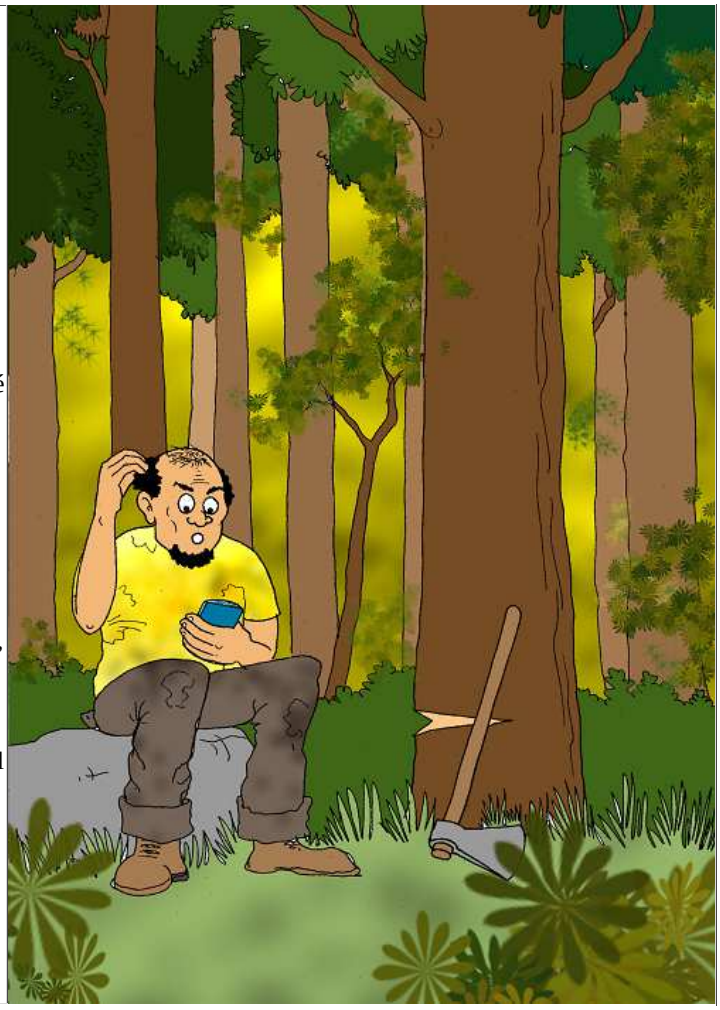
Perrine, elle, a rangé sa maison, puis tirant de son tablier le livre mutilé, elle a commencé à lire. Elle tombe sur le récit d'un jeune homme qui rentre chez son père qui l'accueille à bras ouverts. Quel dommage qu'elle n'ait pas le début du récit! Qu'avait fait ce jeune homme? Pourquoi est-il parti? Pourquoi rentre-t-il? Autant de questions qui se pressent dans son esprit. Elle brûle de connaître le début du récit. Malheureusement il se trouve dans l'autre moitié du livre, celle que son mari a fourrée dans sa poche. Comment le lui demander sans qu'il se mette de nouveau en colère?
Mais parce que ce récit pénètre dans son cœur, Perrine sent qu'elle n'aura pas de répit tant qu'elle ne connaîtra pas le commencement de cette belle histoire.
Pendant ce temps Georges travaille en forêt. Il transpire en coupant son bois. Mais qu'y a-t-il cet après-midi? Le bois lui paraît si dur et sa hache si lourde! Il s'éponge le front.

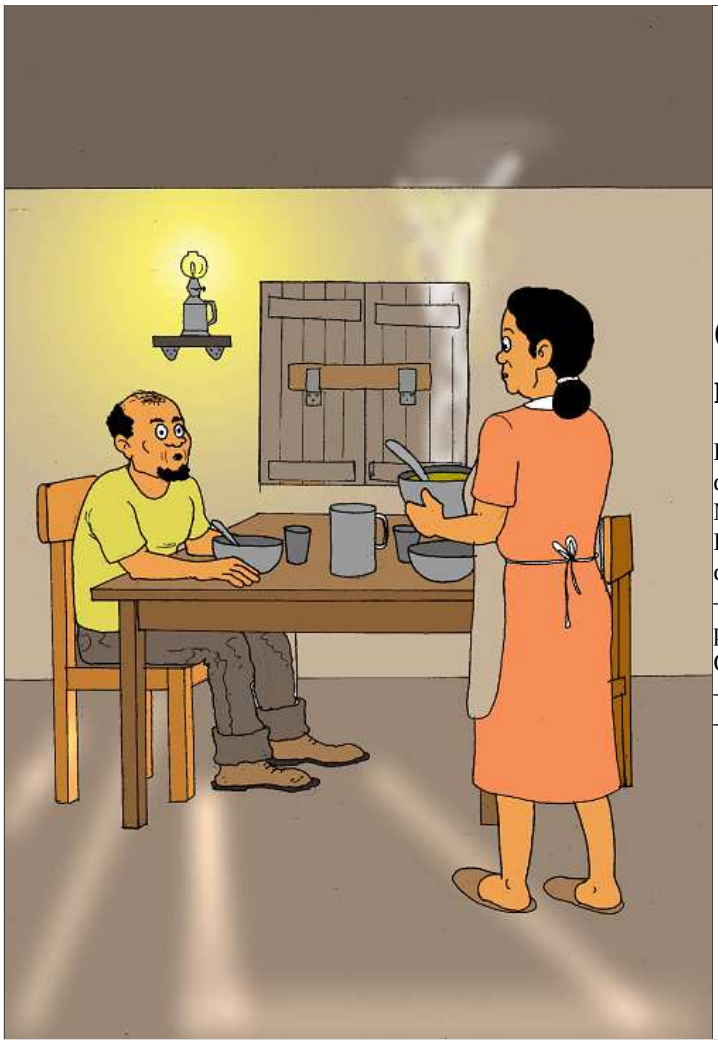
Lecture dans la forêt

Pour se reposer un peu, il s'assied sur une souche et sent dans sa poche quelque chose de dur. Il sort alors le morceau du Nouveau Testament. Il fronce les sourcils. Mais comme il n'a rien d'autre à faire, il se met à lire. Il s'agit d'un jeune homme qui, après avoir exigé de son père sa part d'héritage, est parti vivre sa vie dans un pays éloigné. Là, il est tombé dans la plus grande misère. A mesure que Georges avance dans le récit, son intérêt grandit.

"Je me lèverai et j'irai vers mon père..."

Malheureusement le récit s'arrête là. Là où sa hache a coupé le livre en deux. La fin du récit se trouve sur le morceau que, dans sa colère, il a laissé à sa femme. Que faire? Georges veut absolument connaître la fin. Il ne peut tout de même pas demander à Perrine. Il aurait l'air de quoi, après s'être mis tellement en colère?
Ce soir-là, en rentrant au logis, Georges se demande bien comment il pourrait faire pour connaître la fin de l'histoire lue dans la forêt.





Comment faire pour avoir l'autre morceau ?

Et Perrine, en servant la soupe, s'interroge sur le moyen d'avoir le début du récit sans éveiller la colère de son mari.
Mais il y a un Dieu qui travaille dans chacun de leurs cœurs.
Perrine sait qu'elle ne sera plus jamais tranquille tant qu'elle ne connaîtra pas l'ensemble du récit, aussi se risque-t-elle à demander:
– Georges, dans mon livre, il est question d'un jeune homme que son père a accueilli au retour de son voyage, ne pourrais-tu pas...
Georges a sursauté:
– Comment son père l'a-t-il accueilli? demande-t-il tout haletant.
– Mais qu'avait-il fait? lance Perrine.

L'histoire complète

Les questions fusent. Pressés de connaître la partie du récit qui leur manque, ils s'interrogent réciproquement, sans prendre le temps de répondre aux questions de l'autre.
Finalement ils approchent la lampe. Tant pis pour la soupe qui refroidit dans les assiettes!
Rassemblant les deux parties du livre mutilé, l'un près de l'autre, ils lisent la merveilleuse histoire de l'enfant perdu rentrant à la maison. Georges et Perrine réalisent combien eux aussi se sont éloignés de Dieu. Mais dans la petite maison de la forêt, ils découvrent l'amour de Dieu prêt à accueillir ceux qui reviennent à lui.

L'offre de Lord Congleton

Un village tranquille

Lorsque, ce matin-là, le soleil sort de derrière la colline, ses rayons éclairent le clocher de l'église avec sa grosse horloge puis les toits des fermes du village sortent de l'obscurité.
Sur le flanc de la colline, au-dessus, apparaît aussi une grande et belle maison que tous connaissent bien.
C'est là que demeure Lord Congleton.
Il n'y a pas au village un seul paysan qui n'ait, un jour ou l'autre, pris le chemin qui mène chez lui pour lui emprunter de l'argent. L'un en avait besoin pour réparer sa grange, l'autre pour payer le vétérinaire. En fait, tout le village doit de l'argent à Lord Congleton, même si personne n'en parle jamais.

L'affiche sur la place

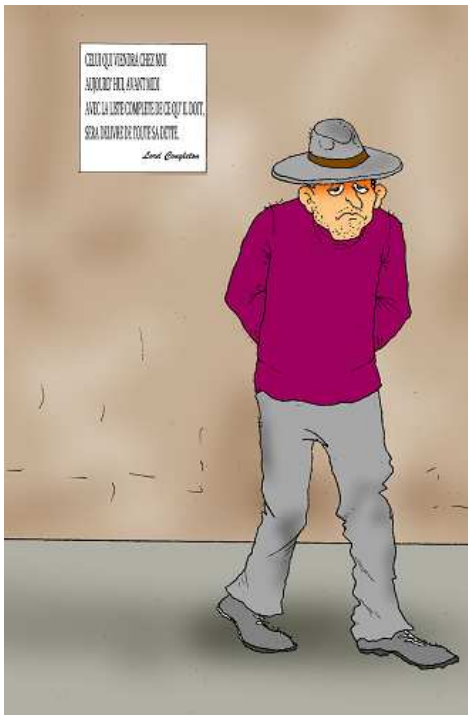
Or ce matin-là, lorsque, sa pioche sur l'épaule, Théo traverse la place pour se rendre à son travail, son attention est attirée par une grande affiche qui n'était pas là la veille.
Il s'en approche et lit:
Celui qui viendra chez moi aujourd'hui, avant midi, avec la liste complète de ce qu'il me doit,sera délivré de toute sa dette.
signé: Lord Congleton
L'horloge de l'église sonne alors 9 heures.
Ce message lui paraît étrange et Théo ne sait que penser.

Quelle blague !

Il flâne sur la place, autour de la fameuse affiche, espérant que quelqu'un d'autre arrivera et la remarquera.
Or voilà justement Adrien qui arrive à proximité de la fameuse affiche. Théo l'observe du coin de l'oeil.
Adrien se plante devant l'affiche, met ses lunettes et lit:
Celui qui viendra chez moi
aujourd'hui, avant midi,
avec la liste complète de ce qu'il me doit,
sera délivré de toute sa dette.
signé : Lord Congleton
Adrien se redresse et aperçoit Théo qui joue l'indifférent. Il part alors d'un grand éclat de rire:
– Quelle blague! Le vieux sur la colline veut s'amuser à nos dépens. Ce n'est pas moi en tout cas qui irai me laisser prendre à cette farce.

Je ne lui dois rien

Mais pendant que Théo et Adrien causent, voilà Julien qui s'approche. Il tient à la main sa faux parce qu'il va chercher de l'herbe pour ses lapins.
Lui aussi remarque l'affiche. Il la lit puis il regarde les autres qui l'observent sans en avoir l'air.
Julien hausse les épaules:
– Cela ne me concerne pas, dit-il; je ne lui dois rien!
Julien ment. Il sait que la liste de ses dettes envers Lord Congleton est longue; mais par vantardise, il essaye de faire croire aux autres qu'il ne lui doit rien.
Théo ne dit rien mais Adrien continue à rire en affirmant que c'est une blague destinée à tromper les naïfs.
N'en est-il pas de même de la bonne nouvelle du salut que Jésus présente à tout pécheur ?
Comme Théo, certains ne savent que faire et se fient à la réaction des autres.
Comme Adrien, d'autres s'en moquent.
D'autres encore, comme Julien, clament qu'ils n'en ont pas besoin. Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont des pécheurs perdus, loin de Dieu.



J'ai une trop grosse dette

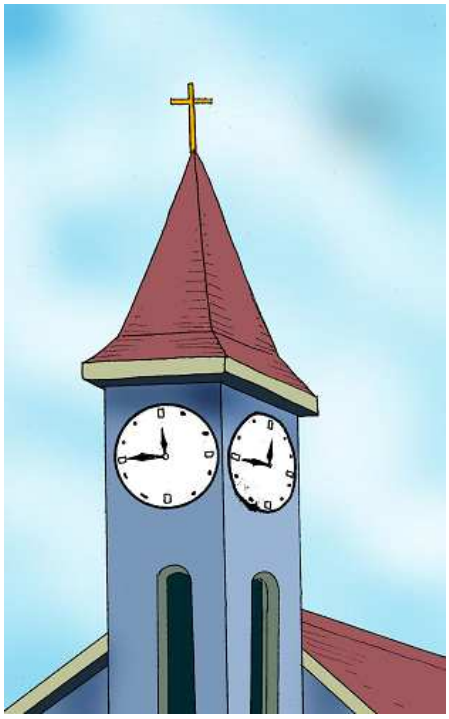
Mais voilà Claude ! Sous le regard attentif des autres, il s'approche de l'affiche, la lit puis soupire, découragé:
– Ça, c'est bon pour les autres, mais pas pour moi; j'ai une si grosse dette; jamais il ne me remettra tout ce que je lui dois.
Accablé, il appuie son menton sur le manche de sa bêche. La pendule de l'église sonne alors 10 heures.
Serais-tu comme Claude? Peut-être penses-tu être un trop grand pécheur et que Jésus sauve des moins méchants que toi.
Un groupe de plus en plus important s'est formé autour de l'affiche. Chacun donne son avis, sauf Théo qui ne dit rien; il écoute ce que disent les uns et les autres.
Adrien, lui, se moque tant qu'il peut, essayant de faire rire son entourage.
Julien continue à affirmer à qui veut l'entendre qu'il n'est pas concerné par l'affiche, puisqu'il ne doit rien à personne.
Quant à Claude, il soupire en regardant tristement le sol.

J'y vais tout de suite !

Personne d'abord ne remarque François. Il s'est glissé jusqu'à l'affiche et la lit attentivement:
Celui qui viendra chez moi aujourd'hui, avant midi, avec la liste complète de ce qu'il me doit, sera délivré de toute sa dette.
signé : Lord Congleton
Chacun s'arrête de parler en entendant François s'écrier:
– Quelle bonne nouvelle! Je vais y aller tout de suite.
Théo ouvre alors des yeux ronds.
Adrien renverse la tête en arrière et éclate de rire :
– Pauvre François, et dire qu'il y croit!
Julien toise François, l'air méprisant:
– Tu lui dois donc de l'argent!
Claude considère François avec envie.

La liste de toutes ses dettes

Mais François ne s'embarrasse pas des autres ni de ce qu'ils pensent. Abandonnant sa brouette au beau milieu de la place, le voilà qui court chez lui et revient, tenant à la main la liste de toutes ses dettes. Sans s'occuper des remarques qui fusent, il prend le chemin qui monte vers la belle demeure de Lord Congleton. L'horloge sonne 11 heures.
Curieusement aucun des habitants du village ne songe à aller à son travail.
Au contraire, ils ont tous suivi François jusqu'à la grille qui entoure la maison de Lord Congleton.
Théo y va sans rien dire.
Adrien, avec l'intention de bien s'amuser.
Julien y va en spectateur, affirmant encore qu'il n'est pas concerné.
Claude soupire tout le long du chemin.
Depuis le portail du jardin chacun voit François frapper à la porte d'entrée de la maison.
C'est Lord Congleton lui-même qui vient lui ouvrir et qui le fait entrer. La porte se referme, laissant chacun faire des commentaires sur ce qui va arriver.



L'horloge sonne midi moins le quart

Là-bas, au village, l'horloge sonne 11 heures et demie.
Lord Congleton a introduit François dans son bureau et l'a fait asseoir.
– Vous avez donc cru, François, au message que j'ai affiché sur la place?
Le visage radieux, François répond :
– Oh oui, Monsieur, n'y avait-il pas votre signature?

Payé

Lord Congleton a saisi alors la longue liste des dettes que François lui tend et de sa belle écriture il a écrit un seul mot: "payé" puis il a signé.
Dans le silence du bureau de Lord Congleton, on entend l'horloge du village sonner midi moins le quart.
Le cœur débordant de reconnaissance, François a dit toute sa gratitude à Lord Congleton. Puis saisissant le papier, il se lève pour s'élancer dire aux autres sa joie d'être délivré de toutes ses dettes.
Mais Lord Congleton l'arrête:
– Attendez, François. Vous êtes délivré de vos dettes parce que vous m'avez cru; il faut que les autres aussi me fassent confiance.
Asseyez-vous, nous allons causer un peu.
Quelle joie lorsque quelqu'un fait confiance au Seigneur Jésus ! C'est aujourd'hui que Jésus sauve. Il a donné sa vie sur la croix pour délivrer de leurs péchés tous ceux qui viennent à lui.
Lorsque midi sonne, François se précipite dehors, brandissant son papier:
– Payé, délivré, je suis délivré!

Trop tard !

Aussi vite qu'ils ont pu, Théo, Adrien, Julien et Claude ont quitté la grille pour aller chercher chez eux la liste de leurs dettes, et c'est presque en même temps qu'ils se sont rués sur la porte de Lord Congleton. Ils ont frappé, tambouriné, crié, jusqu'au moment où Adrien a remarqué sur la porte un petit écriteau de papier sur lequel il était simplement écrit:

"Trop tard"

La porte est restée fermée.
Aujourd'hui Jésus t'offre son salut, la délivrance de tous tes péchés. Il en a subi la terrible punition lorsqu'il est mort sur la croix. Hâte-toi, un jour il sera trop tard.

LA MAIN BLESSÉE

Au feu ! au feu !

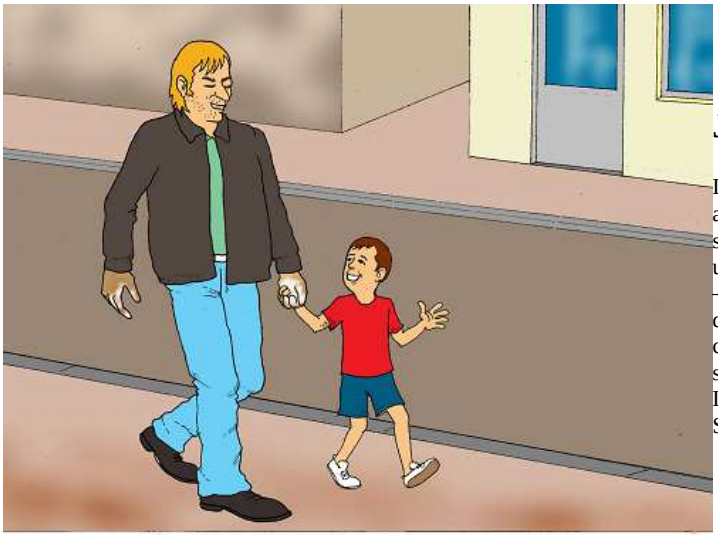
Au feu! Au feu! C'est la grande maison là-bas qui brûle!
En effet, dans la direction indiquée, la nuit est toute rouge et une épaisse fumée noire monte tristement dans le ciel sombre.
Devant la maison, une foule de curieux s'est amassée. Dans un coin, les pompiers, impuissants, assistent aux ravages de l'incendie. Non, il n'y a plus rien à faire, rien à sauver. De grandes flammes, par moments, s'échappent des fenêtres et lèchent la façade déjà noire.
Tout à l'heure, une ambulance a emporté une vieille dame. Elle vivait là, s'occupant de son petit-fils, Daniel, un garçonnet de quatre ans.
Mais, au fait, où est-il, Daniel?
On a beau appeler l'enfant partout... pas de réponse ! Serait-il resté dans la maison?

Qui est prêt à sauver l'enfant ?

Le capitaine des pompiers se tourne vers ses hommes.
– Y a-t-il un volontaire pour chercher cet enfant?
L'un après l'autre, les hommes baissent les yeux... Le toit peut s'écrouler d'un instant à l'autre, ce serait de la folie de s'aventurer dans la maison, maintenant.
Mais, là-bas, dans la foule, il s'est fait un mouvement, un homme s'approche de la maison. La lueur des flammes éclaire sa haute taille et ses cheveux blonds en bataille.
Mais c'est le grand Jim!
Il disparaît bientôt dans la maison. Aveuglé par la fumée, tenant son mouchoir devant son nez pour ne pas s'asphyxier, Jim monte l'escalier déjà rongé par le feu.
Au premier étage, il aperçoit une porte entrouverte et là, Daniel dort dans son petit lit. Sans prendre la peine de le réveiller, Jim le saisit dans ses bras.
À ce moment, un craquement sinistre se fait entendre. C'est l'escalier qui vient de s'effondrer.
– Comment descendre maintenant? s'interroge Jim. Il aperçoit alors, le long du mur, une conduite d'eau placée verticalement juste à l'endroit où était l'escalier.
Jim n'hésite pas. Tenant Daniel d'un bras, il saisit le tuyau brûlant de sa main libre et se laisse couler jusqu'au rez-de-chaussée.
Le contact du tuyau lui arrache un cri de douleur. La peau de sa main droite est horriblement brûlée.

L'enfant m'intéresse

Bientôt Jim et Daniel se retrouvent au milieu de la foule. Daniel a été soigné, Jim aussi, mais Jim sait que sa main ne sera plus jamais comme avant.
Quelques jours plus tard, c'est dans une salle de tribunal que nous retrouvons le grand Jim. Le juge pour enfants est bien embarrassé:
– Que faire de cet enfant? Daniel a échappé à l'incendie, mais sa grand-mère n'est plus là pour s'occuper de lui. N'y aurait-il pas dans la contrée une famille sérieuse qui pourrait accueillir cet enfant?
Dans la salle, un homme s'est levé. De ses cheveux blonds il domine l'assistance, c'est Jim.
– Monsieur le juge, l'enfant m'intéresse.
Le magistrat fronce les sourcils. Jim n'est pas précisément le type de personne qu'il souhaitait pour s'occuper de Daniel.
– Et qu'avez-vous à alléguer pour que nous vous confiions l'enfant ?
– Monsieur le juge, je n'ai qu'un argument, le voici: et devant l'assistance silencieuse, Jim montre sa main blessée.



Jim et Daniel

Dans le tribunal, tout le monde se tait. Le juge, visiblement touché par un tel argument, cède et décide de confier l'enfant à Jim. Et c'est ainsi que les jours suivants, on a pu voir dans les rues, une grande silhouette tenant par la main un petit garçon.
– Alors, Jim, lui crie-t-on de temps en temps, tu as changé de métier ? Voilà que tu t'occupes d'enfants ! Mais il ne s'agit pas de plaisanter trop sur son dos, car on sait qu'il a les poings durs et qu'il n'est pas toujours de bonne humeur, surtout quand il sort du café.
Le temps a passé, Daniel a grandi. Jim n'a pas cessé de l'entourer de ses soins. Sa vie, c'est cet enfant.

L'exposition de tableaux

Un jour, ils vont tous deux visiter une exposition de peinture. Jim, tenant la petite main de son fils adoptif, passe devant toutes sortes de tableaux. Tout à coup Daniel s'arrête:
– Dis, papa, c'est qui le monsieur sur le tableau?
– Eh bien, c'est Jésus...
– Dis, papa, pourquoi il a des trous dans les mains?
– Ben... parce qu'on l'a cloué sur une croix.
– Mais... pourquoi on l'a cloué sur une croix?
– Parce qu'on ne l'aimait pas et qu'on voulait le tuer.
– Mais pourquoi on ne l'aimait pas?
Jim se sent mal à l'aise... Pourquoi on ne l'aimait pas? Il ne s'est jamais posé la question. Il essaye de tirer son jeune compagnon par la main, vers les autres tableaux... Peine perdue, Daniel reste fasciné par celui qui représente Jésus.
– Dis papa, pourquoi on ne l'aimait pas?
Jim se gratte la tête, puis rassemblant tout ce qu'il connaît sur la question, il déclare:
– Jésus a été cloué sur une croix pour sauver les hommes... Mais viens, allons voir les autres tableaux !
Daniel, à contre-cœur, se laisse entraîner. Il reste silencieux un moment puis... Jim tressaille en entendant Daniel déclarer:
– Alors, papa, Jésus, c'est comme toi. Jésus, on lui a cloué les mains, et toi, tu as eu la main brûlée pour me sauver de l'incendie.

Jésus, c'est comme toi, papa !

Jim ne sait pas pourquoi, mais la remarque de Daniel le met mal à l'aise. Et ce soir-là, quand Daniel se couche, Jim reste à côté de lui, assis sur une chaise. Bientôt dans la petite chambre on n'entend plus rien, si ce n'est la respiration régulière de l'enfant qui dort.
Plongé dans ses réflexions, Jim songe à ce que Daniel a dit tout à l'heure: Jésus, c'est comme toi!
Non, Jésus, ce n'est pas comme lui; il le sait très bien. Sa vie repasse devant lui: ce sont les soirs où, titubant, il rentrait du bar. Et puis ce sont les méchancetés qui lui ont créé tellement d'ennemis. Que de mal, que de péchés il a accumulés ! Non, Jésus, ce n'est pas comme lui. Et pourtant, jamais auparavant, il n'avait vraiment compris pourquoi Jésus avait été cloué sur une croix. Serait-ce aussi pour lui, Jim, que Jésus est mort?
Alors, dans cette chambre où dort son petit protégé, pour la première fois de sa vie, Jim s'est mis à genoux, il a demandé au Seigneur Jésus de le sauver.
Et parce que Jésus a dit dans sa Parole: **«Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi»**, ce soir-là, Jim est devenu, lui aussi, un racheté du Seigneur.
Ensuite il a regardé le petit lit dans lequel Daniel repose paisiblement. Oui, il a été, lui, Jim, le moyen de sauver cet enfant des flammes de l'incendie. Mais la remarque de Daniel n'a-t-elle pas été le moyen que Dieu a employé pour le sauver, lui, du jugement ?
Jésus a été blessé, il est mort sur la croix, est-ce aussi pour toi ?

Kayarnac, ou : la Parole de Dieu pour les esquimaux

À quoi bon ?

L'ouragan fait rage. Au milieu de ce désert glacé, une petite maison préfabriquée résiste courageusement à la tempête.

Dans cette petite maison d'une seule pièce, John est assis à une table.

Il suce machinalement son crayon et murmure:

– À quoi bon?

Le vent qui hurle dehors domine son découragement.

À quoi bon s'évertuer à apporter l'évangile aux Esquimaux qui vivent dans ces contrées ?

À quoi bon leur parler de l'amour de Jésus ?

À quoi bon traduire, comme il est en train de le faire, l'évangile dans leur langue ? John est songeur et il continue à sucer le bout de son crayon.

Au début, les Esquimaux l'ont écouté, mais leur curiosité s'est vite transformée en haine.

John se rappelle sa dernière visite au village esquimau. Il se souvient comment, face à l'hostilité qu'on lui a montrée, il a dû s'enfuir. Il lui semble entendre encore siffler à ses oreilles le harpon que Kayarnac, le chef, lui a lancé et qui s'est planté si près de son pied.

Un papier qui parle

Saisissant rudement la feuille, le chef demande brusquement:

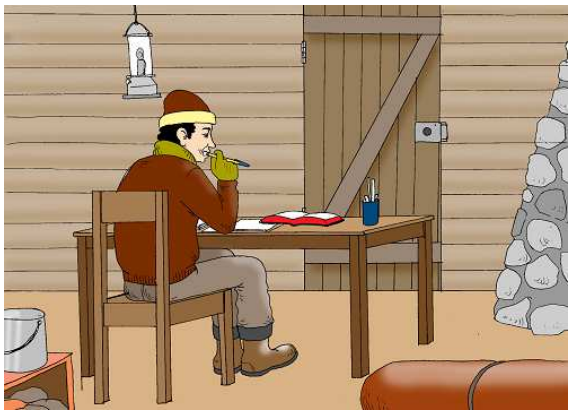
– Qu'est-ce que c'est ?

Tant bien que mal, John essaye d'expliquer que c'est une feuille de papier et que les petits dessins noirs sont des mots qui ensemble veulent dire quelque chose.

Il se rend compte que Kayarnac fait un gros effort pour comprendre. Le papier passe de main en main.

– Alors, déclare le chef, ce papier retient ce qu'on lui dit et peut parler.

John, n'osant tourner la tête, acquiesce.



Visite inattendue

Mais alors que la tempête fait rage, John perçoit d'autres bruits. On dirait un claquement, puis le jappement d'un chien.

Puis tout à coup, la tempête entre dans la petite pièce en même temps que Kayarnac qui pousse la porte du pied et fait irruption avec six de ses hommes armés jusqu'aux dents.

John sursaute d'abord puis baissant la tête comme absorbé par son travail, il remet silencieusement sa vie entre les mains du Seigneur Jésus, son Sauveur.

Les hommes de Kayarnac ont envahi la petite pièce. Ils fouillent tout, déroulant le sac de couchage de John et renversant ses provisions. La tête baissée sur sa feuille, comme absorbé par sa traduction, John continue à prier son Seigneur. Il sent Kayarnac dans son dos. Il sent son regard sur son papier.

Fais parler le papier

Pris d'une inspiration subite, Kayarnac commande:

– Fais parler le papier.

John lit alors la portion de l'évangile qu'il est en train de traduire:

"Et quand ils furent venus au lieu appelé Crâne, ils le crucifièrent là et les deux malfaiteurs, l'un à la droite, l'autre à la gauche. Et Jésus dit: Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font."

Il s'arrête. Doit-il continuer ? L'ouragan hurle toujours au dehors. Pourtant dans la petite pièce est tombé un silence impressionnant. Les hommes se sont arrêtés de fouiller et se sont rapprochés de la petite table.

– Continue, demande Kayarnac.

"Or il était la sixième heure et il y eut des ténèbres sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure; et le soleil fut obscurci..."

Parole de John ou parole de Dieu

Kayarnac déclare d'une voix rauque:

– Moi aussi je voudrais apprendre à connaître Jésus.

Dehors le vent se déchaîne. Mais qu'importe la tempête ! Kayarnac et ses hommes se sont agenouillés. Ils ont demandé au Seigneur Jésus de devenir leur Sauveur. Et parce que Jésus est venu sur la terre pour sauver ce qui était perdu, il a effacé tous leurs péchés.

John comprend alors son erreur. C'est de la Parole de Dieu que ces hommes avaient besoin. Ce que ses paroles, à lui, n'ont pas réussi à produire dans ces hommes rudes, la Parole de Dieu l'a opéré !

Cette fois, John s'arrête. Il n'a pas traduit plus loin. Il se tourne alors vers Kayarnac. Son visage est étrangement sérieux et dans ses yeux, John croit voir briller une larme.

La vengeance du chrétien

Dans un camp de concentration

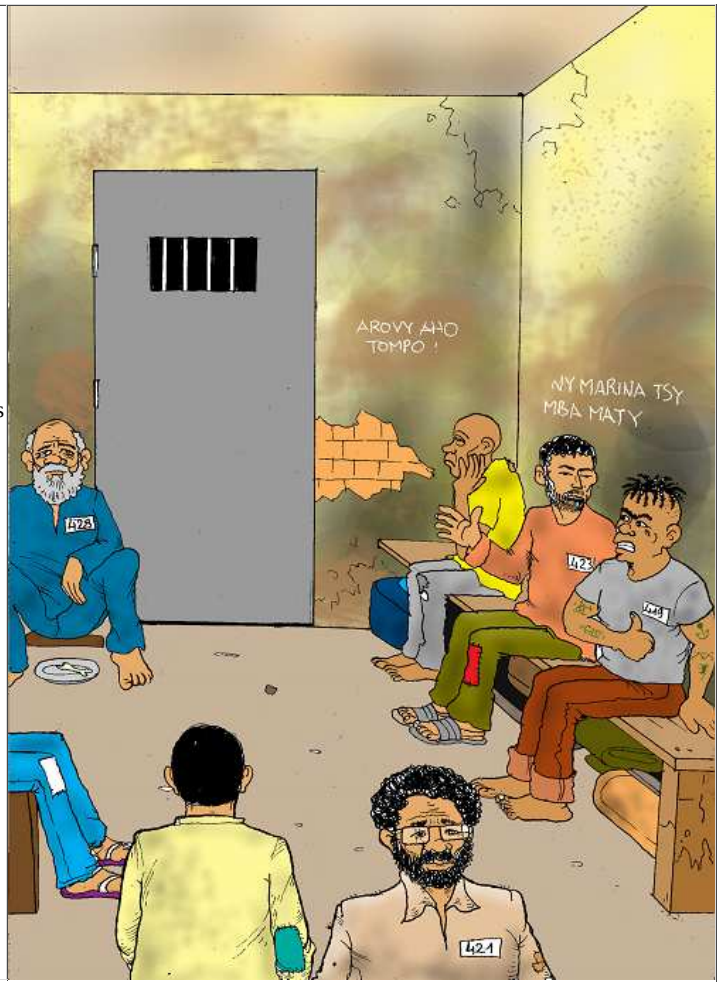
« 421 est convoqué chez le chef de camp! »

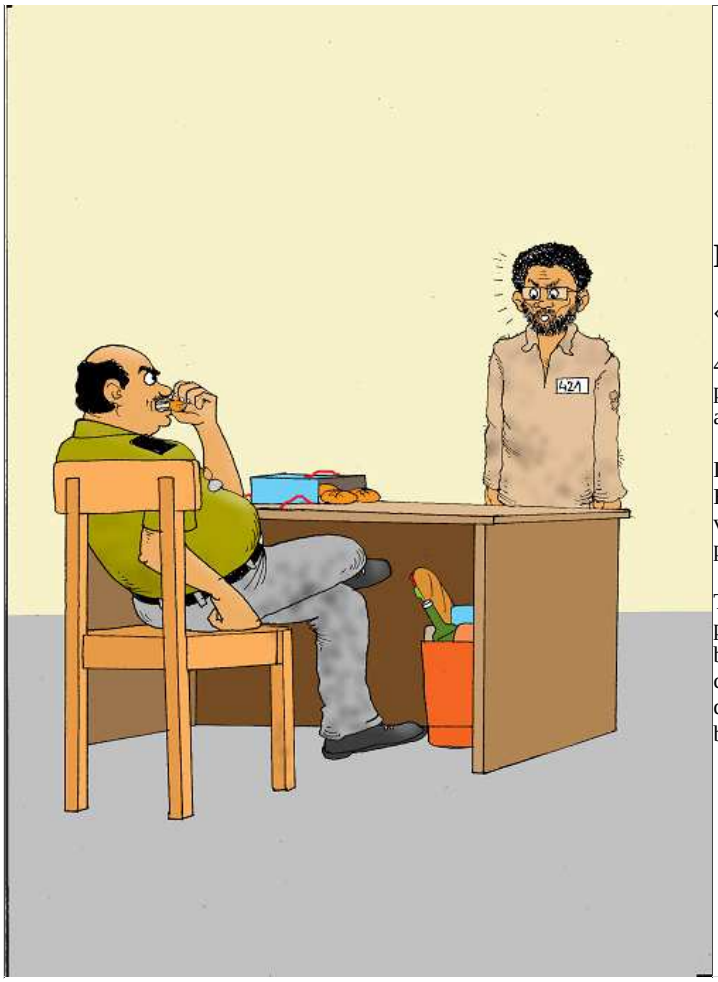
Dans la baraque de ce camp de concentration, où tous les prisonniers entassés ne sont plus que des numéros, il se fait un mouvement.

421, amaigri et pieds nus, sort de l'ombre pour se présenter à l'officier chargé de l'amener au commandant du camp de concentration dans lequel depuis sept mois, il essaie de survivre.

Flottant dans ses habits de prisonnier trop grands pour lui, il patauge dans la neige fondue jusqu'à la baraque qu'occupe le chef du camp.

Gros et bien nourri, dans cette pièce où règne une délicieuse chaleur, le commandant est assis devant une table bien garnie.





Le chef de camp

« Garde à vous! » tonne l'officier.

421 se tient aussi droit que possible, mais il ne peut détacher ses yeux d'un paquet posé sur la table d'où s'échappent des petits gâteaux au beurre. Les années de guerre et de privation lui en ont fait oublier jusqu'au goût.

Le chef de camp parle la bouche pleine:
Excellent! 421, votre femme est une excellente cuisinière! Voyez-vous, elle vous envoie chaque mois un paquet de gâteaux, mais ils sont bien trop bons pour que je vous les donne. »

Toujours au garde à vous, 421 songe à sa femme. Au prix de combien de privations, au prix de quels sacrifices, sa femme s'est-elle procuré un peu de beurre pour lui envoyer ces petits gâteaux? Elle a mis tout son amour dans ce colis qui est là, à moins de deux mètres de lui. Ses doigts ont touché la ficelle qui fermait le paquet, et c'est ce gros chef de camp qui en savoure bruyamment le contenu.

Vengeance ou pardon ?

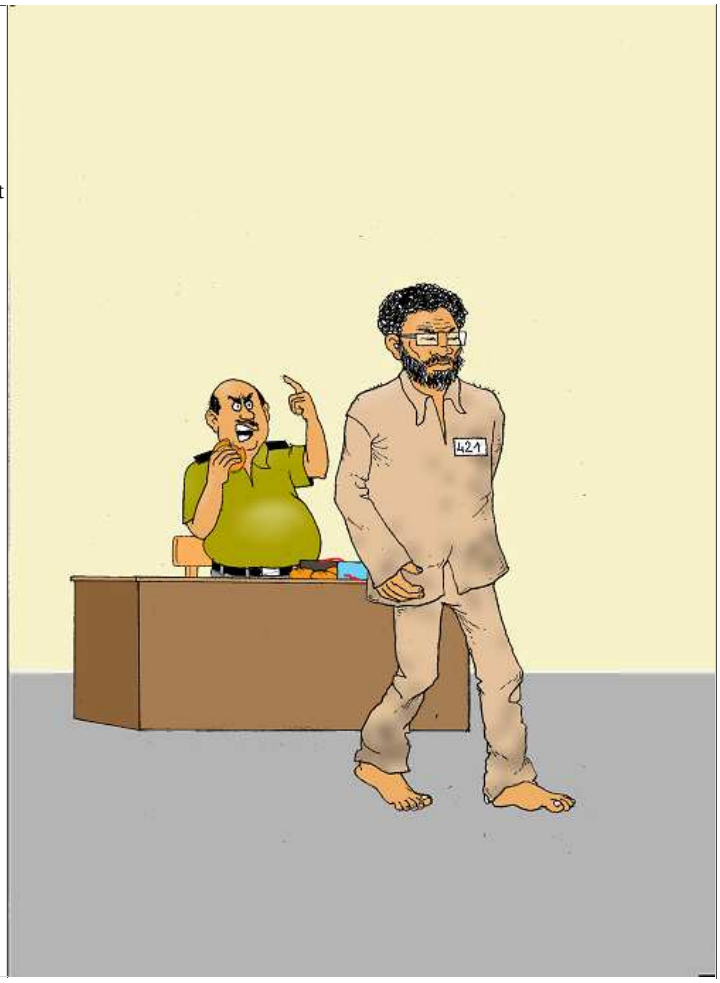
En 421 monte une colère sourde. Il sent qu'il risque de sauter à la gorge de cet infâme, ce misérable qui mange les gâteaux de sa femme.

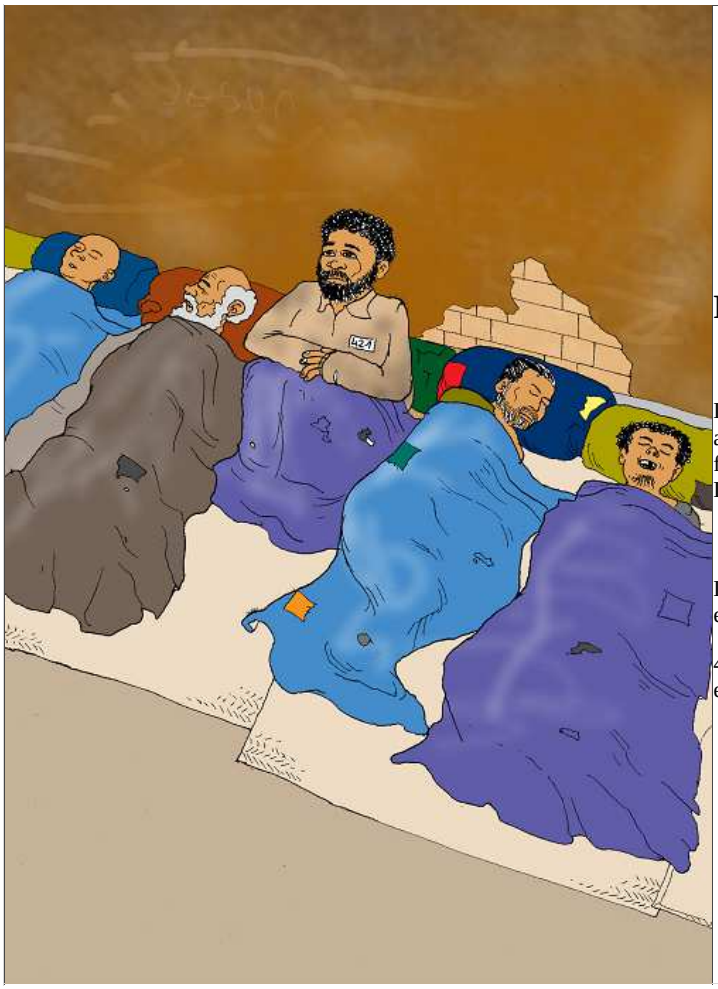
Mais alors qu'il sent ses muscles tendus pour bondir sur cet homme, une pensée lui traverse l'esprit: « Jean Baptiste, on l'a décapité dans sa prison ... Etienne a été lapidé, et le Seigneur Jésus a été crucifié...! Mon Seigneur a souffert plus que moi, et n'a-t-il pas dit: « Aimez vos ennemis!» N'a-t-il pas aussi dit « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» alors même qu'on le crucifiait? Aussi du cœur de 421 s'élève une ardente prière: «Seigneur, je te remercie de ce que ton amour est dans mon cœur. Amen! »

Peu à peu, 421 sent ses muscles se détendre et c'est d'une voix presque calme qu'il s'adresse au commandant: « Monsieur le chef de camp, je vous plains de tout mon cœur, et je prie pour vous et je prierai encore davantage pour vous, car vous en avez besoin! »

Ces paroles ont comme effet de mettre en colère le chef de camp.

« Comment pouvez-vous parler d'un Dieu, alors que vous êtes prisonnier? Vous faites confiance à un soi-disant Dieu et pourtant vous manquez de tout. Moi, je ne crois en rien, et pourtant j'ai tout ce que je veux, même les petits gâteaux de votre femme que je vous oblige à me regarder manger jusqu'au dernier ».





Retour au baraquement

Lorsque quelques instants après, 421 se retrouve dans sa baraque avec les autres prisonniers, il pense à sa femme et à ses enfants; où sont-ils? Que font-ils? Pourtant malgré sa tristesse la paix de Dieu remplit son cœur. Non, Dieu n'abandonne jamais aucun des siens.

Le temps a passé, les jours ont succédé aux jours, et un moment merveilleux est arrivé: les prisonniers ont été libérés.

421 est rentré chez lui. Comme c'est bon, la paix, quand on a connu la guerre et son cortège de misères!

Visite au chef de camp

Un jour, accompagné d'un ami croyant, 421 marche dans les rues d'une ville allemande. D'une main, il tient l'adresse de son ancien chef de camp et de l'autre, un paquet: l'arme de la vengeance!

Bientôt il enfonce le bouton de la sonnette du petit appartement où l'ancien officier se terre.

421 sent son cœur battre. Derrière cette porte il y a cet homme qui lui a fait tant de mal. La porte s'entrebâille. Des yeux craintifs dévisagent les deux visiteurs.

Oui, c'est bien lui, l'ancien chef du camp.

- Pourriez-vous nous recevoir?

- Oui, entrez. Mais qui êtes-vous?

-Vous ne me reconnaissez pas?

- Non!

- 421, ça vous dit quelque chose?

L'ancien chef de camp pâlit, une expression d'effroi se peint sur son visage. Il recule. Oui, ça lui dit quelque chose!

421 poursuit :

- Les gâteaux de ma femme, ça vous dit quelque chose?

L'homme recule encore. L'ancien chef de camp balbutie:

- Alors, vous êtes venu vous venger?

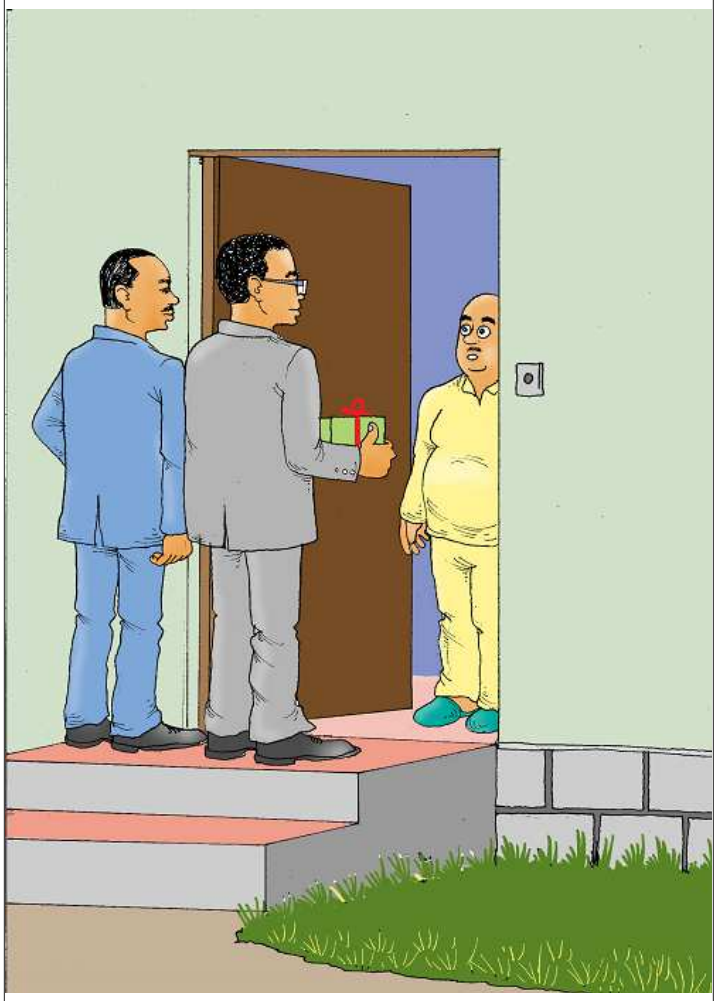
- Oui, répond 421.

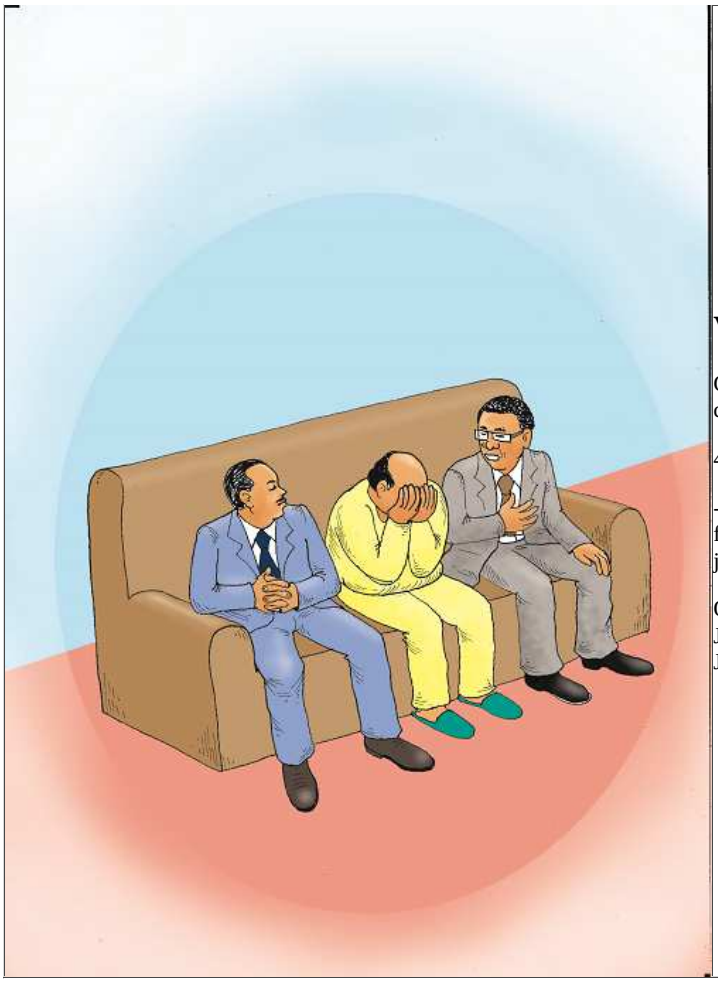
Il pose alors son paquet sur la table.

- Monsieur le chef de camp, je vous demande d'ouvrir ce paquet.

Celui-ci s'exécute et d'une main tremblante défait la ficelle rouge et retire le papier d'emballage. Des petits gâteaux au beurre s'en échappent. Son regard se fait interrogateur.

- Votre épouse pourrait-elle faire du café? demande 421.Vous savez, ajoute-t-il, là-bas dans le camp, vous aviez mangé tout seul; ceux-là, nous allons les manger ensemble.





Victoire de l'amour

C'en est trop. L'ancien chef de camp, s'effondre sur le canapé et pleure comme un enfant.

421 et son compagnon s'asseyent à côté de lui.

- Nous venons vous parler de Jésus, de son amour. Vous portez un lourd fardeau de péchés, vous craignez la vengeance des hommes et avez peur du jugement de Dieu. Mais Dieu vous aime et vous cherche.

Qu'est-il advenu du chef de camp? Il n'y a pas de trop grand pécheur que Jésus ne puisse et ne veuille sauver… Le chef de camp a reçu le Seigneur Jésus comme Sauveur personnel, ainsi que sa femme et ses deux filles.

Tu peux apprendre ces versets de la Bible par cœur :

Le pardon de Dieu

Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres. 1 Jean 1. 5
Si nous confessons nos péchés il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. 1 Jean 1. 9
Le sang de Jésus Christ... nous purifie de tout péché. 1 Jean 1. 7

Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige. Ésaïe 1. 18

Seigneur,... il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint. Psaume 130. 4

Pardonner aux autres

Soyez bons, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné.
Éphésiens 4. 32
Confessez donc vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre, en sorte que vous soyez guéris : la fervente supplication du juste peut beaucoup. Jacques 5. 16

Aimer son prochain

Jésus Christ dit : Vous avez entendu qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent; ainsi vous serez les fils de votre Père qui est dans les cieux.
Matthieu 5. 43-45
Vous avez entendu qu'il a été dit: Oeil pour oeil, et dent pour dent. Mais moi, je vous dis: Ne résistez pas au mal; au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Matthieu 5. 38-39

Ne rendez à personne mal pour mal ; proposez-vous ce qui est honnête devant tous les hommes ; s'il est possible, autant que cela dépend de vous, vivez en paix avec tous les hommes. Romains 12. 17, 18

Le juge et le bandit

Les meilleurs amis du monde

– Bruno, Bruno!
Une fenêtre du premier étage de la maison jaune s'ouvre et la tête de Bruno apparaît dans l'encadrement. Il sourit à Cédric, son copain qui l'appelle depuis le trottoir d'en face.

–Viens, Bruno! on va faire un tour de vélo.
– Il faut que je termine mes devoirs et je viendrai tout de suite si maman me le permet, répond Bruno, toujours depuis sa fenêtre.

On ne peut imaginer meilleurs amis que Cédric et Bruno. Ils habitent la même rue, vont à la même école, sont dans la même classe et s'entendent parfaitement.
Ils sont si différents pourtant!
Bruno sait que si son vélo est cassé, Cédric n'a pas son pareil pour réparer un frein ou détordre une fourche. Mais Cédric sait, lui, qu'il peut toujours sonner chez Bruno lorsqu'il n'arrive pas à faire ses devoirs. Bruno, patiemment, lui expliquera.
Bruno et Cédric n'imaginent pas qu'ils pourraient un jour vivre l'un sans l'autre.
Pourtant la vie sépare…

Séparations

Elle a commencé à les séparer lorsque Cédric a redoublé et qu'ils ne se sont plus trouvés dans la même classe. Ils se sont alors rencontrés moins souvent sur le chemin de l'école.
Et puis ce qui a pesé si lourd sur leur cœur à chacun, c'est lorsqu'un énorme camion de déménagement s'est arrêté devant la porte du logement de Bruno. Cédric sait que son copain déménage à plusieurs kilomètres de là.

– On se reverra souvent! lui a promis solennellement Bruno.

Mais bien qu'ils se soient retrouvés de temps en temps le mercredi après-midi, ils savent tous les deux que rien ne sera plus jamais comme avant.

Inexorablement la vie les a séparés.

Mauvaises influences

Quelques années plus tard, Cédric s'est retrouvé en apprentissage chez un électricien pour apprendre le métier. Tout en travaillant il pense encore de temps en temps à son vieux copain Bruno et se souvient avec nostalgie des jours heureux de leur enfance lorsqu'ils habitaient ensemble et se voyaient tout le temps.
Non, ils ne se voient plus du tout et Cédric ignore même où Bruno se trouve et ce qu'il est devenu.

Après son apprentissage, Cédric a été embauché dans une grande entreprise. Le soir, il se retrouve seul, après le travail, dans la petite chambre qu'il a louée. Il s'ennuie…
Aussi pour rompre la solitude qui lui pèse de plus en plus, Cédric a commencé à fréquenter le café d'en face.
Il s'y est fait quelques relations. Un jour, il a fait la connaissance de quelques jeunes de son âge qui, de prime abord, lui ont paru particulièrement sympathiques. Ses nouveaux copains lui ont expliqué à demi-mots qu'il y avait moyen de gagner de l'argent plus facilement qu'avec un tournevis d'électricien. Ce que les gens ne voulaient pas donner, il suffisait de le leur prendre.

Voleur !

Et c'est parce que Cédric s'est laissé convaincre et entraîner par ses nouveaux copains, qu'il s'est retrouvé un jour, menottes aux mains, entre deux policiers. Oui, il a été arrêté lors d'un vol dans une banque.
Plongé dans ses réflexions, Cédric sait qu'il lui faudra comparaître au tribunal pour y être jugé. Il risque d'être condamné à une lourde peine et peut-être à une amende dont il est bien incapable de payer le premier sou.

Au tribunal

Le jour du jugement est arrivé. Encadré par deux policiers, Cédric est introduit dans la salle du tribunal. D'abord il ne voit rien qu'une grande salle froide dans laquelle sont assises plusieurs personnes. Mais tout à coup, son sang se fige dans ses veines. Il voit, là-bas où sont assis les juges en robe noire, celui du milieu… c'est Bruno!
Bruno le regarde de ses mêmes yeux bleus d'autrefois, mais sans qu'ils soient éclairés par cette chaude lueur d'amitié que Cédric connaissait si bien lorsqu'ils étaient enfants.

Cédric voudrait l'interpeller.
– Bruno, c'est moi, ton copain ! Ne me reconnais-tu pas?

Mais les mots restent coincés dans sa gorge.
Lentement on énumère son nom, son adresse, et les charges retenues contre lui.

Puis, comme dans un cauchemar dont il ne parviendrait pas à sortir, Cédric entend la sentence prononcée par son ancien camarade: de la prison avec sursis et une amende plus lourde que tout ce que Cédric avait imaginé. Il reste anéanti.

Une proposition

Mais Bruno est devenu grave subitement:
– Que penses-tu faire maintenant? demande-t-il.
L'espace d'un instant, Cédric est tenté de lui lancer à la tête:
– Je vais essayer de payer l'amende que tu m'as collée.
Mais il n'a pas le temps d'être désagréable, car déjà Bruno enchaîne:
– Ecoute, ma femme et moi avons acheté une propriété entourée d'un immense jardin. Tu me connais, tu sais que je ne suis pas très fort pour bricoler ou jardiner. Ce serait vraiment super si tu acceptais de venir t'en occuper. Nous habiterions dans la même propriété et ce serait alors un peu comme autrefois.

Cédric lève la tête. Bruno a un regard interrogateur, comme autrefois quand il lui demandait de réparer son vélo.

– Mais l'amende? balbutie-t-il.
– L'amende? Elle est payée!
Bruno dit cela simplement comme quelque chose de tout naturel.
– Alors, réfléchis à ce que je te propose.

Une visite

Quelques heures ont passé. Cédric a été remis en liberté et renvoyé chez lui. Assis sur le bord de son lit, dans sa petite chambre, la tête dans les mains, il se demande comment il va faire pour payer l'énorme amende qu'on lui a infligée. Perdu dans ses sombres pensées, Cédric entend à peine qu'on frappe à la porte.

– Entrez!

La porte s'ouvre doucement: Bruno!

– Est-ce que je peux entrer?

– Comme tu veux, lance Cédric d'un ton rogue.

Mais le Bruno qui vient s'asseoir en face de lui ne ressemble en rien au Bruno du tribunal dont les yeux vous glacent et dont la voix résonne sinistrement dans la salle d'audience. Non, c'est le Bruno d'autrefois avec sa voix agréable qui se présente, les yeux pétillants d'une chaude amitié. Et, alors qu'ils causent tous les deux de choses et d'autres, Cédric se dit que finalement Bruno n'a pas tellement changé. Est-ce vraiment le même homme qui siégeait, il y a à peine quelques heures, au tribunal? Est-ce vraiment lui qui a prononcé la terrible sentence ?

La propriété de Bruno

Cédric commence alors à rêver. Cette propriété, il la voit avec son immense jardin. Il a toujours aimé s'occuper de jardinage.

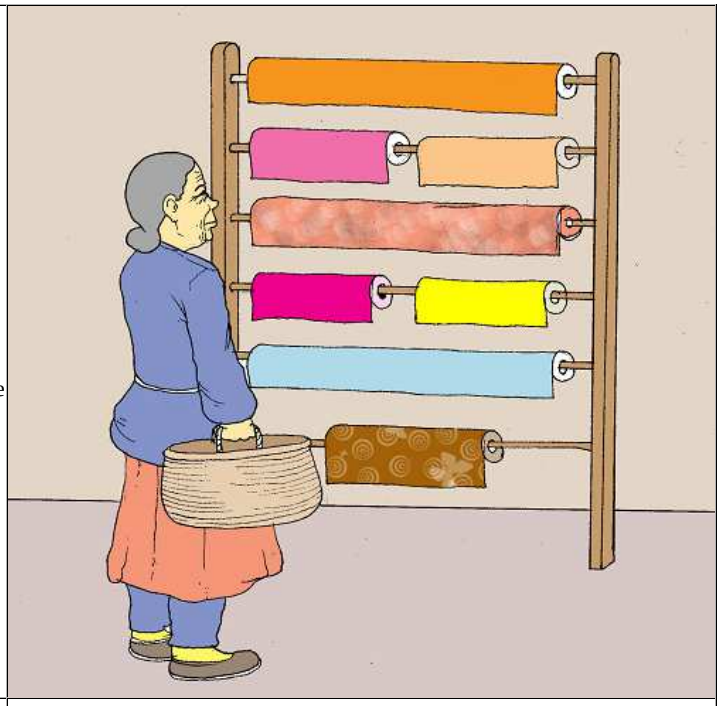
Et lorsque Cédric quitte pour toujours sa mansarde pour suivre Bruno dans l'escalier, il réalise que celui qui l'a condamné ce matin au tribunal, celui qui a payé l'amende et celui chez lequel il va habiter désormais, c'est une seule et même personne: Bruno, son copain de toujours.

Jésus est l'ami de toujours. C'est parce qu'il est Dieu qu'il a prononcé une terrible condamnation contre les péchés que nous avons commis. Mais c'est aussi lui qui en a porté la punition, lorsque sur la croix, il est mort à notre place, à ta place. C'est encore lui qui invite chacun de nous à vivre en relation avec lui. Il ouvre son ciel, comme Bruno sa nouvelle maison, à ceux pour lesquels il a donné sa vie. Connais-tu l'ami de toujours? Connais-tu le Seigneur Jésus?

Le papier qui parle

Trop cher !

– N'envoyez jamais Koto-San à l'école des étrangers!
Grand-mère, debout sur le pas de sa porte, songe à cette parole du prêtre bouddhiste. Elle ne peut s'empêcher de frissonner en se rappelant tous les malheurs qu'il lui a prédits si elle désobéissait. Pourtant Koto-San paraît si heureuse depuis qu'elle fréquente l'école missionnaire! Absorbée dans ses pensées, grand-mère regarde Koto-San qui, là-bas sur le chemin qui conduit à l'école, joue à sauter d'une pierre à l'autre. Grand-mère d'ailleurs n'attend qu'une chose: que sa petite-fille disparaisse au premier tournant pour s'en aller, elle aussi. Elle veut aller à la ville.
Le vent en effet est si froid l'hiver lorsqu'il descend de la montagne: il s'infiltre à travers les planches mal jointes de leur petite maison et les glace jusqu'aux os. Oh, si elle pouvait apporter du marché de la ville un peu de papier peint, elle le collerait sur les murs et cela les protégerait, Koto-San et elle, des courants d'air. Tout en marchant, son panier à la main, Grand-mère sourit en pensant par avance à la joie de sa petite-fille. Oh, si elle trouvait tout à l'heure, en rentrant de l'école, du papier collé sur les murs de leur petite chambre, quelle joie pour elle! Son espoir pourtant est de courte durée. Grand-mère secoue la tête: tout est si cher ! Les rouleaux de papier les meilleur marché sont encore bien au-delà de ses maigres ressources.



Qu'est-ce que c'est, là, à côté du chemin ?

Triste et découragée, avec son panier vide, elle reprend le chemin du retour. Elle marche depuis un moment quand tout à coup elle aperçoit non loin d'une maison blanche, là à côté du chemin, un objet qui ressemble à une boîte. Comme si elle faisait quelque chose de défendu, Grand-mère s'en approche, le saisit et l'examine avec curiosité. Cela ressemble bien à une boîte, ça s'ouvre, mais à l'intérieur il y a des morceaux de papier attachés au bord. Non, Grand-mère n'a jamais vu de livres, mais une idée jaillit dans sa tête: si je coupais l'un après l'autre ces morceaux de papier, pourquoi ne pourrais-je pas les coller sur les murs de chez moi? Toute tremblante, Grand-mère le fourre dans son sac.
Dès son arrivée, elle se met au travail, elle rit de plaisir en pensant à la surprise de Koto-San tout à l'heure en rentrant de l'école. Le travail est long, mais grand-mère s'y applique de tout son cœur. Coupant une à une les feuilles, elle y met un peu de colle de sa fabrication puis les dispose bien droites l'une à côté de l'autre. Quand enfin elle se redresse, elle regarde son travail avec satisfaction. Sur chaque feuille il y a de minuscules dessins noirs. Comme c'est étrange! Grand-mère va ensuite se poster face à la porte, attendant avec impatience l'arrivée de Koto-San.

Le papier peint me parle

Des petits pas sur le chemin, la porte s'ouvre, Koto-San reste interdite sur le seuil: quelle surprise! Alors elle court embrasser sa grand-mère qui, les yeux pétillants de malice et de joie, la serre sur son cœur.
Les jours passent. Il y a quand même quelque chose que Grand-mère ne comprend pas: Comment Koto-San, d'habitude si vive et toujours en mouvement, peut-elle rester des heures entières devant les petits dessins noirs qui décorent les feuilles de son papier peint? Koto-San, elle non plus, ne sait pas comment dire à Grand-mère que sur les murs de leur maison sont justement écrites les histoires qu'on leur raconte à l'école et qui la rendent si heureuse. Elle sait que Grand-mère lui a formellement interdit de dire le moindre mot du Dieu des étrangers. Un jour, Grand-mère n'y tient plus:
– Koto-San, pourquoi restes-tu des heures entières à regarder les murs?
Koto-San tressaille:
– Oh, Grand-mère, le papier peint me parle.
– Comment est-ce possible ?... et moi qui n'entend rien, dit Grand-mère en collant son oreille au mur. Et que raconte t-il?
– Eh bien, répond Koto-San en rougissant, il raconte comment le grand Dieu du ciel a fait le ciel et la terre, la lune et les étoiles. Mais il dit aussi comment il a envoyé son Fils pour sauver les hommes de leurs péchés.
La curiosité de Grand-mère commence à s'éveiller ; elle colle encore son oreille au mur :
– Non, je n'entends rien, mais si toi tu entends quelque chose, dis-le moi.
Chaque jour, grand-mère attend que Koto-San rentre de l'école pour faire parler le papier peint. Ce que dit le papier peint descend jusqu'au fond de son cœur. Elle comprend mieux pourquoi Koto-San est si heureuse depuis qu'elle va à l'école missionnaire.

Le prêtre

Pourtant, de temps en temps elle pense au prêtre bouddhiste. Et alors elle se dit que ce qu'elle a fait n'est peut-être pas bien. Aussi un jour s'en va-t-elle jusqu'à la maison du prêtre. Elle arrive devant une porte entourée de figures grimaçantes représentant toutes sortes de dieux. Lorsque le prêtre lui ouvre, Grand-mère commence à tout lui raconter. Mais à mesure qu'elle parle, elle voit monter au visage du prêtre les signes d'une colère de plus en plus violente. Avant qu'elle n'ait eu le temps de finir, il se met à hurler, à gesticuler de telle sorte que Grand-mère s'enfuit, effrayée. Triste et découragée, elle reprend le chemin de sa maison.

La dame de la maison blanche

Elle se trouve justement près de l'endroit où, quelques jours plus tôt, elle a ramassé le livre qu'elle a collé chez elle et qui a mis le prêtre dans une telle fureur. Elle lève les yeux, il y a là-bas une petite maison blanche habitée par des étrangers. Le livre qu'elle a trouvé est peut-être à eux? Prenant son courage à deux mains, elle s'approche de la maison et, timidement, frappe. Un pas furtif, la porte s'ouvre toute grande, une dame étrangère sourit et l'invite à entrer. Une fois assise sur la petite chaise qu'on lui a approchée, Grand-mère, tremblante, raconte à la dame étrangère qu'elle n'a pas voulu voler le livre, mais qu'elle l'a trouvé et collé sur les murs de chez elle. La dame écoute attentivement Grand-mère. Oui, le livre est bien à elle. Soudain Grand-mère tressaille. Là-bas, sur une petite table de l'autre côté de la pièce, elle aperçoit un livre tout à fait semblable à celui qu'elle a trouvé le long du chemin.
– Oh madame, il était comme celui-ci. Dites-moi, les histoires qu'il raconte sont-elles vraies? Est-ce vrai que Dieu m'aime?
Sans perdre une parole de sa visiteuse, la dame étrangère est allée prendre le livre de l'autre côté de la pièce et l'a ouvert.
– Ecoutez, dit-elle doucement à Grand-mère : «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». Puis, tournant quelques pages: «Je ne mettrai

point dehors celui qui vient à moi».
Grand-mère écoute. «Je ne mettrai point dehors.» Elle pense à la manière dont elle a dû quitter la maison du prêtre tout à l'heure.
– Koto-San, Koto-San, sais-tu que notre papier peint, c'est la Bible, le livre des missionnaires?
Oui, Koto-San le sait. Grand-mère et Koto-San se regardent d'un air complice: Jésus est leur Sauveur à l'une et à l'autre. Elles n'ont pas besoin de paroles pour savoir que dans leur cœur à chacune brûle dorénavant un amour qui ne s'éteindra jamais.

Le thé avec les voisins

Cette nouvelle est trop importante et trop merveilleuse pour la garder pour elle toute seule. Aussi Koto-San court-elle chez plusieurs de leurs voisins pour les inviter à prendre le thé. Lorsque les voisins sont arrivés, Grand-mère leur a servi le thé. Puis Koto-San s'est mise devant un des murs de la petite chambre. Chacun fait silence pour écouter parler le papier peint. En partant, les invités sont unanimes:
– C'est vraiment très bien d'avoir un papier peint qui parle. Mais ce qui est mieux encore, c'est qu'il parle de l'immense amour de Dieu. Nous reviendrons volontiers.
Depuis ce jour, les séances de thé sont devenues habituelles chez Grand-mère et il y a toujours davantage de monde. Chacun y arrive à temps, on se dépêche de boire son thé pour être prêt à écouter les merveilleuses paroles que lit Koto-San sur les murs de la petite chambre.

Sous le lit

Cambriolage

Pedro flâne sur le trottoir. Pourtant, sans en avoir l'air, il observe du coin de l'œil la maison d'en face. Il a l'intention de la cambrioler cette nuit. Lorsque les lumières s'éteindront, ce sera le signe que les habitants sont allés se coucher. Il fait si chaud ce soir qu'on laissera bien une porte ou une fenêtre entrebâillée!

Quelques heures plus tard, à la faveur de la nuit qui est maintenant complètement tombée, Pedro se glisse dans le jardin. Silencieusement il pousse une porte-fenêtre qui ne résiste pas. Le voilà à l'intérieur. Tout est calme.

Il avance avec prudence, dans cette demeure qu'il ne connaît pas. Il pousse une autre porte et se retrouve dans une pièce sombre. Pedro s'habitue peu à peu à l'obscurité. Il distingue une table et, dans un coin, un grand lit.

Mais alors qu'il cherche du regard des objets à emporter, il entend tout à coup plusieurs pas qui se rapprochent. Il réalise qu'il n'a plus le temps de s'enfuir. Aussi rapidement que possible, il se glisse sous le lit. Il ne va tout de même pas se faire prendre!

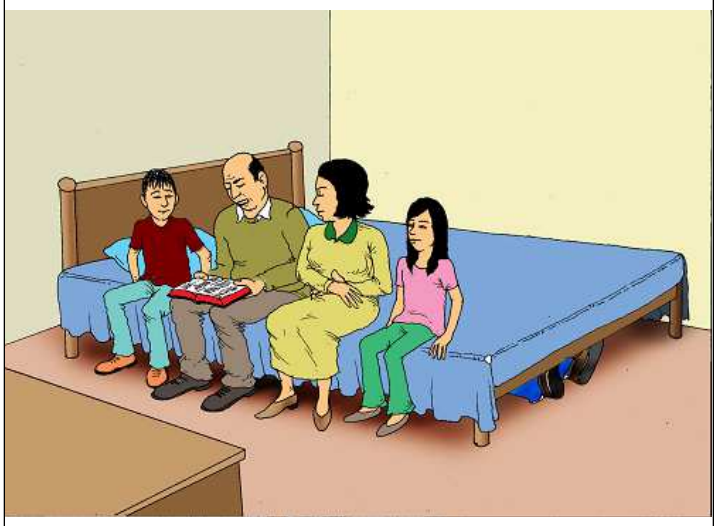
Lecture de famille

La porte s'ouvre et la lumière inonde la chambre. Toute la famille est là. Pedro ne voit que leurs pieds, mais il se rend compte qu'on vient s'asseoir justement sur le lit sous lequel il s'aplatit, essayant, autant que possible, de retenir sa respiration.

Alors Pedro entend le père de famille lire quelque chose qu'il n'a jamais entendu. Ce sont des paroles de la Bible. Non, Pedro n'a jamais rien entendu de si beau. Il n'ose pas faire un mouvement mais écoute de toutes ses oreilles ces paroles magnifiques qu'il comprend pourtant si peu, mais qui résonnent jusqu'au plus profond de son cœur de voleur.

La lecture terminée, toute la famille se met à genoux et le père de famille s'adresse à Dieu, comme on parlerait à un ami présent. Pedro est bouleversé. Jamais il n'avait pensé qu'on puisse s'adresser ainsi à Dieu.

Puis aussi soudainement qu'elle est venue, toute la famille se retire et la pièce retombe dans l'obscurité et le silence de la nuit.



Voleur de Bible

Au bout d'un bon moment, Pedro s'aventure hors de sa cachette. Dans l'ombre, il aperçoit la Bible de famille restée sur la table. À pas de velours, il quitte cette maison, sans rien emporter sinon ce livre qui tout à l'heure a remué en lui des sentiments étranges et inconnus jusqu'alors.

Des mois s'écoulent.
Pedro lit la Bible, essayant de saisir le message de Dieu. Puis un jour, la lumière se fait en lui. Il s'approche de Dieu par Jésus Christ. Il reconnaît ses péchés et reçoit son pardon.

Que faire maintenant?

Au pied du lit ou Retour sur les lieux du cambriolage

Pedro retourne à la maison où il a pris la Bible. Cette fois il y va en plein jour et sonne à la porte.
C'est le père de famille qui lui ouvre. Pedro n'a jamais vu son visage et n'a aperçu que ses pieds.
Pedro raconte comment il s'est introduit dans la maison, comment il a assisté à la lecture de famille.
Il rapporte la Bible, mais voudrait tellement s'en procurer une!

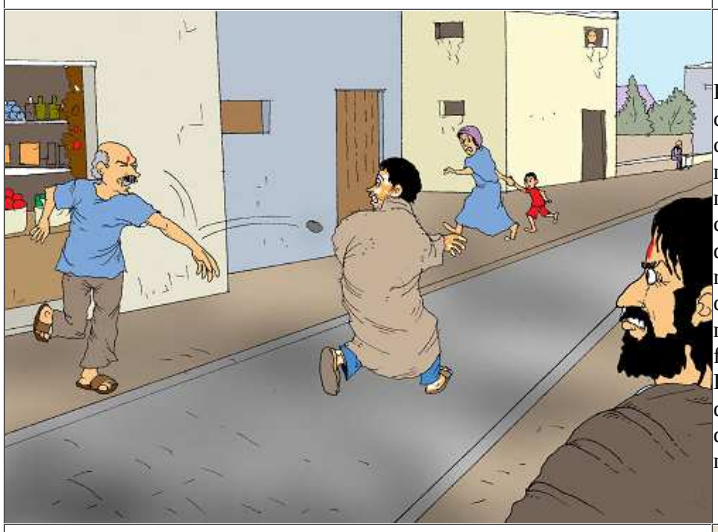
On le fait entrer. Après avoir parlé longtemps, Pedro et le père de famille s'agenouillent au pied du lit sous lequel il s'était caché, pour remercier celui qui est leur Sauveur à tous les deux.

Quelle surprise pour le père de retrouver sa Bible dans de telles conditions!
Quelle joie pour Pedro de pouvoir partager sa foi avec un autre croyant.
Mais quelle joie pour le Seigneur Jésus, d'avoir retrouvé celui qui était perdu!

Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à Moi !

Lépreux !

« Kandi, qu'as-tu au bras?» Nous étions rassemblés en famille dans la maison et ma mère regardait avec effroi mon bras alors qu'elle servait le repas du soir. Il est vrai que depuis quelque temps j'avais remarqué sur mon avant-bras une tache blanche que je n'arrivais pas à faire disparaître, ni en la lavant, ni en la grattant contre les pierres. Mon père aussi regardait avec stupeur la tache blanche de mon bras. Depuis ce jour, mes frères m'ont tenu à distance, on m'évitait. Plus personne ne voulait jouer avec moi, personne surtout ne me touchait. J'ai dû dormir à l'écart dans un coin de la maison. Jamais plus depuis ce jour ma mère ne m'a pris dans ses bras pour me parler doucement à l'oreille. Quelque temps après, c'est au fond du jardin que j'ai dû habiter dans une cabane de planches que mon père a construite pour moi. Des taches blanches, j'en avais maintenant sur tout le corps. Un mot s'était imposé à moi: lépreux... lépreux! J'étais lépreux! Je grandissais et devenais toujours plus malheureux. Chaque jour ma mère venait m'apporter à distance un peu de nourriture. Oh, comme j'aurais voulu me précipiter vers elle et lui dire: «Maman, maman, je suis toujours ton petit garçon!» Mais je savais qu'au premier geste la pauvre se serait enfuie, affolée à la crainte d'attraper la terrible maladie. Comme elle a dû souffrir, elle aussi!



Je suis parti

Puis un jour, je n'ai plus pu supporter d'habiter au fond du jardin, d'être nourri comme un chien. Alors, je suis parti. Je ne savais que vaguement jusqu'alors ce qu'était un lépreux. Les lépreux étaient ceux qui venaient mendier leur nourriture à la porte de notre maison. C'étaient ceux à qui mes camarades et moi avions si souvent jeté des pierres pour les chasser du village. C'étaient ceux aussi qui en passant criaient: « Impur, impur! » pour qu'on s'éloigne d'eux. Je suis donc parti, mendiant ici ou là un peu de nourriture. J'ai rencontré d'autres lépreux et nous avons vécu longtemps loin du monde, loin des villes et des villages, loin de ceux qui nous rejetaient. Un soir, lassé de ma misère, fatigué de cette triste vie qui était pire qu'une mort, je décidai d'en finir avec ma lamentable existence. Oui, demain je marcherai jusqu'au fleuve. Là je me jetterai à l'eau et tout sera fini. Le lendemain matin j'ai donc pris la direction du fleuve. En traversant les villages j'ai crié: «Impur, impur! » pour qu'on s'éloigne de moi. On m'a lancé des pierres mais bientôt j'ai vu le fleuve miroiter sur les rayons de soleil. Mon cœur était aussi lourd qu'une pierre.

Lépreux, viens ici !

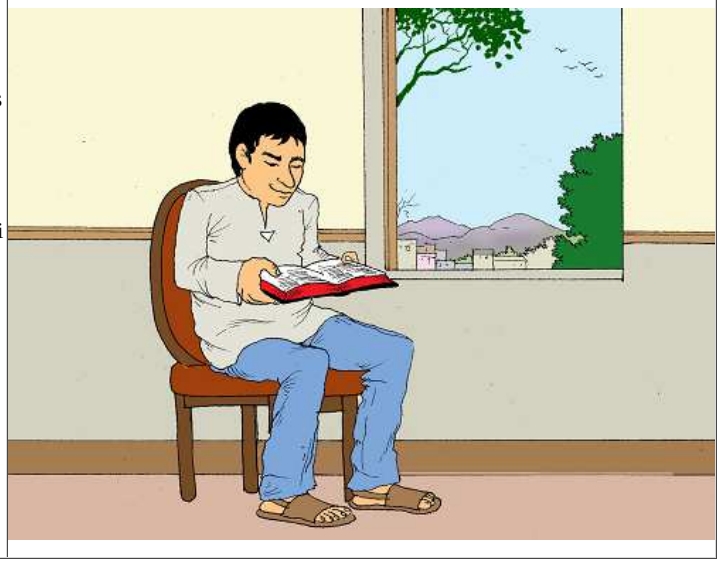
Mais tout en marchant, j'ai remarqué à une vingtaine de mètres de moi un vieillard assis sur une pierre plate au bord du chemin. Ses cheveux et sa barbe brillaient dans le soleil du matin. Je m'apprêtai à faire un détour pour éviter qu'il ne me lance une pierre ou ne crache dans ma direction. Mais... au contraire, le vieillard m'appela doucement: «Lépreux, lépreux, viens ici! » Craintif, je m'approchais et le vieillard m'invita à m'asseoir à côté de lui. Il me parla doucement de ma maladie, il me parla aussi d'une autre maladie qui rongeait mon cœur et qui s'appelle le péché. Il me parla d'un endroit où on soigne les lépreux comme moi. Mais il me parla aussi d'un certain Jésus qui pouvait guérir la maladie de mon cœur. Je sentis mon cœur se briser et des larmes me monter aux yeux. Je cachai mon visage dans mes mains et je restai ainsi longtemps, n'osant lever la tête. Quand enfin je me redressai, le vieillard était parti. Je regardai la campagne autour de moi: quelque chose avait changé. La lumière semblait plus pure, le soleil plus radieux, mais surtout quelque chose s'était allumé en moi et ce quelque chose, c'était de l'espoir. Le vieillard m'avait indiqué un endroit appelé léproserie. Oui, je voulais y aller. J'ai longtemps marché, j'ai beaucoup cherché…

Me laissera-t-on entrer ?

Quand enfin j'ai découvert le lieu indiqué, je me suis trouvé devant un grand bâtiment blanc. Rempli de crainte, j'ai hésité à frapper à la porte. Allait-on me chasser comme tant et tant de fois je l'avais été? Je finis par frapper. On m'a ouvert, on m'a souri et on m'a fait entrer. On ne m'a pas demandé beaucoup d'explications mais un médecin m'a examiné, n' hésitant pas à me toucher de ses propres mains, les passant sur les endroits malades. On m'a gardé dans cette maison et on m'a soigné. Un jour une des personnes qui s'occupait de moi m'a donné un livre. «Lis-le», m'a-t-elle dit avec un bon sourire, «c'est la Bible, la Parole de Dieu».

Tous, le même maître

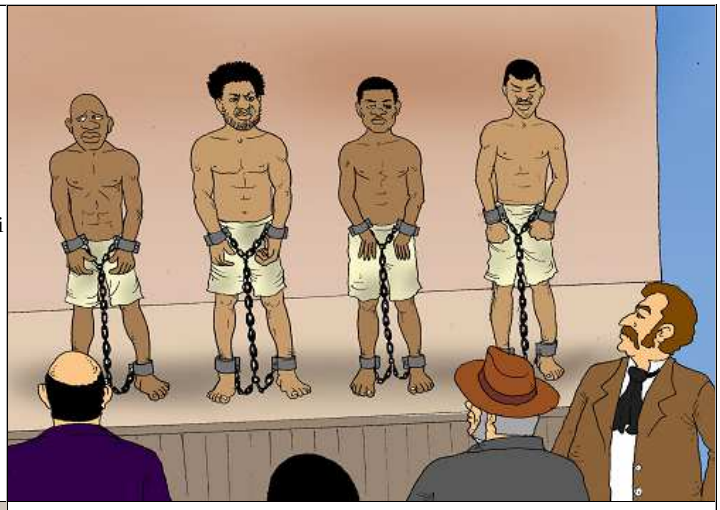
D'abord je n'ai pas saisi grand chose de ma lecture, mais un soir j'ai lu ce que Jésus dit: «Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi». Alors j'ai compris que le vieillard là-bas qui m'avait appelé auprès de lui sur le chemin et celui qui m'avait ouvert la porte de la léproserie, et aussi le médecin et tous ceux qui s'occupaient tous les jours de moi, ils avaient tous le même maître: Jésus. Si c'est à cause de Jésus qu'ils m'ont accueilli et qu'ils me soignent avec tant de dévouement, alors ça vaut la peine de le connaître, lui Jésus, le Maître. Lui pourra me guérir du péché qui me ronge. Ce soir-là, pour la première fois de ma vie, j'ai prié et Jésus m'a ouvert. À la léproserie on m'a donné des médicaments pour soigner ma lèpre. Jésus, lui, a donné sa vie sur une croix pour guérir mon cœur. Aujourd'hui je suis délivré de ma lèpre. Je pourrais vous raconter avec quelle joie mes parents m'ont accueilli quand je suis retourné à la maison. Je pourrais aussi vous raconter comment maintenant moi aussi j'aide à soigner les lépreux. Mais ce que je voudrais vous dire avant tout, c'est que Jésus m'a aimé, qu'il m'a pardonné tous mes péchés. Oh, si beaucoup de gens pouvaient encore apprendre à connaître celui qui dit: «Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi» ! (Jean 6 verset 37)



VENDU

Esclaves à vendre

Gongo, l'esclave noir, est enchaîné avec d'autres esclaves. Il regarde avec défi la foule qui se presse dans la salle du café de cette petite ville américaine.
Il sait que pour tous ces gens, il n'est qu'une marchandise au milieu d'autres, une marchandise qui tout à l'heure sera vendue aux enchères. Il sait aussi que pour tous ceux qui le regardent, lui et ses compagnons, il n'a d'intérêt que par la somme de travail qu'il peut fournir, et le prix auquel il pourra être acheté.

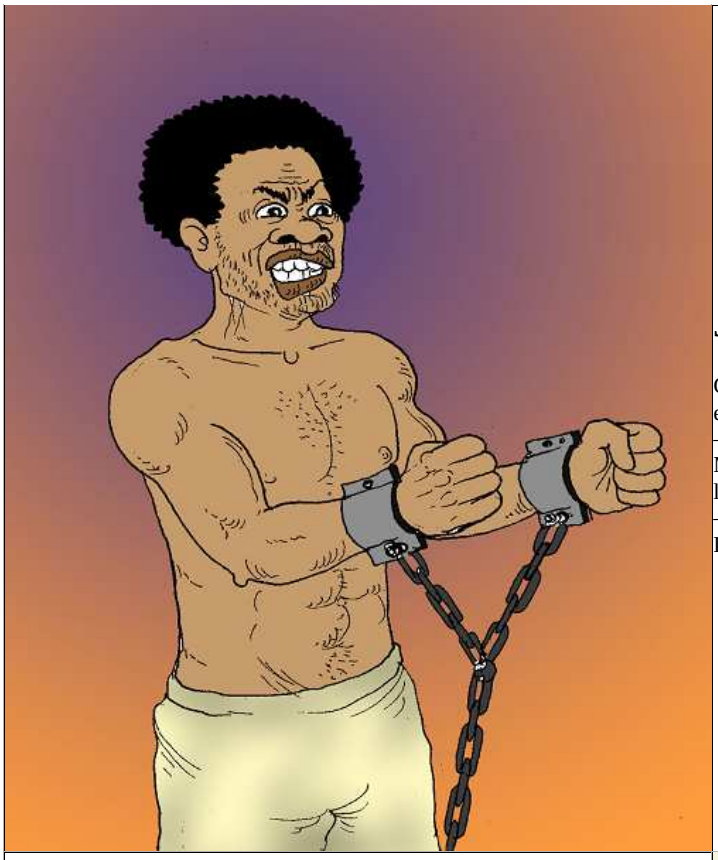


L'homme au chapeau gris

Pourtant, Gongo ne peut s'empêcher de jeter de temps à autre un regard inquiet vers l'homme au chapeau gris qui est assis au fond de la salle. Cet homme est un étranger; on ne l'a jamais vu dans la région et ses vêtements montrent bien qu'il n'est pas d'ici.
– Serait-il venu, lui aussi, pour acheter un esclave ? songe Gongo au milieu du brouhaha des conversations.
Être acheté par un étranger, quelle catastrophe pour un esclave! C'est pire que de devoir servir un maître dur et exigeant. Être acheté par un étranger, ça veut dire quitter son pays, sa famille, sa femme et ses enfants pour suivre son maître dans son lointain pays.
– Pourvu qu'il ne m'achète pas... songe Gongo avec angoisse.
L'homme au chapeau gris est seul et ne parle à personne.
Bientôt le silence se fait dans la salle: on annonce le début de la vente.
Le premier esclave est proposé. Les enchères montent: 100 dollars! 120! 145 dollars!... Le marteau tombe: un à un les esclaves sont vendus.

Ne m'achetez pas !

Puis c'est au tour de Gongo... Un homme s'est redressé:
– 120 dollars!
Gongo pâlit en réalisant avec terreur que celui qui vient de lancer ce prix... est justement l'homme au chapeau gris.
– Ne m'achetez pas! Je ne vous veux pas comme maître!
D'autres acheteurs essayent de proposer davantage... Mais inlassablement l'étranger augmente le prix.
– 150 dollars!
Gongo, secouant ses chaînes, hurle plein de colère:
– Ne m'achetez pas, je ne vous servirai pas.
Mais l'étranger, sans sourciller, continue:
– 180 dollars!

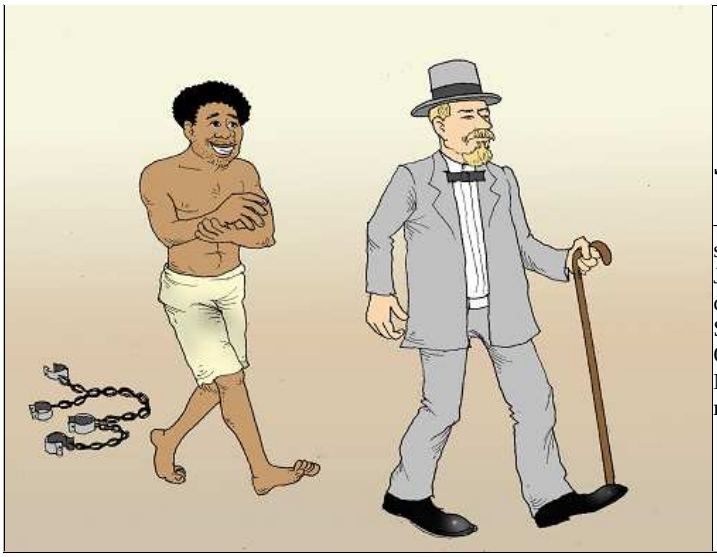


Je vous tuerai !

Gongo, en proie à une colère qu'il ne contrôle plus, montre son poing enchaîné à l'étranger:
– Si vous m'achetez, je vous tuerai!
Mais l'étranger, sans s'occuper de la fureur de l'esclave ni de ses menaces, lance un nouveau prix en réponse à un autre acheteur:
– 195 dollars!
Les autres acheteurs se taisent...

Tu es libre !

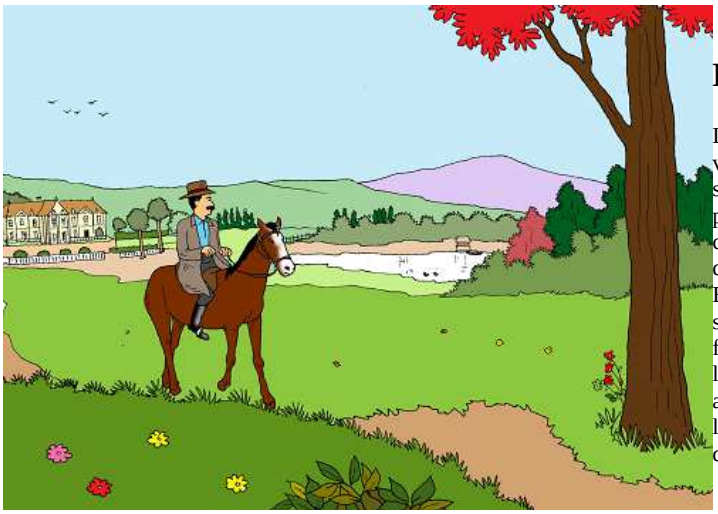
Le marteau tombe: "Vendu".
Gongo vient d'être acheté par l'homme au chapeau gris. Celui-ci se lève pour payer sa nouvelle acquisition, et lorsqu'il se dirige vers son esclave, un profond silence tombe sur la salle.
Que va-t-il se passer? L'esclave furieux va-t-il se jeter sur lui? Chacun retient son souffle... Gongo, tremblant de rage, voit l'homme au chapeau gris se diriger vers lui. Il s'arrête à quelques pas et s'adressant à lui avec un fort accent étranger:
– Tu pensais que je t'achetais pour t'emmener loin de chez toi ? Si je t'ai acheté, c'est pour te délivrer et faire de toi un homme libre. Tu entends, tu es libre !
Une à une, les chaînes que l'étranger a ouvertes tombent. Gongo ne dit rien. Et ce n'est que lorsque l'étranger se tourne pour quitter la salle et s'en aller, que Gongo s'élance:



Je veux te servir

– Maître, je veux te suivre ! Je veux te servir, emmène-moi où il te plaira, je suis ton esclave!
Jésus non plus ne force personne à le servir. Il nous a payés pourtant très cher. Non pas une somme d'argent, mais il a donné sa vie pour nous sauver. Son sang a coulé pour te délivrer de l'esclavage du péché.
Quelle est la réponse de ton cœur?
Ne vaut-il pas la peine de vivre pour **Celui qui pour nous est mort et a été ressuscité** ? (2 Corinthiens 5, verset 15)

L'HOMME LE PLUS RICHE DE LA VALLÉE

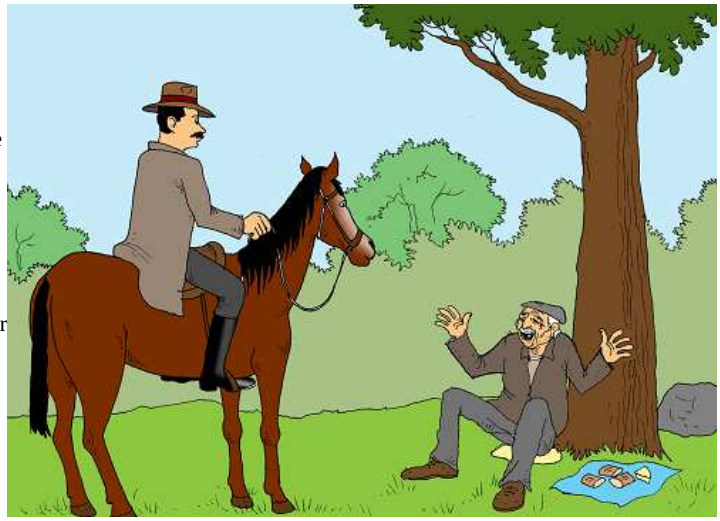


Dans la fraîcheur du matin

Devant la fenêtre de sa chambre à coucher, Monsieur Godard s'étire. Oui, vraiment, il a très bien dormi. Là-bas, derrière les montagnes, le soleil vient de sortir, et la journée s'annonce superbe. Jamais Monsieur Godard ne s'est senti plus en forme, jamais la vie ne lui a semblé plus belle. Et pour bien commencer sa matinée, il fait seller son cheval pour faire le tour de l'immense domaine dont il est le riche propriétaire.
Bientôt le voici à cheval dans la fraîcheur du matin, admirant fleurs et arbres sur les feuilles desquels la rosée n'a pas eu le temps de sécher. Son cheval foule une herbe qu'on sent épaisse. Le regard du cavalier se perd dans l'immense vallon. Tout ceci est à moi, pense-t-il, non sans fierté. Tout là-bas, il aperçoit le vieux Hans, son fidèle fermier. Il a déjà fauché et il est assis à l'ombre d'un grand arbre. Monsieur Godard lance sa monture dans sa direction.

Oh, Monsieur, j'ai rêvé...

– Ohé, Hans, comment allez-vous aujourd'hui? Mais Hans, au lieu de répondre, le visage baissé, semble parler tout seul. Ce n'est que lorsqu'il entend le cheval juste à côté de lui que Hans tressaille et se redresse.
– Oh, excusez-moi, Monsieur, je ne vous avais pas entendu arriver... Faut dire que je deviens sourd...
– Pourtant vous avez toujours votre bon sourire heureux.
– Heureux, ah Monsieur! Comment ne le serais-je pas ? J'ai tant de raisons de l'être. J'ai tout ce qu'il me faut, un toit, une bonne nourriture… c'est plus que ce que possédait mon Sauveur quand il était sur la terre. D'ailleurs, c'est justement lui que je remerciais pour la nourriture qu'il me donne. Monsieur Godard jette un coup d'œil sur le pauvre casse-croûte de Hans qui est étalé sur l'herbe: un morceau de fromage et trois tranches de pain de seigle.
C'est donc pour cela que Hans remercie son Dieu ! Monsieur Godard ne peut s'empêcher de penser à sa salle à manger, sa vaisselle de cristal, son couvert d'argent qu'en ce moment même on doit installer pour son prochain repas.
Mais le vieux Hans continue:
– Oh, Monsieur, j'ai fait un rêve étrange cette nuit. J'ai rêvé du ciel, c'était magnifique ! Et puis j'ai entendu une voix qui disait: "L'homme le plus riche de la vallée mourra cette nuit", après quoi je me suis réveillé.



Allô, Docteur !

Monsieur Godard a de la peine à cacher le malaise que lui apporte ce rêve étrange. L'homme le plus riche de la vallée... c'est lui, bien sûr... Et lorsque, sur son cheval, il quitte Hans, il se sent beaucoup moins bien qu'il y a un instant.
– Bah! Je ne vais tout de même pas gâcher ma journée à cause du rêve de ce vieux fou... Mais a-t-il vraiment le cœur en bon état? N'aurait-il pas de la fièvre ? Il sent comme un malaise... Aussi écourte-t-il sa tournée pour rentrer dans sa magnifique demeure. Pendant que quelqu'un conduit son cheval à l'écurie, Monsieur Godard monte l'escalier monumental qui conduit à la porte d'entrée. Il se sent nerveux, inquiet, préoccupé, et à vrai dire plus très en forme.
L'homme le plus riche de la vallée mourra cette nuit... Cette parole de Hans l'inquiète. Aussi la première chose qu'il fait en rentrant, c'est de décrocher le téléphone:
– Allô, Docteur Dubois ? Oui, ne pourriez-vous pas passer cet après-midi ?... Non, je ne suis pas malade, mais venez quand même... Oui, un contrôle de mon état général. A tout à l'heure, Docteur!
Pendant le début de l'après-midi, Monsieur Godard n'arrive à s'intéresser à rien. Il tend l'oreille, attendant le fameux coup de sonnette qui amènera le médecin. C'est en plus un de ses bons amis, à qui Monsieur Dubois pourra se

confier.

Qu'est-ce qui vous tracasse ?

Dring...! Ah, le voilà!
– Entrez, Monsieur Dubois. Je suis bien heureux de vous voir.
Monsieur Dubois dévisage son interlocuteur.
– Eh bien, Monsieur Godard, vous avez excellente mine, ne me dites pas que vous avez besoin d'un médecin.
Le visage du riche propriétaire se rembrunit.
– Pourtant, si vous vouliez bien m'ausculter et me dire ce que vous pensez de ma santé.
Le docteur s'exécute. Sortant son stéthoscope, il examine minutieusement son patient. L'examen terminé, il lève les yeux sur le visage anxieux de Monsieur Godard.
– Je crois que vous n'avez jamais été aussi bien portant. Mais dites-moi donc ce qui vous tracasse, ce qui ne va pas.
– Eh bien, c'est mon fermier, le vieux Hans, qui m'a bien alarmé ce matin, il m'a dit qu'il avait rêvé... que l'homme le plus riche de la vallée allait mourir cette nuit.
– Ha! Ha! Ha!, Mon pauvre ami, et c'est cela qui vous tourmente?
– Oui, c'est cela, vous riez, mais très honnêtement, moi, j'ai peur.

Nous causerons toute la soirée

– Bon, écoutez, voilà ce que je vous propose. Vous allez rester toute la soirée dans votre salon, vous allez chasser ces idées noires et, tenez, pour vous distraire, je me propose de passer la soirée avec vous.
– Bien volontiers, Docteur, nous souperons ensemble, et nous causerons toute la soirée.
La nuit tombe bientôt sur l'immense domaine, et sur le beau logis de Monsieur Godard. Monsieur Dubois essaie, par sa conversation enjouée, de distraire son hôte. La lourde horloge, là-bas, de l'autre côté du salon sonne neuf coups, neuf heures... La bonne humeur de Monsieur Dubois est communicative. Monsieur Godard se détend, il pense moins à Hans, son vieux fermier. Dix heures trente...
– Monsieur Dubois, ne voulez-vous pas passer la nuit ici? Il est tard, et je serais bien heureux de vous savoir sous mon toit.
– Si vous voulez, mais surtout, ne vous inquiétez pas.

Riche quant à Dieu

L'horloge vient à peine de sonner onze heures, que la sonnette de la porte de la maison retentit. Monsieur Godard sursaute et se lève comme un ressort.
– Qui est là ?
Il se précipite vers la porte, suivi du docteur, et ouvre: devant la porte, se tient un paysan, chapeau bas.
– Qu'y a-t-il?
– Oh, Monsieur, je viens simplement vous dire que le vieux Hans... vient de mourir...
Monsieur Godard reste interdit. L'homme le plus riche de la vallée? C'était donc lui. Regagnant le salon, il pense à son vieux fermier, à son bout de fromage, mais à son sourire tellement heureux. Bien sûr, il possède, lui, Monsieur Godard, un immense domaine, mais Hans ne possède-t-il pas le ciel?... Son regard se promène sur les objets qui remplissent son salon. Ses tapis coûteux, son mobilier rare, ses tapisseries de prix... Combien cela lui paraît fade en comparaison du trésor de Hans: la vie éternelle, un Sauveur!
Oui, l'homme le plus riche de la vallée est mort cette nuit, mais cette richesse, Monsieur Godard désire maintenant la posséder aussi.
Et toi, es-tu riche quant à Dieu?
Jésus est venu sur la terre nous apporter le salut, la vie éternelle. Son sang précieux a coulé aussi pour toi.
Possèdes-tu ces trésors? Ils peuvent être à toi maintenant, si tu crois en Jésus qui t'a aimé jusqu'à mourir sur la croix pour te sauver.

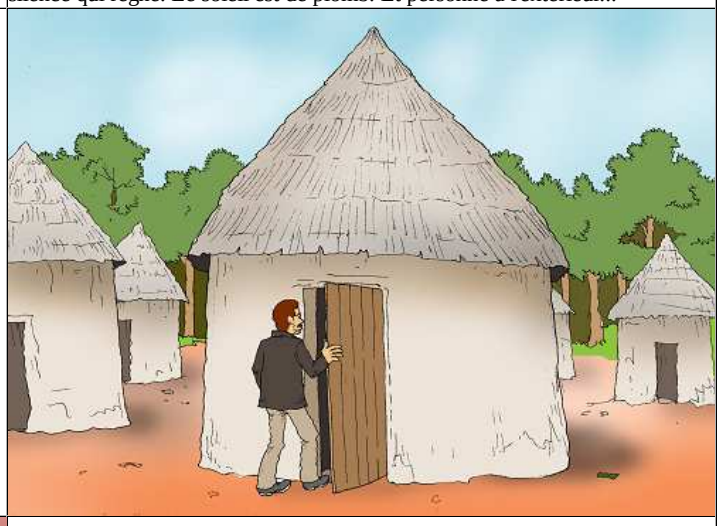
Une machine à coudre

Un village

Tapis dans leur pirogue au milieu des roseaux, Jean et Robert ne peuvent détacher leurs yeux du village indigène, là-bas en bordure de la forêt. Avec ses huttes dispersées sur la terre rouge, il ressemble pourtant à tant d'autres villages africains de cette région. Pourtant, pour Jean et Robert, ce village est tout à fait particulier. Ils savent que le chef qui y habite a juré qu'il tuerait le premier missionnaire chrétien qui oserait s'aventurer sur son territoire. Jean et Robert frissonnent en pensant à cela. Pourtant leurs cœurs se serrent en imaginant tous les gens qui habitent là-bas et qui n'ont jamais entendu parler du grand salut que le Seigneur Jésus est venu apporter à tous les hommes. Tant pis pour les menaces du chef. Jean quitte la pirogue, sort des roseaux et, se tournant vers Robert:
– Prie, Robert, prie tout le temps.
Puis il se dirige vers le village, se confiant de tout son cœur en Celui qui seul peut le sauver. Lorsqu'il arrive aux premières huttes, Jean est frappé par le silence qui règne. Le soleil est de plomb. Et personne à l'extérieur...

Il entre sans frapper

Si ! Là-bas, des bruits de voix s'échappent de la plus grande hutte. Jean s'approche... Il est clair, d'après le son de deux voix, qu'on se dispute à l'intérieur. Un homme parle avec colère:
– Comment as-tu pu casser notre belle machine ?
Jean s'approche encore. Une femme répond sur le même ton:
– Je ne l'ai pas cassée mais depuis ce matin elle refuse de fonctionner.
– Et comment feras-tu maintenant pour travailler? Tu l'as cassée exprès parce que tu es paresseuse, crie la voix masculine.
Quelque chose pousse Jean à entrer. Ouvrant la porte sans frapper, il fait irruption dans la pièce. Etonnés, les deux habitants se sont subitement tus. Jean est lui-même étonné de son audace. Sans un mot, ni pour l'homme ni pour la femme qui le regardent tous les deux avec surprise, il marche droit vers l'objet de la dispute: une vieille machine à coudre. Il tâte la poche de son pantalon... il y sent – oh surprise! – un tournevis qu'il a fourré là, allez savoir pourquoi. Sortant le précieux outil, Jean commence à dévisser le boîtier.



Trop sale pour fonctionner

Pas étonnant qu'elle ne fonctionne plus, cette machine, elle est tellement crasseuse qu'il est même étonnant qu'elle ait bien voulu marcher jusqu'à présent. Jean sent deux paires d'yeux qui le regardent.
– Si je casse une vis ou si je perds un écrou, je suis un homme mort, pense-t-il tout en priant intérieurement le Seigneur de le secourir.
Encore une poulie qu'il nettoie avec son mouchoir, une pièce à revisser, puis le boîtier à remettre. Enfin la machine est remontée entièrement. Jean essaie de la mettre en marche. La machine, docile, accepte de fonctionner.

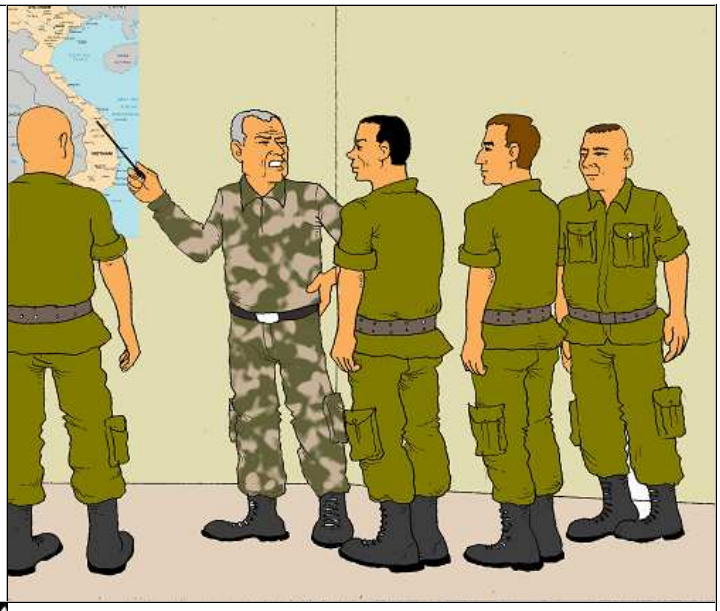
Aussi sale que cette machine

Jean se redresse et, plein d'une force qui n'est pas la sienne, il s'adresse à l'homme et à sa femme:
– Votre cœur est aussi sale que cette machine. C'est pour cela que vous ne pouvez pas aimer Dieu. J'ai nettoyé votre machine, mais il n'y a que Jésus pour vous nettoyer de vos péchés. Il vous a aimés jusqu'à la mort, son sang a coulé pour effacer vos péchés et les miens.
L'homme ne dit rien, sa femme non plus. Jean range son tournevis dans sa poche et, allant jusqu'à la porte, il s'apprête à sortir. Mais l'homme le retient: Je suis le chef du village et je voudrais que, ce soir, tu parles de Jésus et de son amour à tous les habitants.
Ce soir-là, sous le ciel étoilé, Jean et Robert ont parlé du grand salut que Dieu offre aux pécheurs. Ce soir-là, il y a eu de la joie dans le ciel pour des pécheurs repentis. Ce soir-là, le chef, sa femme et de nombreux habitants du village ont reçu Jésus comme leur Sauveur.

TU NE SERAS PAS ATTEINT

Mission dangereuse

– La mission que je vous confie est importante, mais elle n'est pas sans danger.
Nous sommes au Vietnam, pendant la guerre.
Debout, dans un petit bureau, Edouard et Bruno suivent l'itinéraire que le colonel leur indique sur la carte. Il s'agit d'apporter des documents secrets au quartier général, à quelque deux cents kilomètres de là.
Quelques instants après, la voiture est prête: Edouard s'installe au volant, Bruno à côté, et la voiture démarre.
Ils roulent depuis une demi-heure dans une région presque désertique quand subitement un coup de feu fait voler le pare-brise en éclats.



Je suis mort

– Accélère, hurle Bruno en saisissant une arme. Mais avant d'avoir eu le temps de riposter, Bruno voit un soldat ennemi les viser. Le coup part: Bruno sent une secousse. Atteint en pleine poitrine, il roule au fond de la voiture en murmurant : Ça y est, je suis mort.
D'autres coups de feu claquent: la voiture roule à plein régime. Lorsque enfin Bruno se redresse, tout étonné d'être encore vivant, la fusillade a cessé. La voiture continue sa course à toute vitesse, dans un nuage de poussière.
Tout en conduisant, Edouard qui n'est pas blessé, tourne la tête vers Bruno, s'inquiétant de son état.

Dans sa veste

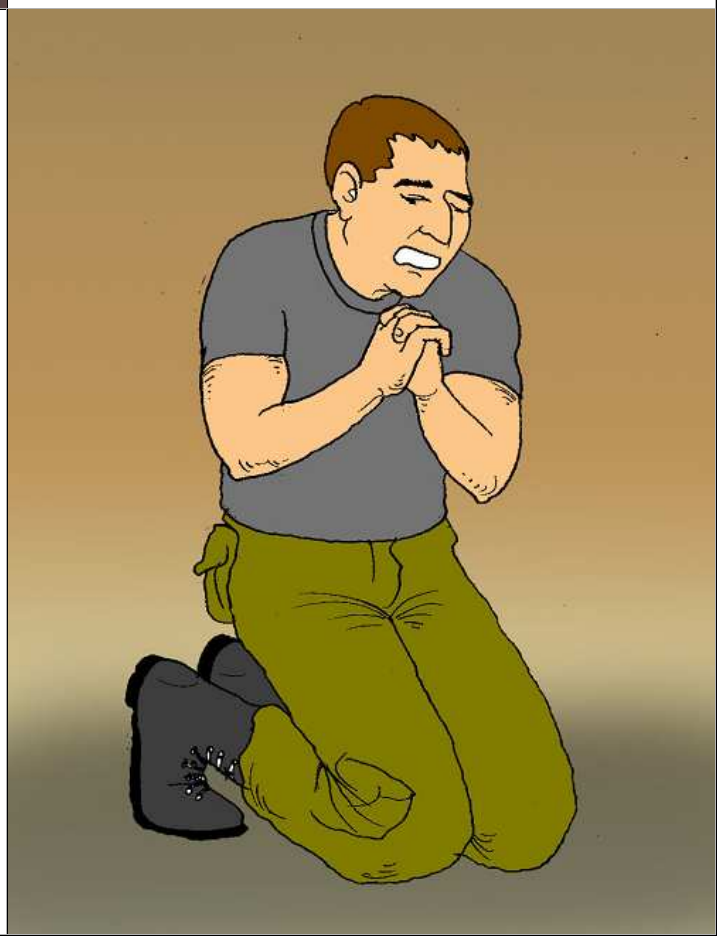
Non, Bruno n'y comprend rien. La balle l'a bien atteint, et pourtant il ne ressent ni douleur, ni blessure. Il regarde sa veste. Elle a bien un trou et sans aucun doute, c'est la balle qui a ainsi transpercé le tissu. Je devrais être mort, pense-t-il encore. Il plonge alors sa main dans la poche intérieure de son vêtement et en retire un livre. En l'apercevant, il se souvient du moment où il préparait ses bagages, avant de partir à la guerre: sa soeur lui a alors glissé cette Bible. Pour ne pas lui faire de peine, il l'a fourrée dans la poche intérieure de sa veste, sans se douter qu'un jour, ce livre lui sauverait la vie.
Bruno tourne les pages. Au début, elles sont toutes trouées. La balle est restée dans l'épaisseur du papier. Curieux de savoir jusqu'où elle est allée, il la retire, et feuillette le livre. A mesure qu'il tourne les pages, les trous laissés par la balle deviennent de plus en plus petits.
Il arrive enfin à l'endroit où elle s'est arrêtée, laissant un point au milieu d'un Psaume. C'est le septième verset du Psaume 91. Le point laissé par la balle semble désigner ce verset comme on désigne quelque chose avec son doigt.
Bruno sursaute en lisant:
Il en tombera mille à ton côté, et dix mille à ta droite ; – toi, tu ne seras pas atteint.

Une balle au coeur ou une parole de Dieu?

Bruno ne peut détacher ses yeux de ce verset. Il lui est déjà arrivé de lire de temps en temps un passage de la Bible, machinalement, sans y faire vraiment attention, mais jamais jusqu'alors, il n'avait compris que cette Parole a une puissance; la puissance d'arrêter une balle, la puissance de le sauver de la mort.
Oui, vraiment, ce n'est pas la balle que Dieu voulait faire pénétrer dans son coeur, mais bien plutôt cette Parole qui lui dit la bonté d'un Dieu qui l'a préservé de la mort, lui qui pourtant ne mérite rien.
La voiture freine et s'arrête devant le poste de garde du quartier général:

Délivré de la mort éternelle

– Mission accomplie, mission réussie.
Oui, bien sûr, mais ce que Bruno désire avant tout, c'est être seul. Et lorsque, enfin, ce soir-là, il se retrouve dans une petite chambre, il relit encore le verset désigné par la balle.
Oui, Dieu a voulu le sauver de la mort ; ne veut-il pas aussi le sauver de la mort éternelle? Alors Bruno se jette à genoux. Il prie jusqu'à ce qu'il ait la certitude que le Seigneur Jésus a effacé tous ses péchés.
De retour dans son cantonnement, Bruno a montré sa Bible trouée à tous ses camarades. Il leur a raconté comment Dieu l'avait épargné de la mort, mais aussi comment Jésus était devenu son Sauveur.



IL Y A PEUT-ÊTRE UN TRÉSOR CHEZ VOUS

Dans la rue

- S'il vous plaît, Madame, pour aller avenue Clémenceau ?

Anita, assise sur le rebord du trottoir, lève les yeux vers cet étranger qui est devant elle, et qui vient de lui demander son chemin.

Elle explique tant bien que mal le chemin de l'avenue Clémenceau, et l'étranger, après l'avoir remerciée, la regarde de la tête aux pieds...

- Et quand je pense, Madame, qu'il y a peut-être un trésor chez vous...

Puis il disparaît sans qu'Anita puisse lui demander le sens de ses mystérieuses paroles.

Elle reste rêveuse, toujours sur la margelle du trottoir, ayant non loin d'elle ses enfants sales qui jouent dans l'eau de lessive que la voisine vient de jeter dans le caniveau.

Il y a peut-être un trésor chez vous.

Cette parole la poursuit. Elle regarde sa maison. Peut-il y avoir un trésor derrière ses murs sales dont le crépi s'écaille ?

Il faut chercher !

Lorsque son mari, Julio, rentre le soir après son travail, lorsqu'elle verse la soupe dans les assiettes...

- Rien de spécial aujourd'hui, Anita ?

- Non, comme d'habitude... Ah si, quelqu'un m'a demandé son chemin, et en partant, il m'a simplement dit qu'il y avait peut-être un trésor chez nous.

La cuillère de Julio est restée en l'air.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Un trésor chez nous ?

- Oh ! il ne m'a rien dit de plus.

- Écoute, Anita, si cet homme a dit vrai, moi, ce trésor, ça m'intéresse. Tu entends, Anita ? Dès demain tu vas chercher.

Tiens, qu'est-ce que c'est ?

Le lendemain matin, Anita cherche. Mais y croit-elle vraiment à ce trésor ? Au milieu du désordre de son ménage, où pourrait-il se cacher ?

Elle cherche d'abord dans les endroits simples. Tiens, qu'y a-t-il derrière cette caisse de bouteilles vides ?... Et ces habits sous ce lit, c'est l'occasion de les ranger !

Anita met de l'ordre tout en cherchant. Non, elle ne trouve pas de trésor, mais sa maison prend un petit air de rangement et de propreté qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps. Or, alors que, perchée sur un tabouret, elle range une pile de linge dans une armoire, Anita heurte de la main quelque chose de dur.

Tiens, qu'est-ce que c'est ? Elle sort une boîte remplie de vieilles photos.

Souvenirs heureux

● Ah ! des photos de notre mariage... Comme on était heureux ! Alors, la boisson, le mauvais caractère et toutes les tracasseries de la vie n'avaient pas encore gâché leur existence.

Elle repense à ces jours heureux, lorsque, ayant toute la vie devant elle, avec Julio, elle avait échafaudé tant de beaux projets...

Mais, qu'est-ce qu'il y a dans le fond de la boîte ?

Elle fouille. Et voilà que de cette boîte qu'on n'a pas touchée depuis des années, elle sort un livre.

● Ah oui, c'était monsieur le maire, quand il nous a mariés, il nous a fait un beau discours, et puis, tout à coup, il est devenu sérieux. Anita s'en souvient comme si c'était hier, ... il a dit alors: je vous donne la Parole de Dieu.

Sans bien savoir ce qu'elle fait, perdue dans ses souvenirs heureux, Anita tourne les pages. Non, elle ne l'a jamais ouvert, ce livre défraîchi... Mais tout à coup, alors qu'elle le feuillette, une phrase accroche son regard, et c'est comme une flèche qui atteint son cœur. Elle vient de lire quelque chose d'étrange, qui la fait presque sursauter: **«J'ai de la joie en ta parole comme un homme qui trouve un grand butin».** Un grand butin mais, c'est comme un trésor ! Anita relit ce verset dont elle ne comprend que bien peu de chose, mais qui fait naître en elle un sentiment étrange. Elle lit encore, tourne les pages, et à force de lire, elle ne s'aperçoit pas que le temps passe, et tout à coup, c'est le pas de son mari dans l'escalier... alors, vite le livre retourne sur la dernière étagère de l'armoire.

Et ce trésor, Anita ?

● Alors, Anita, le trésor, tu l'as trouvé ?

● Non, non, j'ai cherché pourtant toute la journée. Julio regarde autour de lui. Il y a quelque chose de bizarre ce soir. Serait-ce l'ordre qui règne dans son logis et auquel il n'est pas habitué, ou bien ne serait-ce pas plutôt l'air étrange d'Anita ? Dans le regard de sa femme semble s'être allumée une lueur qui ressemble bien à de l'espoir.

Le lendemain, lorsque Julio est reparti pour son travail, lorsque ses enfants sont sortis jouer dehors, Anita se précipite sur le livre, et elle lit, elle lit encore, elle lit toute la matinée pour s'imprégner comme une éponge trop longtemps sèche, de quelque chose qui la rafraîchit.

L'après-midi, Anita lit encore, et, quand ce soir-là Julio est rentré de son travail, il ne peut s'empêcher de trouver qu'il y a quelque chose qui a changé chez lui. Ce qui le frappe tout d'abord, en enlevant sa vareuse trempée de pluie, c'est l'air étrange de sa femme: on dirait que dans ses yeux brille une gaieté, une joie, qu'il ne lui connaît pas.

Toujours rien !

• Alors, Anita, qu'est-ce qui se passe ?... L'aurais-tu trouvé, par hasard, ce trésor ?

• Pas le moindre argent, pas la plus petite pièce d'or, et pourtant...

• Écoute, Anita, moi, ce trésor, ça m'intéresse. Même si tu dois arracher la tapisserie, même si tu dois soulever les lattes du plancher, ce trésor, je le veux.

Le lendemain encore, lorsque le pas de Julio s'est éteint dans l'escalier, Anita est retournée vers son livre. Et ce soir-là, lorsque Julio est rentré, fatigué, découragé, il ne lui a même pas demandé si elle avait trouvé le trésor.

Je l'ai trouvé !

Anita a servi le souper, à son mari, à ses enfants, puis c'est elle-même, parce qu'il y a quelque chose dans son cœur qui la presse, il faut qu'elle parle. Alors, lorsque les enfants, après le souper, sont allés se coucher, et que Julio reste assis, allongeant sous la table ses deux jambes fatiguées, Anita a parlé:

• Julio, le trésor, je crois que je l'ai trouvé !

Julio s'est redressé:

• Allez, vite, montre, qu'on compte les pièces d'or, les diamants, et puis ferme les rideaux, que les voisins ne voient pas.

Mais devant les yeux de son mari qui commence à se mettre en colère, elle a déposé ... rien qu'un livre.

• Comment ça, un trésor ! Mais tu te moques de moi Anita ! Un vieux livre qui ne sert à rien, on n'en aura pas dix francs chez le brocanteur. Mais il en faut plus pour décourager Anita, et cela à cause de ce qui brûle en elle.

Le trésor, il est à l'intérieur

- Ne te fâche pas, Julio, on va approcher la lampe et je vais te le montrer; Tu sais, le trésor, ce n'est pas vraiment la couverture, ce n'est pas non plus ce que nous donnerait le brocanteur, mais le trésor, il est à l'intérieur.

Julio, sans grande conviction, a ouvert ce vieux livre défraîchi et voilà qu'une phrase lui a sauté aux yeux: **«les immenses richesses de sa grâce».** Il ne comprend pas tout de ce verset, mais en levant les yeux, il voit le regard d'Anita qui brille. Oui, vraiment, elle a trouvé quelque chose, elle a trouvé quelque chose dont il a terriblement envie, lui, Julio, l'ouvrier de la fabrique. Elle a trouvé quelque chose dont lui, Julio, a besoin. Longtemps, dans la nuit, a brillé la lumière de l'appartement de Julio et d'Anita. Ils ont longtemps lu, ils ont beaucoup parlé et quelques semaines après, nous retrouvons deux voisines, un matin, qui s'en vont au marché. On parle de Julio et d'Anita:

- Qu'est-ce qu'ils ont pu changer ! Eux qui étaient insupportables, surtout les enfants, polis ! propres ! la maison a changé d'allure, des rideaux aux fenêtres, et puis Julio ! lui qui avait si mauvais caractère, gentil, prévenant, dit toujours bonjour, et quant à Anita, quelle femme remarquable !

Il y a peut-être un trésor chez vous... ce trésor, Julio et Anita l'ont trouvé, mais si toi tu ne le possèdes pas encore, il faut que tu saches que Jésus te l'offre aujourd'hui. Sa grâce, Son pardon, Son sang versé pour toi, un Sauveur, la vie éternelle, ... en un mot: Jésus, Il est aussi pour toi.

Venez, plaidons ensemble

C'est pas mon truc !

Bob fronce les sourcils en lisant l'affiche collée sur la porte de la boulangerie:

Ce soir à 18 heures une réunion pour annoncer l'évangile
aura lieu en plein air sur la place du village.

– C'est pas mon truc, ça, pense Bob en lui-même.

Ce soir, en effet, sur la place en face du café central, un petit bonhomme a posé des planches sur deux tréteaux et au-dessus une pancarte annonçant la réunion, surmontée d'un verset biblique. Bientôt des gens arrivent. A l'heure dite, le petit bonhomme monte sur son estrade de planches et s'adresse au groupe de personnes venu pour l'entendre.

Mais... où est Bob? Oh, pas bien loin: accoudé au bar du café central, il vide son troisième verre de vin. Puis, l'esprit échauffé par la boisson, il se dirige vers le groupe dominé par le petit homme tenant sa Bible à la main. De sa voix avinée Bob hurle quelques injures dans leur direction.

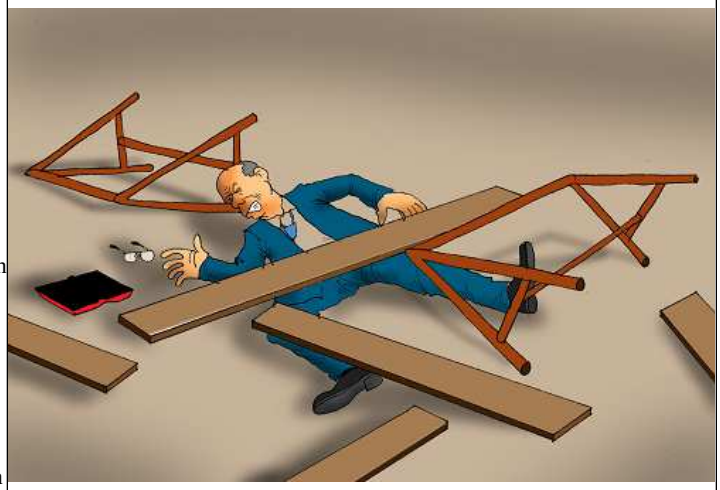
Lorsqu'il n'est plus trop loin de l'évangéliste, il s'arrête.

Je l'ai tué !

Avisant alors une motte de terre qui traîne au pied d'un des arbres de la place, il la saisit et l'envoie de toutes ses forces en direction de celui qui parle. Il ne pensait pas si bien viser... La motte vole et atteint le petit homme en pleine poitrine. Celui-ci tombe à la renverse, entraînant dans sa chute sa pancarte, ses tréteaux et ses planches. Des gens crient, on se bouscule. Il n'en faut pas plus à Bob pour retrouver ses esprits : comprenant qu'il vient de commettre quelque chose de grave, il s'enfuit à toutes jambes. Tout en courant, une pensée s'impose à son esprit dégrisé...:
– Je l'ai tué, je l'ai tué !

N'osant s'arrêter dans sa course, de peur de se faire prendre, il court jusqu'à en perdre haleine. N'en pouvant plus, il s'arrête et regarde autour de lui. Il remarque alors une grange désaffectée, entourée de hautes herbes dans laquelle il se réfugie. Par une échelle branlante, il grimpe tout en haut sous la charpente, n'ayant qu'un seul espoir :
– Pourvu qu'on ne me trouve pas dans ma cachette !

La nuit est venue, sombre, envahissant la grange dans laquelle Bob se terre. S'installant le plus confortablement possible sur du foin qu'il a entassé dans un coin de la grange, Bob essaye de dormir, mais chaque fois que ses yeux se ferment, il voit l'évangéliste s'affaisser. Cette vision le hante et tenaille sa conscience.



Papier d'emballage

Le lendemain matin, c'est un Bob fatigué qui, par la petite fenêtre de la grange, observe la campagne dans le petit matin. Son estomac lui rappelle qu'il y a longtemps qu'il n'a pas mangé. Que faire? Il n'ose s'aventurer à l'extérieur. Soudain, de sa cachette, il aperçoit un enfant qui, son cartable sur le dos, se rend à l'école.
– Pst, pst, ohé gamin, attrape cette pièce, achète-moi une baguette de pain et des bonbons pour toi avec le reste.

Lorsque, quelques instants après, l'enfant pose à l'entrée de la grange un pain doré soigneusement enveloppé dans un morceau de papier imprimé, Bob l'avertit :
– Si tu dis qu'il y a quelqu'un dans cette grange, tu recevras la plus belle correction de ta vie. Tu entends?

Lorsque l'enfant est parti, Bob s'empare du pain et commence à le dévorer à belles dents. Mais la journée est longue lorsqu'on n'a rien à faire, sinon de manger un morceau de pain et de tourner en rond dans une vieille grange qui sent le foin et la poussière. Aussi Bob jette-t-il un coup d'œil sur le papier dans lequel le boulanger a emballé son pain. Bob sursaute... en lisant des paroles qui semblent n'être écrites que pour lui:

«Tu as mis devant toi nos iniquités, devant la lumière de ta face nos fautes cachées.»

Ces mots lui font penser à un tribunal devant lequel il comparaîtrait… On dirait tout ce qu'il a fait et il serait déclaré coupable. Il fronce les sourcils... Ses fautes cachées devant la lumière de sa face ? Bob est venu cacher sa faute ici même, dans l'obscurité de cette grange abandonnée : son geste, l'évangéliste qui s'écroule... Dieu le voit-il donc au fond de son trou, lui et sa terrible faute ? Oh, combien il voudrait pouvoir défaire ce qu'il a fait ! Tout est contre lui: la police qui doit le chercher à l'heure actuelle, mais aussi Dieu lui-même devant qui il ne peut se cacher. La nuit suivante ne lui a apporté qu'un très court repos. Très agité, il se tourne, se réveillant parfois même en sursaut, entendant dans son rêve: « Bob, tu es pris, inutile de te cacher ! »

Blanc comme la neige

Le lendemain Bob guette le petit garçon:
– Pst, pst! La même chose qu'hier... et n'oublie pas de tenir ta langue.
Son pain englouti, Bob lit ce qui est écrit sur le papier d'emballage:

«Venez et plaidons ensemble, dit l'Eternel. Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige.»

Oui, c'est bien un tribunal. Il est question de plaider. Mais qui voudrait le défendre ? Il repense à son geste, l'homme qui tombe pour ne plus se relever… Son compte est bon, il est indéfendable. Et pourtant il est écrit: ses péchés deviendront blancs comme la neige.

Le lendemain, il ne lui reste qu'une pièce.
– Pst, pst! gamin, la même chose qu'hier.
Cette fois, Bob attend le papier qui enveloppe le pain avec plus d'impatience que le pain lui-même. Lorsque l'enfant s'est acquitté de sa mission, il se penche sur le papier.

«Mais Dieu constate son amour à lui envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous.»

Oui, il est coupable ! Oui, il est indéfendable ! Mais justement, Christ est mort pour ceux-là ! Serait-ce aussi pour lui ? Lentement la lumière entre dans son cœur. Bob est sorti de sa grange, la campagne rit dans le soleil du matin. Il refait en sens inverse le chemin qu'il a fait si précipitamment. Il va se livrer à la police. Qu'importe ce qui lui arrivera, il est en règle avec Dieu. Il veut se mettre en règle avec la justice des hommes.

C'est moi qui l'ai tué

Arrivant au village, il se dirige vers le poste de police.
– Monsieur le commissaire, c'est moi Bob qui ai tué l'évangéliste, l'autre soir sur la place.

Le policier ouvre des grands yeux.
– L'évangéliste qui est dans la région ? Mais... il n'est pas mort, que je sache. Il est vrai qu'on m'a rapporté un incident l'autre soir, comme quoi il aurait été bousculé et serait tombé de son estrade. Mais après, il s'est relevé tout seul et il a continué à annoncer l'évangile.

Bob n'en croit pas ses oreilles. Alors, je suis en règle ? Dehors, Bob sourit au soleil du printemps qui caresse la nature. C'est bon d'être en règle avec les hommes, mais combien plus encore d'être en règle avec Dieu !

Et toi, es-tu en règle avec Dieu ? Si tu ne l'es pas, il faut que tu lui avoues tes péchés. Jésus est mort pour toi, pour que tu le connaisses comme ton Sauveur.

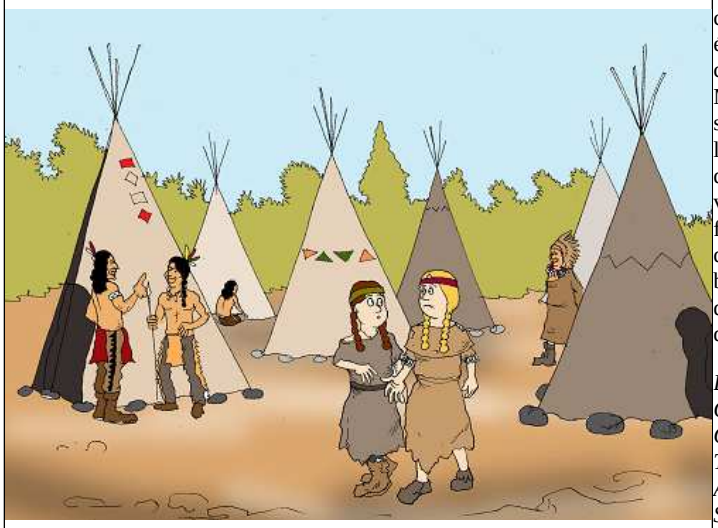
RÉGINA

Elle se nommait Régina ; son père et sa mère étaient nés en Allemagne, mais longtemps avant sa naissance, ils étaient venus s'établir au Canada, dans une des parties les plus solitaires de cette contrée. Se trouvant au milieu d'étrangers qui parlaient une autre langue qu'elle, la pauvre mère se sentit bien seule. ; mais elle avait dans sa maison un trésor : la Bible. Son mari parti au travail, elle rassemblait souvent autour d'elle ses enfants et leur lisait quelque partie du précieux volume.
Régina apprit ainsi des lèvres de sa mère plusieurs versets de la Parole de Dieu. Trop jeune pour lire elle-même, ou pour tout comprendre, elle avait été frappée par la strophe d'un cantique que sa mère chantait habituellement, tout en travaillant dans la maison. Voici quel en est à peu près le sens :

Bien qu'isolé sur cette terre,
Comment me sentir solitaire,
Quand je te sais, mon Sauveur, près de moi ?
Tu réjouis mes tristes heures,
Avec moi, toujours tu demeures ;
Serais-je seul, ô Jésus, avec Toi ?

Il ne se passait peut-être pas un jour sans que Régina entendît au moins une fois sa maman chanter ces paroles ; de sorte que peu à peu elles se gravèrent dans sa mémoire. Elle ne les comprenait peut-être pas entièrement, mais elle savait qu'il y était question du Seigneur Jésus, dont parlait la Bible que lisait sa mère ; elle voyait que ces paroles la consolaient et la soutenaient. Elle réalisa l'amour de Christ, et combien il est près des siens.

Quelques années paisibles s'écoulèrent ainsi dans le cercle de famille. Les pauvres émigrés commençaient à s'habituer à leur nouvelle patrie, lorsqu' une terrible guerre éclata entre les Anglais et les Français qui, les uns et les autres, avaient des possessions au Canada. Les Indiens prirent parti pour les Français, et comme les parents de Régina étaient établis dans la partie anglaise et considérés ainsi comme sujets anglais, les Indiens leur étaient hostiles. Un jour que la mère était sortie, une troupe d'Indiens arrivèrent, mirent le feu à l'habitation et emmenèrent les enfants.
Quelle détresse pour la pauvre mère à son retour lorsque qu' elle trouva sa maison en flammes et ses enfants disparus ! Elle savait bien que les Indiens étaient les auteurs de ce désastre et que c'étaient eux qui avaient emmené les enfants. Terrible pensée !

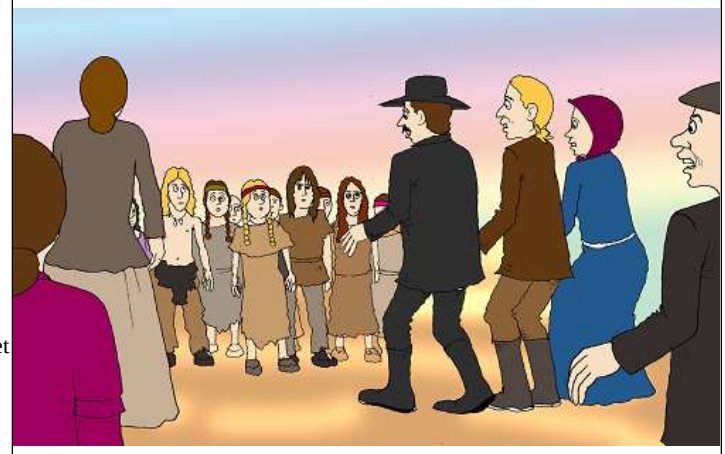


Avec une foule d'autres enfants aussi malheureux qu'elle, Régina fut entraînée au loin. Avec une petite fille plus jeune qu'elle, Régina fut donnée à une vieille femme indienne. Ces deux pauvres enfants menèrent une vie bien misérable parmi les Indiens ; on ne leur donnait que rarement un peu de nourriture. Les Indiens sont d'habiles chasseurs, et la vieille femme était habituellement nourrie du produit de leur chasse, mais Régina et sa petite compagne devaient le plus souvent se contenter des fruits qu'elles ramassaient dans les bois. Quand la chasse n'était pas bonne, ou que les chasseurs négligeaient de pourvoir aux besoins de la vieille femme, les enfants étaient obligées de chercher aussi des fruits pour elle, et elles étaient cruellement battues, si elles ne lui en rapportaient pas suffisamment.
Mais au milieu de ces sombres forêts, de cette sombre tribu, et durant ces sombres jours, un brillant rayon traversait le cœur de la pauvre Régina, c'était le souvenir de ce qu'elle avait entendu à la maison, les récits et les lectures que lui faisait autrefois sa maman. Chaque jour, sous les grands arbres de la vaste forêt, les deux enfants se nourrissaient, non pas seulement de baies et de fruits sauvages, mais des versets de l'Écriture que Régina se rappelait, et qu'elle enseignait à sa petite compagne ; plusieurs fois par jour, la strophe bien connue était chantée, et elle prenait tout son sens dans les circonstances douloureuses que bien peu d'enfants ont connue. Quelle consolation pour ces deux petites abandonnées !

Bien qu'isolé sur cette terre,
Comment me sentir solitaire,
Quand je te sais, mon Sauveur, près de moi ?
Tu réjouis mes tristes heures,
Avec moi, toujours tu demeures ;
Serais-je seul, ô Jésus, avec Toi ?

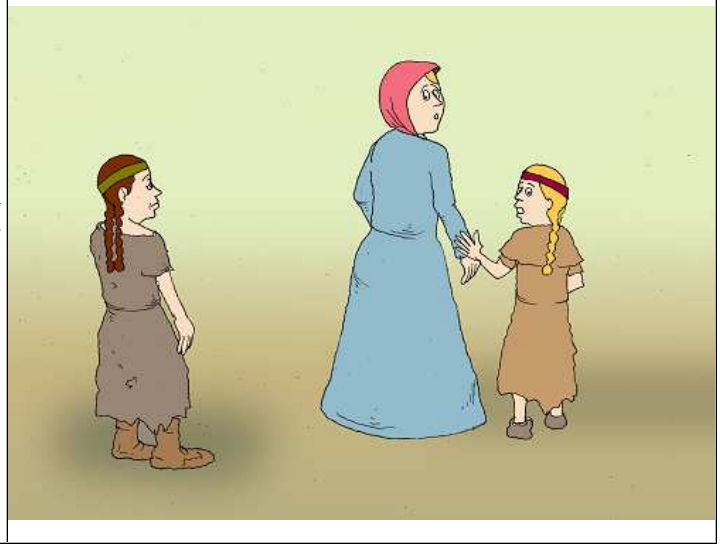
Autrefois, lorsque la mère chantait ce cantique, elle ne s'imaginait pas alors que ces simples paroles soutiendraient un jour le cœur de sa propre enfant. Non seulement les passages de l'Écriture et le cantique, qu'elle partageait avec sa petite compagne, étaient une consolation pour Régina, mais cela les protégeait du mal qui l'entourait. Elle était vêtue à Indienne, sa figure était devenue brune et hâlée, elle avait appris la langue et pris les habitudes de la tribu, pourtant il y avait toujours un coin lumineux dans son cœur.

Mais dans sa miséricorde, Dieu, n'avait pas oublié ces deux pauvres enfants, ni aucun des autres jeunes captifs. Après neuf longues années de guerre, la paix fut rétablie dans ce pays, et les Anglais qui en étaient devenus possesseurs, promirent aux Indiens le pardon pour leurs méfaits, sous la condition qu'ils rendraient tous leurs prisonniers. Bientôt on vit des troupes d'enfants qui avaient été enlevés, sortir des wigwams indiens et des forêts pour se rendre à la ville où stationnait le commandant anglais. Puis, des messages furent envoyés dans les diverses parties du Canada pour inviter les parents qui avaient perdu leurs enfants à venir les chercher.
Régina et sa petite amie se trouvaient là. La petite comprenait à peine ce que cela voulait dire, mais Régina ne put retenir des larmes de joie lorsqu'elle revit des hommes blancs, et le rayon de la grâce de Dieu qui habitait son cœur, brilla d'un éclat plus vif.
— Avez-vous le Livre que Dieu a donné ? telle fut sa première question. Quelqu'un lui donna une Bible, quelle joie de pouvoir y lire l'un ou l'autre des versets qu'elle avait si souvent répétés dans la forêt solitaire.
Bientôt arrivèrent dans la ville des centaines de parents tremblant d'anxiété et d'espérance. Il n'y avait pas moins de quatre cents enfants volés. Le reste de sa famille était mort, mais la mère de Régina était là. Combien elle soupirait de revoir sa fille ! Allait-elle la retrouver ? Hélas ! après si longtemps, comment la reconnaître parmi tant de pauvres prisonniers à l'air sauvage, misérable, et couverts de vêtements indiens en haillons ? Dans cette foule étrange la mère de Régina ne voyait personne qui lui rappelât sa chère petite fille.



Elle s'apprêtait à repartir en pleurant, lorsqu'un des officiers qui avait aidé à recouvrer les captifs vint à son secours. La pauvre mère lui dit qu'elle ne pouvait reconnaître sa fille qui lui avait été prise trop jeune pour pouvoir se souvenir d'elle après tant d'années.
— N'y a-t-il rien dont vous vous souveniez, et qui pourrait aider votre enfant à vous reconnaître ? demanda l'officier.
Une idée traversa alors l'esprit de la mère : le petit cantique que si souvent elle avait chanté avec son enfant. D'une voix tremblante, elle commença à chanter :
Bien qu'isolé sur cette terre,
Régina l'entendit. Elle se rappela la voix chérie. S'élançant en pleurant hors de la foule, elle tomba dans les bras de sa mère. Régina était heureuse, elle avait retrouvé sa mère.

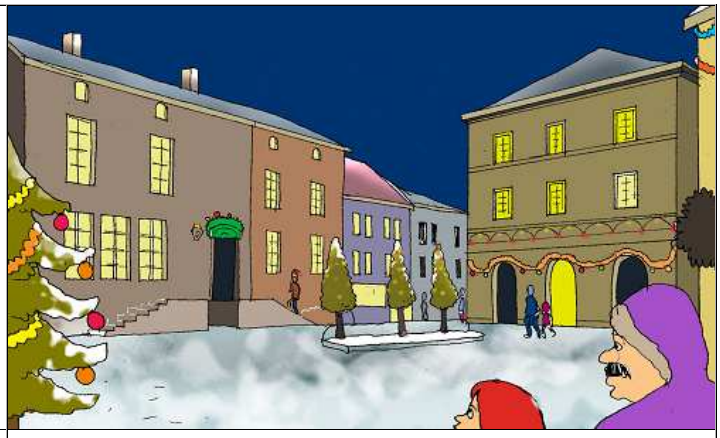
Mais sa petite compagne ? Personne ne venait la réclamer ; elle s'agrippait en pleurant à Régina, qui avait été la seule maman dont elle pouvait se souvenir. Ne voulant pas la laisser au milieu d'étrangers, la mère de Régina l'emmena donc avec elles. Elle avait été d'un grand secours à Régina, car toute seule, celle-ci n'aurait pas eu le courage de répéter les versets de la Bible en les communiquant à sa petite amie.



RIEN QU'UNE PRIÈRE

Joyeux Noël !

La ville a déjà un petit air de fête. Les passants, les yeux brillants, vont et viennent, chargés de paquets de toutes sortes et de toutes couleurs.
Ce soir, c'est Noël et dans les rues illuminées, même les petits flocons de neige semblent rire et danser là-haut dans la lumière des réverbères.
Là-bas, sur la place, un gros marchand, derrière sa balance, vend un peu de tout, aux clients qui se pressent autour de son stand en plein air.
Pourtant, alors que chaque vitrine, chaque fenêtre déverse dans la rue des flots de lumière, là-haut, tout en haut de la maison grise, il y a une petite fenêtre sombre qui ne semble pas participer à la fête.



Si seulement j'avais une orange !

Nous pourrions peut-être entrer dans la grande maison grise, monter l'escalier qui grince, et pousser la porte de la pièce à la fenêtre sombre. Tout est, en effet, sombre dans cette chambre. Seule, sur la table, la lueur d'une pauvre bougie éclaire confusément les ombres. Devant la table, une femme est assise, tenant sa tête dans ses mains. Des larmes, silencieusement, coulent sur ses joues. Non, Anna n'a plus rien, plus rien à donner à ses enfants qui là-bas dorment encore dans le grand lit. Oh, si elle avait seulement une orange, ce serait quand même un peu Noël pour ses petits ! Son porte-monnaie est désespérément vide, et Anna n'ose quand même pas mendier. Ses pensées tristement s'envolent.
Elle se souvient de sa maman. Sa maman lui a dit un jour qu'il y a un Dieu qui écoute la prière... Non, Anna n'a jamais prié. Pourtant, ce soir-là, sans bien savoir ce qu'elle fait, elle saisit un morceau de papier sale qui traîne sur la table et inscrit dessus une prière. Puis, toujours un peu mécaniquement, elle met sa prière dans son grand couffin d'osier, et la voilà dans la rue. La lumière, le froid, le mouvement l'étourdissent un peu. Mais elle marche vers la place, vers l'endroit où le gros marchand, toujours derrière sa balance, vend sa marchandise.

On va voir ce qu'elle pèse

Elle prend place dans la file où chacun attend son tour. Plus que deux personnes devant elle... Plus qu'une... Et la voilà, tremblante, en face du gros marchand qui la regarde d'un air soupçonneux.
– Dites, Madame, avez-vous de quoi payer ? Car, vous savez, je ne fais pas crédit.
Anna rougit et balbutie:
– Je n'ai rien, rien qu'une prière.
– Ah, ah, et c'est avec une prière que vous pensiez me payer?
Le marchand rit, les gens rient aussi.
– Allez, donnez-la moi, votre prière, on va bien voir ce qu'elle pèse !
D'une main tremblante, Anna tend le bout de papier sale sur lequel, tout à l'heure, elle a écrit toute sa détresse. Le marchand a l'intention de bien s'amuser.

Quand même plus lourde

Il a mis la prière dans un des plateaux de sa balance et dans l'autre il pose une feuille de salade. La prière est plus lourde... Le marchand saisit alors deux mandarines et les pose dans son plateau. Non, la prière est quand même plus lourde...
– Oh, oh, je ne pensais pas qu'une prière soit si lourde !
Il met alors avec les mandarines, du pain d'épices, et une brioche... Non, la prière est quand même plus lourde... Les autres clients se sont approchés pour mieux voir. Le marchand ne rit plus, attrapant des friandises, puis des jouets qui lui tombent sous la main, il les jette plutôt qu'il ne les pose dans le plateau de sa balance... Non, la prière est quand même plus lourde... De plus en plus gêné, le marchand attrape des choses lourdes, c'est une bûche de Noël, et ce gros saucisson qu'il ajoute dans le plateau déjà bien plein... Non, la prière est quand même plus lourde... Le marchand ne rit plus du tout. Il remplit le plateau de marchandises jusqu'à ce que celui-ci déborde... Non, la prière est encore plus lourde... Alors, ne pouvant plus rien ajouter, il verse le contenu de son plateau dans le couffin d'Anna.
Lorsque Anna, le cœur rempli de reconnaissance et de joie, s'en est retournée chez elle, le gros marchand perplexe a retourné sa balance. Il a vu alors que dans le mécanisme était venue se coincer une grosse carotte. Il aurait pu mettre cinquante kilos sur son plateau, la balance n'aurait pas bougé.

Chers petits amis, la carotte coincée c'est ... une explication. L'autre explication c'est:

"Invoque-moi au jour de la détresse, je te délivrerai." (Psaume 50. 15)

Tu as MENTI !

En forêt à cheval

Sur le chemin, là-bas, qui traverse la campagne, un homme galope sur son cheval.
Déjà vers les collines, les ombres s'allongent, car la nuit ne va pas tarder à tomber.
Le cavalier s'inquiète. Il aurait tant voulu arriver à la ville avant la nuit car les routes ne sont pas sûres. Il doit traverser une forêt qui a mauvaise réputation. Il sait aussi que sa bourse est bien garnie. Aussi, tout en galopant, il prie instamment le Seigneur Jésus qu'il connaît comme son Sauveur.
Oh, j'ai bien fait, se dit-il, de coudre mes plus beaux écus dans la doublure de mon manteau. C'est plus sûr. Et pour la centième fois, il passe sa main sur l'étoffe de son manteau pour s'assurer que les pièces sont bien là. Lorsque son cheval pénètre dans la forêt, la nuit est tombée complètement. Il distingue vaguement le contour du chemin et la silhouette sombre des grands arbres qui se détachent sur un ciel rempli d'étoiles.

La bourse ou la vie ?

Non, il n'est pas très rassuré. Tout à coup, dans le silence de la nuit:
– HALTE !
Ça y est, les brigands ! Mort de peur, il distingue des hommes armés qui l'entourent bientôt. Celui qui semble être le chef le saisit et l'oblige à descendre. Puis il distingue dans le reflet que projette la lune un grand poignard qu'on lui met sous la gorge:
– La bourse ou la vie ?
Il n'hésite pas. Fouillant sa poche, il tend d'une main tremblante sa bourse que le bandit saisit.
– Tu n'as plus d'autre argent ?
– Non, non, je vous ai tout donné.
– N'essaye pas de nous tromper si tu tiens à ta peau.
– Je vous assure que c'est là toute ma fortune.
– Eh bien... dans ce cas, si tu ne veux pas tâter de cela..., déguerpis!

Demi-tour

Et, remontant à cheval, le voyageur n'a qu'un souci, mettre le plus de distance entre ces voleurs et les sabots de son cheval. Oh ! la bonne idée d'avoir cousu mes plus beaux écus dans la doublure de mon manteau! Avec sa main, il sent ses pièces sous son manteau. Le calme est retombé sur la forêt. Il n'entend plus que le galop de son cheval, et là-haut le vent qui chante dans les feuilles des grands arbres. Mais alors qu'il se remet lentement de sa frayeur, il entend une voix:
– Tu as menti!
– Mais qui donc me parle?
Pensant qu'il a mal entendu, il continue sa route.
– Tu as menti !
– Oh, qu'importe, à des brigands !
Il continue toujours, intrigué et pas très tranquille.
– Tu as menti !
Non, ce n'est pas le vent dans les branches, ni non plus les pierres sous le sabot de son cheval. Il se rend compte que la voix qui lui crie: "Tu as menti" vient de l'intérieur... Sa conscience, c'est sa conscience qui le rend malheureux. Il sent qu'il n'aura pas de répit tant qu'il n'aura pas réglé ce problème. Oui, il a menti et il sait que son Sauveur ne peut pas l'approuver. Il essaye d'oublier tout ce qui s'est passé lorsqu'il a été détroussé par les brigands. Et pourtant, plus il essaye d'oublier, et plus la voix se fait insistante: Tu as menti ! Tu as menti !
Il arrête son cheval. Et, chose étrange, le voilà qui fait demi-tour. Il refait en sens inverse le chemin qu'il vient de parcourir au galop. Il arrive à l'endroit de l'attaque, ce lieu qu'il avait été si pressé de quitter.

Qui va là ? ou Chez les brigands

Non, les brigands ne sont plus là. Mais là-bas, dans la forêt, il aperçoit une lueur qui brille dans la nuit. Attachant son cheval, il s'approche, guidé par la lumière. Maintenant, il voit mieux. C'est un grand feu, les brigands sont assis autour. Il reconnaît le chef qui lui tourne le dos. Il avance encore.
– Hum...
Les brigands sursautent. Le chef se lève.
– Qui va là ?
Le voyageur s'approche assez près pour entrer dans le cercle lumineux que projette le feu.
– Mais qu'est-ce que tu fais là? Tu veux donc mourir?
– Je suis venu vous dire que... je vous ai menti tout à l'heure.
– Quoi ?
– Oui je vous ai dit que je n'avais qu'une bourse, or j'ai aussi des écus cousus dans la doublure de mon manteau.
– Et c'est pour cela que tu es revenu?

Je ne veux pas mentir

– Oui, parce que je connais Jésus. Il m'a sauvé et je désire lui obéir, alors... je ne veux pas mentir.
Le feu crépite, les brigands se taisent. Ils regardent d'un air étrange cet homme qui vient leur dire qu'il a menti. Mais si lui a menti, et nous alors! Tous les brigands se sont levés. Leur conscience atteinte leur reproche tous leurs brigandages. Ils s'approchent. Un grand désir s'est emparé en même temps de chacun que l'étranger parle, qu'il parle encore de ce Seigneur Jésus dont ils ont tous tant besoin. La lune est levée dans un ciel rempli de millions d'étoiles et autour de ce feu sur lequel personne ne pense à jeter du bois, les brigands se sont agenouillés devant ce Jésus qu'ils ne voient pas. Ils lui ont dit qu'ils étaient de très grands pécheurs, mais ils ont appris aussi qu'il est, lui, un très grand Sauveur prêt à pardonner même à des brigands qui se repentent.

UN DIEU QUI PARDONNE

Prisonnier des Indiens

Denis, solidement ligoté à un arbre, considère sa Bible que les Indiens ont jetée si près du feu lorsqu'on l'a fait prisonnier.
Ah, si seulement il avait eu le temps de leur parler de l'amour de Dieu ! Il aurait voulu leur dire ce dont son cœur est rempli: leur dire qu'il y a autre chose que la haine, leur dire que Dieu les aime, eux les Indiens, leur dire aussi que Jésus est venu mourir sur une croix pour chacun d'eux.
Mais les Indiens n'ont vu en lui qu'un ennemi, et c'est pour cela que Denis est attaché à un arbre, attendant que là-bas, un groupe de guerriers, assis en rond, décide de son sort.
Serait-ce pour moi le bout du chemin? songe-t-il.

Non, il ne faut pas qu'il meure

Mais ce que Denis ne sait pas, c'est que là-bas, dans l'ombre, deux yeux le regardent. 'Lumière des étoiles' la fille du chef indien, fixe de ses yeux noirs cet homme prisonnier dont le visage est si différent de celui des hommes de sa tribu.
— Non, il ne faut pas qu'il meure, murmure 'Lumière des étoiles'. Elle se souvient de ce que sa grand-mère lui avait dit avant de mourir:
— 'Lumière des étoiles', disait Grand-mère, il y a longtemps, un homme blanc est venu au village, pendant que les hommes étaient à la chasse. Il avait avec lui un livre qui parlait d'un Dieu qui pardonne. 'Lumière des étoiles', disait encore Grand-mère, lorsque notre peuple connaîtra le Dieu de l'homme blanc, alors nous connaîtrons le bonheur.
Grand-mère n'était plus, mais l'homme blanc était là avec son livre, tout à fait semblable à celui dont Grand-mère avait parlé.
— Non, il ne faut pas qu'il meure.

Au feu ! Au feu !

Soudain 'Lumière des étoiles' disparaît dans la nuit qui maintenant enveloppe le village indien.
Quelques instants après, des clameurs retentissent:
— Au feu! Au feu!
Les hommes se sont levés et se précipitent... mais presque au même instant, Denis entend un pas léger derrière lui.
— Ne bougez pas, mon couteau est tranchant.
Ses liens coupés, Denis s'étire et considère la frêle enfant qui a déjà ramassé son livre, et qui l'entraîne vers son cheval rendu nerveux par l'odeur du feu.
— Vite, il faut que vous partiez vite, murmure Lumière des étoiles avec insistance.

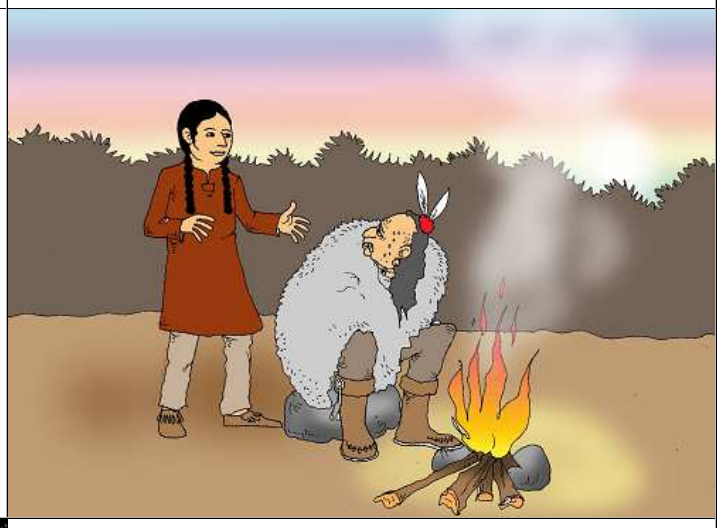
Je ne peux pas la laisser

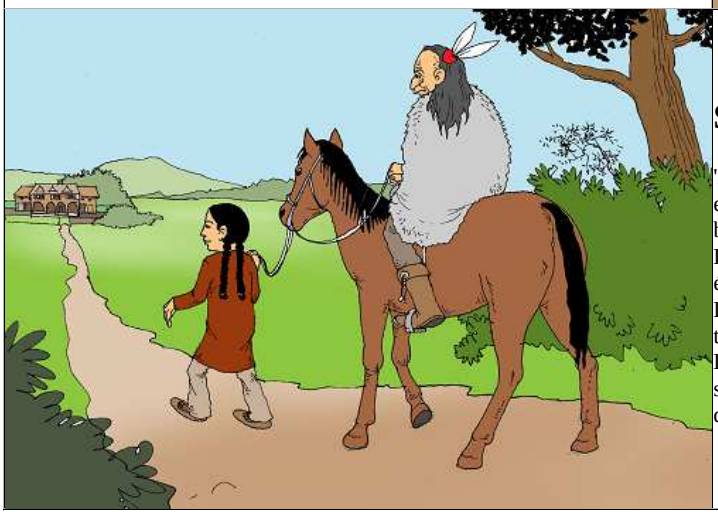
Les membres encore engourdis, Denis parvient pourtant à se mettre en selle.
— Partez, supplie la fillette, tandis que des cris avertissent que la fuite du prisonnier est découverte.
Denis comprend alors qu'il ne peut laisser cette enfant aux mains de ces guerriers cruels. Peut-être voudront-ils se venger sur elle! La saisissant à bras le corps, il l'installe sur l'encolure de sa monture et part au galop.

Le temps a passé.
Les jours ont succédé aux jours. Quelques mois après, nous retrouvons le village indien. Assis tout près du feu, le chef de la tribu tremble de fièvre. Il tend ses mains et ses pieds à la flamme, essayant désespérément de se réchauffer.
Tristement le chef songe: la terrible maladie qui dévaste la tribu va-t-elle l'emporter lui aussi comme elle a emporté déjà tant et tant d'habitants du village?

Tu es revenue !

Absorbé par ses tristes pensées, il n'entend pas le bruit d'un pas léger derrière lui. Ce n'est que lorsqu'il sent la présence de quelqu'un près de lui qu'il sursaute et se retourne:
– Oh! 'Lumière des étoiles', tu es revenue !
Lumière des étoiles regarde son père.
— Mais tu es malade?
Le chef regarde sa fille de ses yeux tristes.
— Sais-tu, reprend-elle, que l'homme blanc n'est pas un ennemi? Il a construit, loin d'ici, dans une clairière, une grande maison dans laquelle il soigne l'homme rouge et lui donne des remèdes contre la terrible maladie.





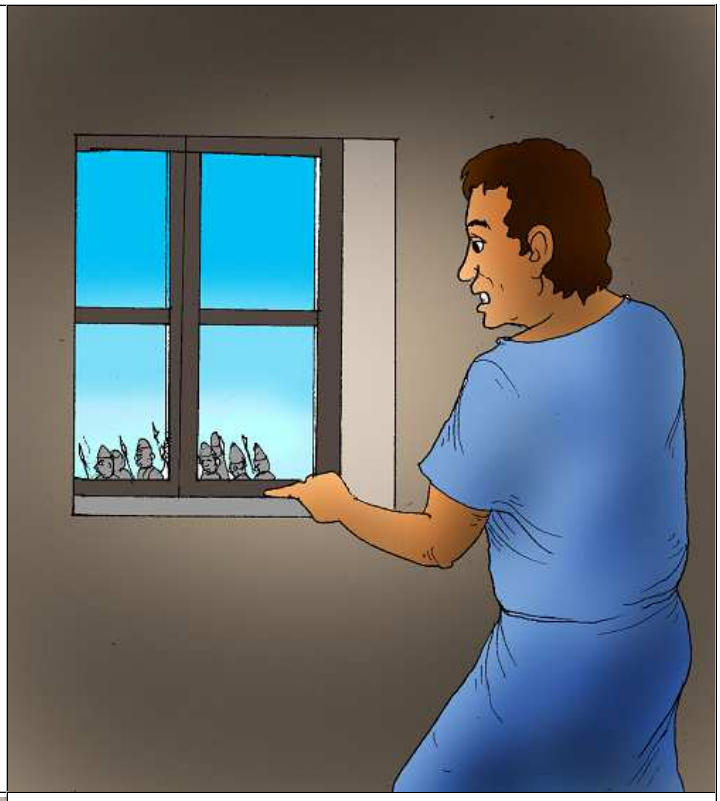
Sais-tu que le Dieu de l'homme blanc pardonne ?

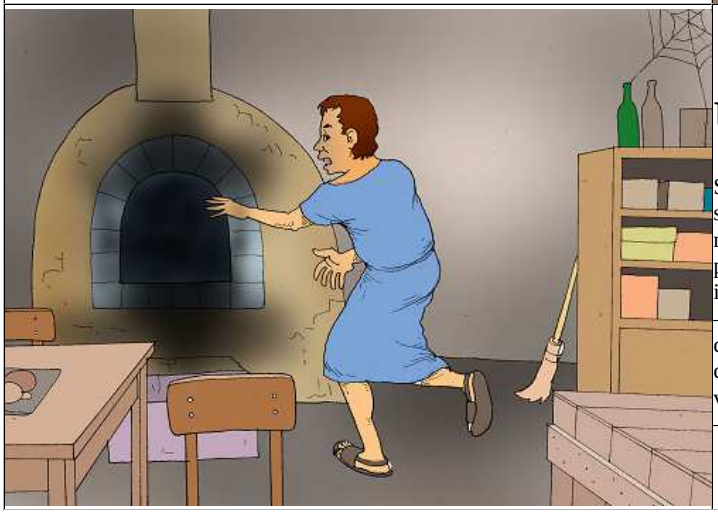
'Lumière des étoiles' voudrait en dire davantage... Elle parle avec animation en secouant ses lourdes nattes noires... Et sais-tu que le Dieu de l'homme blanc pardonne?
Le lendemain, le chef s'est mis péniblement en selle. Conduit par 'Lumière des étoiles', il a pris le chemin de la grande maison de l'homme blanc.
Là-bas, il a reçu des médicaments des mains mêmes de celui qu'il avait voulu tuer quelques mois auparavant.
Là-bas, Denis lui a parlé de son Dieu qui pardonne, de ce Dieu qui a donné son Fils Jésus pour sauver l'homme rouge. Et alors que la fièvre quitte le corps du chef indien, son cœur s'ouvre à l'amour du Dieu qui pardonne.

UNE ARAIGNÉE

C'est moi qu'ils cherchent

– Henri, sauve-toi! Les soldats du roi sont là.
Henri saute au bas de son lit et regarde par la petite fenêtre du premier étage. Ce qu'il voit glace son sang dans ses veines. Le soleil n'est pas encore levé, mais la cour est pleine de soldats. Pas de doute, ils viennent fouiller la maison de la cave au grenier.
Henri sait que c'est lui qu'on cherche. Il sait que le roi a donné ordre à ses soldats d'arrêter tous ceux qui annoncent l'Évangile. Or justement, Henri, inlassablement, parle de ce qui remplit son coeur: il parle de Jésus, de son Sauveur, de son Seigneur.
– Que faire ? se demande Henri. Plus le temps de s'enfuir, il n'y a pas d'issue possible. Pas moyen non plus de s'échapper par une fenêtre, la maison est encerclée ! Que faire ? se demande encore Henri avec angoisse.



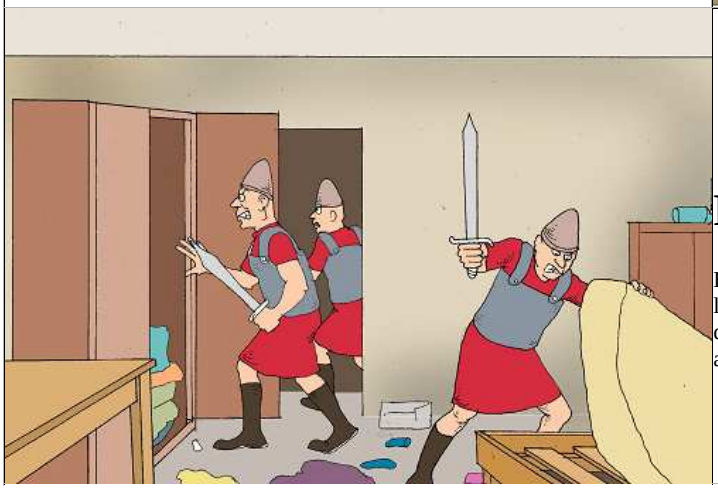


Une mauvaise cachette

Sortant de sa petite chambre, il cherche désespérément une cachette où il serait en sécurité. Se tournant en tous sens, il aperçoit, tout au fond de la maison, dans une sorte de débarras, l'ouverture béante d'un ancien four à pain, construit dans l'épaisseur du mur. Ne trouvant pas de meilleure solution, il y court et se glisse à l'intérieur. Plein d'angoisse, il pense:
– Je suis perdu, les soldats auront vite fait de me sortir de cette mauvaise cachette. Bientôt on entend les soldats pousser violemment la porte du rez-de-chaussée. Et pendant qu'ils fouillent en bas, Henri, dans son four, fait monter vers son Seigneur une ardente prière:
– Ô Seigneur, sauve-moi! Sauve-moi, je t'en supplie !

Le travail de l'araignée

Mais alors que les recherches se poursuivent en bas, une araignée s'est mise au travail. Tissant un à un ses longs fils d'argent, elle construit sa toile... juste ... devant l'ouverture du four dans lequel, tout tremblant, Henri s'est blotti. Sans se presser, avec le soin d'un orfèvre, l'araignée croise ses fils jusqu'à ce qu'apparaisse devant le trou noir, une belle toile régulière et complète.



Fouille à l'étage

Bientôt on entend les lourdes bottes dans l'escalier. Les soldats continuent leurs recherches à l'étage. Renversant les meubles, mettant tout sens dessus dessous, ils fouillent partout. Les voilà dans le débarras. Ils frappent de leurs armes les murs et le sol pour y découvrir une éventuelle cachette secrète.

Pas dans ce four

Henri sent les soldats à moins d'un mètre de lui.
– Où peut se cacher ce gredin?
– En tout cas pas dans ce four, répond l'un d'eux. Le coquin en y entrant aurait détruit cette toile d'araignée.
Retenant sa respiration, Henri a l'impression que son cœur bat comme un tambour.
– Non, il n'est pas là, lance un soldat, après avoir planté son épée dans un vieux matelas.
Bientôt le bruit des pas s'éteint dans l'escalier.
Henri n'ose pas encore sortir de sa cachette, mais déjà de son cœur monte une prière de reconnaissance envers Celui dont la main n'est pas devenue trop courte pour délivrer :

Ésaïe, chapitre 59, verset 1 : « Voici, la main de l'Éternel n'est pas devenue trop courte pour délivrer, ni son oreille trop appesantie pour entendre ».

YOURI

Je vous arrête !

– Youri Matovitch, c'est vous?
– Oui, c'est moi.
– Eh bien, au nom de la loi, je vous arrête!
– Mais qu'est-ce que j'ai fait?
– Allez, allez, vous savez cela mieux que nous.
Sans savoir ce qui lui arrive, Youri se retrouve bientôt enfermé dans une cellule de prison. Une fenêtre bardée de fer, des murs gris, un lit, une table, et une porte métallique qu'on referme sur lui, c'est tout.
– Je suis innocent, je suis innocent, crie Youri en frappant la porte de ses deux poings.
Non, Youri ne sait pas ce qu'on lui reproche. Pourtant, en écoutant les gardiens parler entre eux dans le couloir, Youri apprend qu'on le considère comme un dangereux prisonnier politique.
– Je suis innocent, je suis innocent, clame-t-il, je ne sais même pas ce qu'on me reproche.

Condamné à mort

Hélas, ce qu'on lui reproche, il l'apprendra bientôt lorsque, debout dans la salle du tribunal, il entendra le juge déclarer lentement:
– Youri Matovitch, vous êtes accusé d'avoir participé à un complot contre le Tsar, aussi êtes-vous condamné à mort.
La terrible sentence résonne dans la salle. Youri, pâle, incapable d'un mouvement, l'entend comme dans un cauchemar dont il ne parviendrait pas à se réveiller.
Reconduit dans sa cellule, Youri se jette sur son lit en proie au plus profond désespoir. Il sait qu'il n'a pas participé au complot contre le Tsar et qu'il est l'objet d'une lourde erreur judiciaire.
Il est si absorbé dans ses tristes pensées, qu'il n'entend pas la clé tourner dans la serrure. La porte s'ouvre, livrant passage à un petit homme chauve aux yeux ronds.

Sortez immédiatement !

– Monsieur Matovitch, je viens vous apporter les consolations de Dieu.
Youri se lève comme un ressort et rit d'un rire inquiétant.
– Sortez immédiatement, je n'ai que faire d'un Dieu qui permet qu'un innocent soit condamné. Allez-vous-en ou je demande au gardien de vous faire sortir d'ici.
Youri s'avance, l'air menaçant. Le petit homme recule, mais avant de sortir, il dit en posant un livre sur la table toute proche:
– Je vous laisse une Bible.
Youri, tremblant d'une colère qu'il ne contrôle plus, saisit le livre en s'écriant:
– Eh bien, voilà ce que j'en fais de votre livre.
Et, aussi fort qu'il le peut, y mettant toute sa rage, Youri lance le livre contre la muraille. Le livre vole, heurte le plâtre avec un bruit mat, puis tombe sur le sol.
Les jours suivants, Youri marche dans sa cellule comme un fauve en cage. Il passe du plus profond abattement à des crises de rage incontrôlées.

Personne n’est juste

Or, un soir, alors qu'il arpente sa cellule, en proie aux plus tristes pensées, son pied heurte le livre qui est resté sur le sol.
À ce moment, le soleil commence à disparaître derrière les collines. De ses rayons obliques, il caresse la cime des grands arbres. L'un d'eux, plus indiscret, filtre à travers la fenêtre de la prison de Youri et vient éclairer le livre ouvert que Youri vient de ramasser machinalement.
Le soleil s'est posé sur ce verset:
«Il n'y a pas de juste, non pas même un seul.»
Youri le lit d'abord sans y prendre garde, mais bientôt il sursaute:
– Pas de juste... même pas lui, Youri, qui crie son innocence depuis qu'il est enfermé...?
Youri s'approche de la fenêtre pour avoir davantage de lumière. «Pas de juste»' : cette parole l'assaille. Sur la même page il lit que **«Tous ont péché»**.
Youri réfléchit: bien sûr, il n'a pas participé au complot contre le Tsar, mais... est-il juste pour cela? Il repense à sa vie. N'a-t-il pas crié un peu trop fort son innocence ?... surtout vis-à-vis d'un Dieu qui a les yeux trop purs pour voir le mal.
Il tourne les pages...

«Venez et plaidons ensemble, dit l’Eternel : si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige.»

Lumière intérieure

Là-bas, vers les collines, on voit encore les dernières lueurs du couchant. Malgré l'ombre qui envahit tout, Youri essaye encore de lire... Il lit, il songe, il prie... Et là, dans sa prison, il comprend que non seulement il n'est pas innocent, mais que devant Dieu, il est perdu. Le livre qu'il avait jeté si rageusement contre la muraille lui apprend aussi que Jésus, le Fils de Dieu, est venu chercher et sauver ceux qui sont perdus. La lueur du soir doucement se retire, mais une autre lumière, une lumière éclatante, une lumière bienfaisante grandit dans son cœur.
Cette nuit-là, Youri se couche et dort paisiblement, comme il n'a pas dormi depuis bien longtemps.

La vraie liberté

Le jour où Youri doit mourir est arrivé. Youri est prêt. Assis sur son lit, il feuillette le livre qui lui a apporté tant de consolation et qui est devenu pour lui un véritable trésor.
Tout à coup, Youri entend la clé tourner dans la serrure. Il frissonne. Une haute silhouette vient s'encadrer dans l'embrasure de la porte. Le Tsar, le Tsar en personne. Youri se lève, en le reconnaissant. L'empereur s'approche, un papier à la main.
– Youri Matovitch, nous venons d'avoir la preuve de votre totale innocence dans le complot qui avait été organisé contre moi. Cette lettre atteste de votre fidélité à votre empereur. Aussi ai-je voulu vous libérer moi-même et vous assurer que vous serez dédommagé de toutes les misères que vous avez connues en prison. Vous êtes donc libre.
Youri sort de la prison, mais avant de suivre le Tsar qui le précède, il ne peut s'empêcher de jeter un regard sur sa pauvre cellule: la fenêtre avec ses barreaux, la table, le lit, les murs gris...
– Oui, murmure-t-il, c'est là que j'ai appris à connaître la vraie liberté.